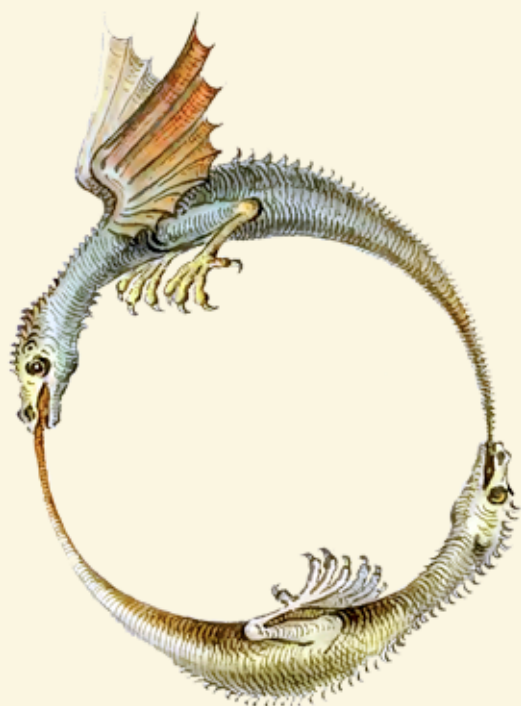


JEAN D'ESPAGNET

*La philosophie
des anciens rétablie
dans sa pureté*



L'OUVRAGE SECRET
DE LA PHILOSOPHIE D'HERMÈS



Arbre d'Or

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat: vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Jean d'Espagnet

LA PHILOSOPHIE
DES ANCIENS RÉTABLIE
DANS SA PURETÉ

L'OUVRAGE SECRET DE LA PHILOSOPHIE D'HERMÈS



© Arbre d'Or, Genève, mai 2012
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

LA PHILOSOPHIE NATURELLE

RÉTABLIE DANS SA PURETÉ OÙ L'ON VOIT À DÉCOUVERT TOUTE
L'ÉCONOMIE DE LA NATURE, ET OÙ SE MANIFESTE QUANTITÉ
D'ERREURS DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE, ÉTANT RÉDIGÉE PAR
CANONS ET DÉMONSTRATIONS CERTAINES.

Au très haut et très puissant Seigneur

MONSEIGNEUR PIERRE DU BROc ILLUSTRISsIME ET
RÉVÉRENDISsIME ÉVÊQUE D'AUXERRE

Monseigneur,

Ayant à choisir un protecteur au Livre que je vous dédie, j'ai dû jeter les yeux sur une personne dont le mérite répondit à l'excellence, et à la beauté de la matière qu'il traite. Cette Philosophie dont il développe si merveilleusement les mystères et les secrets, demandait un esprit qui fut capable de la défendre de la calomnie, et qui fut entré dans le Sanctuaire de la Nature pour connaître toute l'économie avec laquelle elle dispose, et façonne ses ouvrages. C'est pour cela, Monseigneur, que j'ai jeté les yeux sur vous, sachant que vous êtes le Génie de cette Nature, et voyant qu'elle travaillé avec tant de soin à former les organes de votre Esprit qu'il semble qu'elle a dessein de vous rendre tel que vous puissiez être le confident de ses secrets, et le dépositaire de tout ce qu'elle a de plus caché. Ces Grand Hommes de l'Antiquité qui ont pénétré si avant dans les routes de la Nature, et dont les opinions, qui jusqu'ici n'ont pas été bien entendues, sont répandues dans ce Livre avec tant de clarté, feraient le même choix que moi s'ils vivaient à présent, et vous feraient leur Juge et leur Arbitre, connaissant votre suffisance à décider, et à parler de cette matière : Mais outre ces considérations parti-

culières que j'ai eu de vous dédier ce Livre, qui sont fondées sur les grâces de la Nature, vous possédez encore d'avantages de la Fortune, étant issu d'un sang très illustre, et relevé par les grandes Alliances, de quelque côté qu'on le considère. Mais outre cette louange, qui naît de l'heureuse rencontre de ces deux qualités, celle qui vous est due vient encore de votre propre mérite, d'où elle rejaillit sur vos Ancêtres, et fait plutôt leur gloire qu'ils ne font pas la votre. En sorte que vous n'avez pas besoin pour vous faire connaître et estimer, de recourir comme la plupart des Nobles aux statues, et aux monuments de leurs Aïeux, comme à des asiles pour les mettre à couvert, et pour donner de l'éclat à leur vie. Vous avez dans vous-même de quoi faire votre gloire sans la mendier d'ailleurs. Feu Monseigneur le Grand Cardinal qui a mérité la gloire parmi toutes les Nations de connaître parfaitement les personnes, a rendu un aveu bien solennel à toute la France de votre Vertu, vous faisant confier les Emplois les plus honorables et les plus importants, où vous avez servi autant généreusement et glorieusement le public, et la France triomphante, que vous servez à présent dignement l'Église Militante en la dignité Épiscopale où vous avez été appelé. Vous avez préféré les emplois de ce dernier Ministres aux premiers, parce que vous avez jugé qu'il valait mieux jugé qu'il valait mieux combattre pour les âmes, et pour agrandir le Royaume de Dieu que pour un Royaume temporel. Et comme à présent votre partage n'est plus de la terre, vous ne voulez

plus faire votre principale gloire que des choses qui regardent le Ciel. Et parce que vous savez que la Religion n'envisage point les personnes ni les conditions des hommes, mais les âmes seulement, vous faites plus de gloire d'une Généalogie spirituelle que d'une Généalogie de Sang et de Race. C'est pour cela que vous avez conçu comme une production de la fécondité de votre esprit de charité, le dessein d'une lignée spirituelle, ayant dressé les Constitutions, fait bâtir un Convent, et jeté les fondements d'une Réforme de Religieuses Bénédictines, qui est un Essaim merveilleux dont votre zèle a été comme la semence qui le produit, et qui les enfante, ainsi que parle S. Paul, jusqu'à tant que Jésus soit formé en elles ; en sorte que cette sainte Famille conçue dans l'amour est une petite Hiérarchie d'Anges par la pureté de leur vie. Voilà, Monseigneur, les raisons générales, et les considérations que j'ai eu, outre les particulières, et l'honneur que je vous dois, qui m'ont obligé de vous choisir pour le défenseur d'un Livre qui n'a pas même la protection de son Auteur : car il a mieux aimé se faire connaître par ses Œuvres que par son Nom, faisant en cela plus d'état de la vertu même que de son ombre ; d'autant qu'il considère que le vrai honneur consiste dans la satisfaction que nos actions nous donnent. Mais comme un flambeau que l'on veut renfermer dans les ombres en allume d'avantage ses feux ; aussi sa modestie en évitant la gloire, la gloire le viendra chercher, et l'a déjà fait assez connaître parmi tous les Savants.

Néanmoins, Monseigneur, son Ouvrage n'était point achevé ; il lui manquait la meilleure partie, il avait besoin de porter votre Nom, qui lui servira comme le jour sert aux tableaux pour les faire paraître, et pour les faire trouver plus beaux. Il se peut bien promettre que sous votre aveu son Livre trouvera grâce partout, puisque vous avez tant d'ascendant sur les Esprits que même dans le Clergé, la plus Sainte, la plus Auguste, et la plus savante Assemblée du monde, vous venez de vous acquérir tant d'estime et de réputation, qu'il ne fallait pas un théâtre moins célèbre pour faire connaître, et admirer de plus en plus la solidité de votre Jugement, l'intégrité de vos opinions, la beauté de vos pensées, l'énergie de vos paroles, et la force de vos raisonnements. Pour moi, à plus forte raison que l'Auteur de ce Livre, je devais taire mon nom, puisqu'il n'y aura rien en tout cet Ouvrage de si bas, si ce n'est que je veux avoir la gloire que tout le monde sache que je suis, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur Jean Bachou.

Aux disciples de la Philosophie Naturelle

Après avoir abandonné les soins, et les embarras de la Cour pour venir jouir de la douceur et de la tranquillité de l'esprit dans ma maison ; en sorte que je puis dire à présent avec le Poète, enfin j'ai recouvert ma liberté, et j'ai rompu les chaînes qui me liaient. Après avoir dis-je, quitté cette mer (Messieurs qui recherchez les secrets de la Nature) j'ai senti dans ma

solitude renaître en moi cette affection, et cette inclination à l'étude des secrets de la Nature, qu'autrefois j'avais embrassé dans ma jeunesse. Et comme cette pensée d'abord m'a flatté, je l'ai volontiers entretenue et fomentée ; si bien qu'il semble que la Nature par ce bienfait, a voulu récompenser la perte de la Fortune, que de mon propre mouvement je venais de quitter. J'ai suivi cette étude, afin de me mettre à couvert des reproches que le public me pouvait faire : car je m'imaginai déjà que l'on m'allait appeler le déserteur des Lois, de la patrie, et des charges publiques. C'est pour cela que craignant d'être condamné en cette qualité, j'ai eu recours à d'autres Lois pour me défendre, qui sont celles de l'Univers, que l'on peut appeler la patrie commune de tout le monde, afin que ces Lois pussent protéger mon innocence contre la calomnie. Et assurément il n'y aura personne qui puisse souffrir que les Lois Politiques portent sentences contre un homme, qui ayant quitté le soin des embarras de la vie civile, s'est adonné à l'étude et à la connaissance de la République du Monde. Enfin, j'avoue que lorsque je faisais réflexion sur l'empire de la Nature, ses Lois, son ordre, sa préfecture, son harmonie, ses effets, ses causes, et sur toutes ses richesses admirables, que l'admiration me saisit d'abord, qui n'est pas moins aux esprits dociles et bien faits, un aiguillons pour les porter aux sciences, qu'elle est une marque d'ignorance : car elle élève d'abord l'entendement, ce qui lui fait naître le désir d'acquérir la connaissance d'une chose qu'elle a

honte d'ignorer. Or mon esprit s'échauffant dans cet exercice, et examinant plusieurs décrets de la Philosophie ancienne, ne pouvait aucunement y consentir, à cause d'un faux jour et débile qui lui venait à travers les nuages, que la Nature de premier abord lui semblait présenter de loin, et comme des confins les plus reculés de la vérité : jusqu'à tant que cette lumière se renforçant, et l'engourdissement des nuées en ayant été forcé et vaincu, je découvris un plus grand jour, dont mon entendement' ayant été éclairé, il eut plus d'hardiesse et de confiance pour pénétrer dans les secrets de la Nature. D'abord les erreurs des anciens, qui sont la source, et l'origine de toutes les mauvaises opinions qui sont venues ensuite, touchant les principes de la Nature, se sont présentées à mon esprit. Car lorsque je méditais les opinions qui sont communément reçues, touchant la matière. Première, et la forme universelle dont toutes choses ont été faites, le nombre des éléments, leurs qualités; leur répugnance, leur situation, et leur réciprocité, je n'ai point trouvé quelles satisfissent mon esprit : et j'avoue que l'autorité de tous ces grands Philosophes, qui étaient de sentiment contraire au mien, non plus que leurs raisons ambiguës et subtiles, n'ont pu me débaucher de mes opinions, ni obscurcir en moi cette lumière de la Nature, qui a éclairé mon esprit et à laquelle je me suis laissé conduire. L'admiration m'a donc fait concevoir de l'amour pour la science, et l'amour qui se sert de rayons de feu. en guise de traits, a, porté mon esprit tout embrasé qu'il était de ce feu,

jusque dans le sanctuaire de la Nature. Or j'ai été longtemps à résoudre, Messieurs, chers nourrissons de la Philosophie, si je vous devais communiquer les secrets que j'y avais puisé : car je craignais que peut-être cet ouvrage ne vous plairait pas. J'appréhendais aussi de m'exposer trop témérairement à de grands inconvénients : car les ans, qui sont les vrais conseillers, me donnaient une leçon, qui est d'être sages à l'exemple d'autrui, voyant combien d'Écrivains avaient fait naufrage, à leur réputation, et considérant combien les esprits sont difficiles à approuver ce qui est bon, et combien ils ont de démangeaison à condamner les ouvrages d'autrui : combien aussi les hommes sont effrontés à donner une couverture à quelque fausse opinion que ce soit, et à l'entretenir : combien ils sont opiniâtres et obstinés à ne vouloir point détromper, et à rejeter la vérité. Enfin, faisant réflexion combien il est difficile, et même quelquefois dangereux, d'arracher et de détruire des opinions qui ont vogué depuis si longtemps, pour en ressusciter de nouvelles. Néanmoins l'amour de la vérité, et celui que j'ai pour vous, Messieurs, a triomphé de toutes ces difficultés, si bien que le même amour qui m'avait fait naître l'envie de rechercher la vérité, m'a aussi obligé à publier. Je ne vous demande qu'une grâce, afin que vous n'ayez plus d'égard à ces noms fameux de Platon, d'Aristote, et de ces autres colonnes de la Philosophie ; ne considérez plus l'autorité de ces grands hommes, reprenez la créance que vous leur avez baillé. Quand vous voudrez lire leurs Livres,

priez Dieu qu'il vous garde de vous laisser enchanter, et que le charme de leur nom n'agisse point sur vous. À Dieu ne plaise que je veuille amoindrir et retrancher quelque chose de la réputation qu'ils se sont acquis par leurs écrits : car je les ai toujours respecté comme des petites Divinités. Je sais qu'il n'y a point de gloire qui ne soit toujours au-dessous de ce qu'ils ont mérité. De leur temps la Philosophie ne faisait que bégayer : mais ils l'ont cultivé avec tant de soin, qu'ils l'ont fait parler au-dessus de la portée de son âge avec tant de vigueur et de solidité, qu'il semblait qu'il ne restait plus aucun espoir à leurs descendants d'enchérir par-dessus le point auquel ces âmes sublimes l'ont laissée. Néanmoins le peu de temps qu'ils ont eu à la cultiver, ne leur permettait pas de pénétrer dans les routes les plus cachées de la Nature, et d'expliquer ce qu'elle avait de plus secret, sans tomber dans quelques erreur ; au sentiment même de ces Philosophes. Les esprit fécond de leurs successeurs ont beaucoup enchéri sur leur inventions, ils ont découvert beaucoup de choses cachées, ont adouci tout ce qui semblait rebuter dans leurs opinions, et ont éclairci ce qui était ambigu. Ainsi avec les siècles les sciences ont acquis une maturité parfaite ; ainsi une longue suite d'années leur a baillé l'achèvement tout autant que la force de l'esprit humain l'a pu permettre ; et assurément il y a beaucoup de choses qui sont agitées, dont l'on n'a pas encore trouvé la vraie solution. La Philosophie ne s'use pas par les années comme un habit : mais elle en

devient plus forte, si bien que le temps lui baille du crédit, et le lui ôte tout ensemble, puisqu'à mesure qu'elle devient nouvelle, elle est plus assurée que l'ancienne. Ne condamnez donc pas avec précipitation un innocent sans le vouloir entendre ; s'il semble que j'ai commis un crime en retranchant les termes sacrés de la Philosophie, ne vous laissez pas emporter à la colère, et ne m'appellez pas d'abord sacrilège : mais considérez si nous n'avons pas plutôt avancé la Philosophie que de l'avoir reculée ; si nous ne lui avons pas plutôt redonné sa pureté, que de l'avoir corrompue ; si nous n'en avons pas plutôt augmenté la majesté, que de l'avoir amoindri ; et peut-être qu'en revanche d'en avoir si bien parlé, elle en témoignera sa gratitude, et qu'elle ne refusera pas sa protection contre les prestiges des Sophistes, ni son secours contre la rage de l'envie et de l'ignorance ; l'une qui sèche de regret pour le bien d'autrui, et l'autre qui est insolente, aveugle et sans conseil, ont la témérité de s'en prendre insolemment aux sciences, et de souiller ce que la Philosophie a de plus pur, tâchant de ruiner les productions et les travaux des plus beau Esprit. Je ne m'épouvanterai point pourtant de toutes leurs menaces, et je me rirai de tous leurs efforts, tant que j'aurai la vérité pour guide, et que je serai sous sa protection. Recevez donc ces Essais de notre travail avec le même esprit que nous vous les offrons, que si ils ont le malheur de ne vous pas satisfaire, ou que quelque autre ouvrage de cette nature vous plaise d'avantage, au moins ne traitez mal celui-ci, puisqu'il

vous aura fait naître l'envie de vous porter à des chose meilleures.

DISCOURS À LA RECOMMANDATION DE LA PHILOSOPHIE
ANCIENNE RÉTABLIE EN SA PURETÉ ; ET SUR LE NOM DE SON
PREMIER AUTEUR.

Extrait de quelques Esprits curieux



Je laisse jouir Aristote du titre que plusieurs lui ont donné de Père de la Philosophie : car sa Doctrine a tant de cours que l'on la peut considérer comme la première et la seule Philosophie du Monde. Il faut avouer néanmoins que si l'on révère ce Philosophe pour son ancienneté, par la même raison l'on doit encore avoir plus de respect pour ceux qui sont plus anciens que lui, et qui se sont conformés aux vérités éternelles et sensibles. C'est pourquoi, il me semble que si leur Doctrine la plus certaine a été négligée malicieusement, c'est une action louable que de relever ses ruines, et de débrouiller les obscurités dont l'on l'a voulu envelopper de peur qu'elle ne fût connue. C'est ce que l'on a prétendu faire par un Livre que l'on nous présente maintenant. L'on y a voulu venger la Philosophie des Anciens méprisée et mal-traitée. Mais il faut savoir ce qui nous réduit en ceci à venir aux prises avec plusieurs Auteurs Illustres. Nous considérerons que l'ambition étant l'une des plus fortes passions, celle que l'on conçoit pour être estimé parmi les Savants, a d'autant plus de pouvoir qu'elle est plus attachée à l'Esprit et qu'elle en veut

faire avouer l'excellence. Cela s'est fait connaître par tant de gens de Savoir qui ont désiré d'être préférés aux autres, et qui pour y parvenir n'ont épargné aucun soin ni peine, de sorte qu'il s'est trouvé plusieurs hommes Doctes dans tous les siècles, lesquels ont cru qu'ils ne travailleraient pas assez pour leur gloire s'ils ne faisaient qu'expliquer ce que les autres avaient écrit, et s'il étaient plutôt Commentateurs que vrais Auteurs. Ils pensaient que de suivre les opinions des Philosophes qui les avaient précédé, ou celles de leur Maîtres, c'était être au nombre des sujets et des esclaves, et que pour se mettre en réputation il se fallait établir Princes de nouvelles sectes. La Grèce ayant produit des Esprits très subtils dans les Arts et les Sciences, a mieux vu ces changements que toute autre contrée. Ses premiers nourrissons avaient philosophé nettement et avec franchise selon l'apparence des choses. Ils avaient suivi la doctrine des Chaldéens et des Égyptiens, comme celle d'Orphée, de Zoroastre, et de Mercure Trismégiste, à quoi ajoutant du leur, ils avaient commencé d'instruire les hommes sur la connaissance de tout ce qui est en l'univers. L'on écouterait Xénophane, Parménide, Mélisse, Démocrite, et leurs semblables, dont les opinions n'ont point été si absurdes et si bizarres que l'on a voulu faire croire. Toutefois quelques Philosophes sont venus après eux, lesquels ont voulu combattre leurs principes pour en établir d'autres, et comme ils les voyaient fondés sur la Nature, ils ont employé l'artifice à leur destruction. Platon ne l'a pas

fait si apparemment que ses successeurs : il a gardé quelque chose de la première Philosophie, qu'il a mêlé parmi ses Fables mystérieuses et ses Énigmes significatives. Mais pour Aristote son Disciple, il a déclaré la guerre hautement à tous ceux qui avaient écrit devant lui, et à son maître même ; et peut-on dire qu'étant Précepteur d'Alexandre le Grand, qui brûlait d'ambition de conquérir des Empires et d'être le Monarque absolu du Monde, sa fréquentation lui avait inspiré cette humeur de vouloir être le Roi des Philosophes, et de donner des Lois à tous ceux qui auraient la curiosité d'apprendre les Sciences. À n'en point mentir, l'on ne saurait lui ôter l'honneur d'avoir réussi en beaucoup d'endroits de sa Philosophie : mais en ce qui est de la Physique, il faut avouer que l'ayant voulu faire cadrer à ses imaginations sans s'arrêter à l'expérience, il y a inféré beaucoup de choses erronées. Cependant à cause qu'il a bien écrit des autres sujets ceci a passé comme certain, et il y a longtemps que l'on lui a laissé la possession entière de nos Écoles, et que nos Cours de Philosophie ne sont que des explications de sa doctrine. C'est être trop avant dans la superstition et dans le scrupule pour le respect de ce Maître des Péripatéticiens de ne vouloir croire que lui, et ne pas reconnaître qu'il a changé ou omis les sentiments de plusieurs Philosophes qui l'avaient devancé, pour se faire estimer seul au-dessus des autres ; et l'on doit avoir beaucoup d'obligation à ceux qui veulent prendre la peine de faire voir la vérité aux hommes quand ils en ont le pouvoir.

L'Italie a eu des Esprits hardis, comme *Télésius Patri-tius*, et *Campanella*, qui ont secoué le joug de la doctrine Péripatétique, et en ont fait une à leur mode. L'Allemagne et l'Angleterre ont eu aussi plusieurs Auteurs qui n'ont suivi les opinions d'Aristote qu'aux endroits où ils les ont trouvées les plus raisonnables, comme ont fait *Bacon*, *Flud*, *Gorleus*, *Taurellus*, *Car-pentarius*, et autres, dont quelques-uns ont écrit sur de nouveaux principes. La France a eu Ramus qui a osé choquer ce grand Auteur en toutes les parties de sa Philosophie, et spécialement en sa Dialectique : mais quoiqu'il ait repris beaucoup de choses en sa Physique, il n'en a point donné une de fa façon qui pût être substituée aux autres. Aucun n'avait eu ici assez de doctrine ou d'assurance pour le faire auparavant celui qui a composé le Livre intitulé *Enchiridion Physicæ restitutæ* dont l'on nous donne maintenant la Traduction. Quelques années après sa première édition Latine, il a paru au jour un Livre De la Science des choses corporelles, Première partie de la Science universelle de Monsieur de Sorel, où l'on trouve une grande conformité d'opinions avec cet *Enchiridion* de Physique. Car il tient comme celui-ci, Que les Éléments ne se convertissent point de l'un en l'autre. Qu'il n'y a que l'eau seule qui souffre circulation, et que c'est sa raréfaction qui compose nôtre air inférieur. Que le Soleil est le premier Agent et le Monarque du Monde corporel et sensible. Que les Cieux n'ont point les divisions que l'on s'est imaginées, et beaucoup d'autres choses qui paraissent fort

vraisemblables. Cette Science des choses corporelles est plus ample de vrai que ce Livre-ci, à qui on a aussi donné le titre de Sommaire : mais celui-ci contient beaucoup de secrets que l'autre n'a pas, parce qu'outre qu'il y a un Traité de la Philosophie d'Hermès, qui y est compris, les principes de Physique qu'il rapporte sont entièrement appuyés sur ceux de la Chimie. Depuis nous avons eu encore LA Philosophie de Monsieur Descartes, de laquelle on peut priser l'invention et la subtilité : mais elle ne s'arrête pas tant à l'expérience. Ce rare Homme, que nous avons perdu depuis peu au grand regret de tous les Savants, demande un esprit soumis à la croyance de ses maximes et à la nouveauté de ses imaginations, qui sont belles de vérité, mais elles n'empêchent pas que l'Auteur de l'Enchiridion n'ait sa gloire à part, ayant été le premier qui a entrepris en France de restituer aux hommes l'ancienne Philosophie, par laquelle il ne faut pas que les apprentifs entendent celle d'Aristote ou de Platon, mais de leurs prédécesseurs, au prix desquels ils sont des Auteurs nouveaux. L'on doit beaucoup de louanges pour ce dessein à cet Auteur, et d'autant qu'il a scellé son nom dans son Livre l'on s'est mis fort en peine de le savoir, afin de lui rendre les honneurs qu'il mérite. Enfin, les plus subtils ont pris garde que les deux Devises qui sont au devant de ses Traités dans l'édition Latine, n'y sont pas sans mystère. Au devant de l'Enchiridion il y a, *Spes mea est in Agno*, qui est la Devise d'un pieux Chrétien, et au-devant du Traité intitulé *Arcanum Hermeticæ Phi-*

losophiæ opus, l'on trouve ces mots, *Penes nos unda Tagi*, ce qui semble à quelques-uns n'avoir été mis là que pour s'accommoder au sujet, et montrer que ce Livre contient le vrai secret de faire l'or. Mais l'on a passe plus avant, parce que l'on a découvert que l'une et l'autre de ces Devises, et principalement la dernière, est un Anagramme qui fait *Ioannes d'Espagnet*, que l'on a crû être le vrai nom de l'Auteur du Livre que l'on désirait tant d'apprendre. En effet l'on a jugé que Monsieur d'Espagnet Président au Parlement de Bordeaux pouvait être l'Auteur de cet Ouvrage, qui lui doit acquérir une gloire immortelle pour avoir rétabli la Philosophie des Anciens en sa pureté. Ceux qui le connaissent et qui savent quelle est sa capacité, ont encore donné des assurances de ceci. Mais si la France lui est obligée de son travail, elle l'est encore envers celui qui le fait aujourd'hui parler Français, afin que chacun soit capable de l'entendre : C'est beaucoup enrichir nôtre Langue que de la faire l'interprète des plus hauts mystères des Sciences : Cela fait connaître qu'elle ne doit point céder à celles des autres Nations.

LA PHILOSOPHIE DES ANCIENS
RÉTABLIE EN SA PURETÉ

CANON 1 — Dieu



Dieu est l'étant éternel, l'unité infinie, le principe de toutes choses. Son essence est inépuisable de lumière ; son pouvoir est la toute puissance même, sa volonté, le souverain bien, et ses désirs des ouvrages achevés. Que si quelqu'un dédire des marques et des caractères plus exprès de Dieu, il apprendra que l'admiration et le silence sont ici plus éloquents que toutes nos paroles ; et qu'il est un abîme de gloire si profond, que la faiblesse de nos esprits ne saurait y arriver.

2 — Le Monde

Presque tous les Sages ont dit que, de toute éternité, le Monde était tracé et crayonné dans l'idée de son Archétype. Or cet Archétype auparavant la création de l'Univers, étant recueilli en soi et comme replié à la façon d'un livre, ne luisait qu'à soi-même : mais dans la production du Monde, il est comme sorti, par une manière d'enfantement, hors de soi pour se manifester ; et par une extension et épanchement de son essence a fait voir son ouvrage, qui était caché auparavant dans son entendement, comme un embryon dans sa matrice : en sorte que ce monde matériel, comme si l'image de la Divinité était retracée une seconde fois, n'est qu'une copie fidèle retirée sur l'original du monde en idée. Et c'est ce que nous a voulu persuader Trismégiste (*sur Pimander*), lorsqu'il a dit, que Dieu a changé sa forme, et que

toutes choses ont été révélées à coup sous l'apparence et la participation de la lumière incréée de Dieu, dont elles étaient revêtues. Car à la vérité le monde n'est rien d'autre qu'une image à découvert de la Divinité cachée et voilée. Il semble que les Anciens aient voulu entendre parler de la naissance de cet univers, lorsqu'ils ont dit, que leur Pallas était sortie du cerveau de Jupiter par l'aide de Vulcain; c'est à savoir, par la force d'un feu ou d'une lumière divine.

3

L'Ouvrier éternel de toutes choses, qui ne fait pas moins éclater sa sagesse à ordonner que sa puissance à créer, a partagé avec un ordre si admirable la masse organisée de ce Monde, que toutes ses pièces mélangées très artistement et sans confusion, c'est à savoir les plus élevées avec celles qui sont au-dessous, et qui les suivent immédiatement, et celles-ci avec celles-là, ont de l'affinité et de la ressemblance l'une avec l'autre, par un certain rapport et une convenance qui s'y rencontre : en sorte que les extrémités de ce grand ouvrage sont jointes et liées très étroitement par ensemble d'un nœud secret, par des milieux qui ne sont point aperçus par les sens ; et toutes ces choses par une inclination naturelle obéissent aux ordres du suprême moteur, et conspirent au bien et à l'unité de la nature inférieure, prêtes à être anéanties au moindre commandement de celui de qui elles tirent leur être. C'est pourquoi fort à propos le

même Hermès Trismégiste (*dans sa table d'Émeraude*) a dit, que ce qui est inférieur est semblable à ce qui est supérieur.

4 — La Nature

Ceux qui donnent un droit absolu et indépendant sur l'univers à toute autre nature qu'à la divine, nient qu'il y ait un Dieu ; et il n'est pas permis de reconnaître autre divinité créée de la nature, tant pour produire que pour conserver les individus qui se trouvent dans cette vaste machine, sinon l'esprit de ce divin Architecte, qui au commencement se reposait sur les eaux, qui a tiré de la puissance à l'acte les semences de toutes choses confuses dans le chaos ; et les ayant tiré, et comme fait éclore, les promène et leur fait éprouver toutes les vicissitudes et les inconstances de l'altération, soit en composant ou résolvant les choses d'ici bas, qu'il manie et façonne par leur moyen avec une proportion et une symétrie admirable.

5

Quiconque ne sait pas que cet Esprit, qui a tiré le monde du néant et qui le gouverne, qui est répandu et comme inspiré sur les ouvrages de la Nature par un souffle continuel, qui se coule et s'insinue au large dans toutes choses, qui fait agir et mouvoir par une action secrète et sans relâche ces mêmes choses en général et en particulier, selon le concours que cha-

cune exige en son genre ; quiconque, dis-je, ignore que ce soit l'âme du monde, ignore les lois de l'univers : car celui qui a créé toutes choses se réserve le droit de les gouverner : et il faut confesser que ce même Esprit préside et à la création et à la conservation.

6

Néanmoins ceux qui diront que la Nature est une cause seconde universelle, soumise au ministère de la première, et comme un instrument et un organe par lequel la première agit, faisant mouvoir avec ordre immédiatement toutes choses en ce monde matériel, ne s'éloigneront point de l'opinion et de la pensée des Philosophes et Théologiens, qui ont appelé celle-là nature naturante, et celle-ci nature naturée.

7

Ceux qui auront pénétré dans les secrets de la Nature, avoueront que cette nature seconde servant à la première est l'esprit de l'univers ; c'est à savoir une vertu vivifiante et seconde de cette lumière qui fut créée dès le commencement, et laquelle a été unie et recueillie au corps du Soleil. Zoroastre et Héraclite ont appelé cet esprit de feu et de lumière un feu invincible, et l'âme du monde.

8

L'ordre de la Nature, n'est rien autre qu'une

suite et une tissure des lois éternelles promulguées et expliquées, lesquelles ont été faites par le souverain Législateur, et imprimées par lui-même en un nombre infini de pièces de chaque nature différente, par le branle et l'ordre desquelles la masse du monde fait ses mouvements. La vie et la mort sont les deux termes et les deux buts que ce suprême Législateur s'est proposé en ses lois et ce qui est entre deux c'est le mouvement des choses qui se fait de la vie à la mort, et de la mort à la vie.

9 — Le Monde

Le monde est comme un ouvrage d'artisan, fait au tour, ses parties se nouent et s'étreignent par des liens mutuels, comme les anneaux d'une chaîne. La Nature comme le lieutenant de l'Architecte de ce monde, est posée au milieu, qui en sa place fait ses fonctions, et comme une ouvrière savante répare incessamment les parties qui sont usées.

10

D'autant que le mondes universel renferme trois natures, pour cette raison il est distingué en trois régions, en celle qui est pardessus les Cieux, en la céleste, et en l'inférieure. La première, qui a été appelée intelligible, est la plus haute de toutes, étant toute spirituelle, immortelle, et le trône de la Majesté Divine. La Céleste, tient le milieu, en laquelle sont attachés ces corps et ces globes de lumière très par-

faits, au moyen desquels étant toute remplie d'esprits, elle influe ici bas des facultés et des vertus innombrables, et un souffle qui porte la vie aux choses par des canaux tout spirituels. Elle est exempte de corruption, néanmoins ses périodes étant enfin achevées elle est sujette au changement ; enfin la région inférieure, qui est appelée vulgairement l'élémentaire, occupe le centre et la plus vaste partie du monde universel : et comme elle est toute corporelle de soi, elle ne possède que par emprunt les dons et les bénéfices spirituels, dont le principal consiste dans la vie, pour en rendre après le tribut au Ciel. Dans son sein, il ne se fait aucune génération sans corruption, ni aucune naissance qui ne soit sujette aux lois de la mort.

11

Par les lois de la Création les choses inférieures servent et obéissent immédiatement à celles qui tiennent le milieu ; les moyennes aux supérieures, et celles-ci au premier moteur ; et c'est là l'ordre et l'économie de tout l'univers.

12

Comme il n'appartenait qu'à Dieu seulement de tirer toutes choses du néant, aussi à lui seul est réservé le droit de les faire retourner à leur rien : Car tout ce qui porte le caractère de l'être, ou de la, substance, ne peut plus le quitter ; et par les lois de la Nature il ne lui est pas permis de passer au non être. C'est pour-

quoi Trismégiste (*Sur le Pimander*) dit fort à propos, que rien ne meurt dans le monde ; mais que toutes choses passent et se changent : car les corps mixtes se composent des éléments, qui derechef par les vicissitudes, et les changements de la nature retournent en leurs éléments¹.

*La Nature a soumis à ses lois chaque chose.
Voulant que tout retourne en ce qui le compose.
Son pouvoir toutefois malgré tous ses efforts
Ne peut anéantir le plus frêle des corps.*

13 — La matière première

Les Philosophes ont crû qu'il y avait une certaine matière première, faite devant les éléments : mais parce qu'ils ne l'ont pas connu clairement, ils nous la décrivent aussi assez mal, et sous des voiles et des nuages ; c'est à savoir qu'elle est exempte de qualités, et d'accidents ; et est néanmoins leur premier suppôt et leur sujet, qu'elle est sans quantité ; et que néanmoins par elle toutes choses sont dites grandes et étendues, qu'elle est simple ; étant toutefois le siège des contraires, qu'elle ne tombe point sous les sens ; mais néanmoins qu'elle est la base des choses sensibles, qu'elle est étendue par tout ; sans être pourtant aperçue en aucun lieu, qu'elle désire incessamment l'alliance des formes ; sans en avoir aucune ; qu'elle est la racine de tous les corps ; ne pouvant

¹ Lucrèce liv. 2.

néanmoins être conçue que par la seule pensée sans tomber aucunement sous les sens ; enfin, qu'elle n'est rien en acte ; mais qu'elle est tout en puissance ; et c'est de cette sorte qu'ils ont établi un fondement de la Nature imaginaire et chimérique.

14

Aristote en a parlé plus raisonnablement : car bien qu'il ait crû que le monde fût de toute éternité, il assure néanmoins qu'il y a une certaine matière première universelle ; mais pour ne s'engager point dans les embarras, et les difficultés qu'il y a à la définir, il en parle assez sobrement et sous des termes ambigus², assurant qu'il n'y a qu'une même matière et inséparable de toutes choses ; que néanmoins elle en diffère, du moins selon notre façon de concevoir, que les premiers corps, imperceptibles des éléments, et les mixtes sensibles en sont composés, qu'elle est leur premier principe, qu'elle en est inséparable³, que néanmoins elle leur est toujours alliée avec répugnance, qu'elle est la base et le support des contraires, et que d'elle sont produits les éléments.

15

Mais il en eût mieux parlé, s'il l'eût exemptée de ce combat de contraires, qu'il suppose y être, et qu'il n'eût point dit qu'elle était toujours alliée aux choses

² Chap. 5. Liv. I. De la naissance et de la mort des choses.

³ Chap. 1 et 2. De l'origine de la mort des choses.

avec répugnance : vu qu'il n'y a aucune contrariété dans les éléments mémés : car celle qui s'y remarque procède seulement de l'excès et de l'augmentation des qualités ; comme nous l'apprenons par la commune expérience de l'eau et du feu, dans lesquels tout ce que nous remarquons d'opposé, vient de ce que leurs qualités sont plus ou moins fortes et violentes : mais dans les éléments, purs des choses, qui concourent en la génération des mixtes, ces qualités ne sont point contraires l'une à l'autre, parce qu'elles y sont en un état tempéré ; or ce qui est tempéré ne souffre point de contrariété.

16

Thalès⁴, Héraclite, et Hésiode ont cru que l'eau était la première matière des choses, à quoi⁵ l'Écrivain sacré de la Genèse semble incliner ; car ils appellent cette matière, un abîme et une eau, par laquelle il y a apparence, qu'ils aient voulu entendre, non point notre eau commune, mais une certaine eau semblable à une fumée, ou vapeur humide et noire, qui s'épanchait ça et là, et qui sans ordre était incessamment agitée.

17

Or il n'est pas fort facile de rien déterminer de certain, touchant ce premier, et cet ancien principe des

⁴ Des diverses opinions des Philosophes.

⁵ Chap. 1 de la Genèse.

choses : car les ténèbres dans lesquelles il a été créé, ne peuvent point du tout être forcées par la lumière de l'esprit humain ; c'est pourquoi si tout ce que les Philosophes, et les Théologiens en ont dit jusqu'à présent, est vrai ou non ; l'Auteur de la Nature seul le connaît ; et c'est assez à ceux qui traitent de matières obscures, d'en parler le plus vraisemblablement qu'il se peut.

18 — La création du monde

Certains s'accordant en cela à l'opinion des Rabbins, ont cru qu'il y a eu à la vérité un certain principe matériel, et très ancien : mais qu'il était caché et au-dessus de notre conception, appelé par un nom peu propre Hylam, qu'il a précédé la matière première, qu'il n'est pas tant un corps qu'une ombre vaste, qu'il n'est pas tant quelque chose, que l'image très opaque des choses, qu'il n'est qu'un certain masque et qu'un crayon ombrageux de l'être, une nuit pleine de ténèbres, et le séjour et la retraite des ombres ; qu'il n'est rien en acte : mais tout en puissance. Or l'esprit humain ne saurait concevoir qu'en rêvant ce principe imaginaire : et notre imagination ne se peut point représenter ce chaos, et ce lieu de ténèbres, non plus qu'un aveugle né ne peut point concevoir d'idée du Soleil, par le rapport qu'en font ses oreilles à son imagination.

19

Ils ont dit aussi que Dieu a tiré, et créé de ce prin-

cipe très éloigné un certain abîme obscur, et noir, sans forme, et sans arrangement, lequel a été la matière très prochaine des éléments, et du monde. Or le sacré texte appelle cet abîme, et ce chaos tantôt une terre stérile, et déserte, et tantôt une eau, quoiqu'elle ne fut en effet ni l'un ni l'autre : mais à cause qu'elle était les deux en puissance, et par destination. Or nous pouvons conjecturer que la matière de ce chaos ressemblait à une vapeur ou fumée noire, à laquelle était mêlé un certain esprit transi, et engourdi de froid, et de ténèbres.

20

Il semble que cette division des eaux supérieures d'avec les inférieures exprimée dans la Genèse, ne soit qu'une séparation du subtil d'avec le grossier, et comme une division de l'esprit d'avec son corps nuageux et crasse. Or ce fut là l'ouvrage et l'action d'un esprit lumineux, qui partit du Verbe divin : car l'éclat de la lumière, qui est un esprit de feu, en séparant les choses hétérogènes et de diverse nature, a poussé en bas les ténèbres plus épaisses, et les a écarté de la plus haute région, et en même temps se répandant sur la matière restante, plus déliée, et plus subtile, elle l'a allumé comme un huile incombustible, pour luire éternellement autour du trône de la Majesté divine. Cette lumière immortelle est le Ciel empirée, qui tient le milieu entre le monde intelligible, et le monde matériel, et est comme l'horizon des deux ; car il reçoit du monde intelligible les qualités spirituelles,

qu'il communique au plus bas, et plus prochain, c'est à savoir au Ciel des globes célestes, qui tient aussi le milieu entre nous et l'empirée.

21

Il était convenable que ce chaos, et cet abîme d'ombres et de ténèbres, ou cette matière très prochaine du monde fut aqueuse ou humide ; afin que la masse entière des Cieux, et de toute cette grande machine, put être plus commodément étendue, et devenir continue, par la fluidités, et l'épanchement de sa matière ; car c'est le propre de l'humide d'être fluide, et la continuité des corps provient de l'humeur, laquelle est comme la colle, et le ciment des éléments, et des corps. Mais le feu agissant contre l'humeur par sa chaleur la raréfie ; car la chaleur est l'organe du feu, par le ministère de laquelle il opère deux choses opposées par une même action : car en séparant l'humide du terrestre, il raréfie l'un, et condense l'autre ; ainsi par la séparation des choses hétérogènes, et de diverse nature, il se fait un assemblage des choses semblables, et homogènes : et c'est par cet art chimique et résolutif, que l'esprit incréé, et ouvrier du monde, a distingué les premières natures confuses des choses.

22 — La matière et la forme sont les deux principes des choses

Cet esprit architecte du monde a ourdi, et com-

mencé l'ouvrage de la création de deux principes universels, l'un formel, et l'autre matériel ; car que nous exprimant autre chose ces paroles du Prophète⁶ (au commencement Dieu créa le Ciel et la terre, etc.) si ce n'est que Dieu dans le commencement de l'information de la matière, la distingue en deux grands principes ; c'est à savoir, en un principe formel, et en un autre matériel, qui sont le Ciel et la terre : or par le nom de terre l'Écriture entend cette masse ténébreuse de l'abîme, et des eaux, non encore revêtues d'aucune forme, ainsi que les paroles suivantes le font présumer. (La terre était stérile et infructueuse ; et les ténèbres étaient répandues sur la face de l'abîme) laquelle le Créateur a renfermé, et bornée par le Ciel suprême, c'est à savoir par l'empirée, qui est dans la nature le premier principe formel, quoi qu'éloigné.

23

Car cet Esprit de Dieu, qui n'est autre que la splendeur de la divinité, étant répandu au commencement de la création sur les eaux ; c'est-à-dire sur la face humide, et opaque de l'abîme, la lumière apparut d'abord, qui en un clin d'œil s'emparât de la plus haute, et plus subtile partie de la matière, et la ceignit d'une circonférence lumineuse, comme d'une bordure, à la façon d'un &clair, qui de l'Orient jette une lumière de feu jusqu'à l'Occident, ou comme la flamme, qui tout soudain allume la fumée qui

⁶ Chap. I de la Genèse.

est autour de soi : et c'est de cette sorte que le premier jour prît son commencement : mais la partie de ténèbres plus basse privée de lumière demeura nuit ; ainsi les ténèbres furent divisées au jour, en la nuit.

24

Il n'est pas dit du Ciel premier et formel principe des choses qu'il fut stérile, et engagé dans les ténèbres, ce qui est une marque suffisante pour croire que le Ciel, dont il est parlé, a été distingué de la masse opaque du chaos inférieur par l'éclat de sa lumière, à cause du voisinage de la gloire et de la majesté divine, et, de l'esprit lumineux qui en partait.

25

Il y a donc eu deux principes des choses créées dès le commencement ; l'un lumineux, et d'une nature presque spirituelle, l'autre tout à fait corporel, et ténébreux ; celui-là pour être le principe du mouvement de la lumière, et de la chaleur : celui-ci pour être un principe d'engourdissement, d'opacité, et de froid ; celui-là est actif, et masculin ; celui-ci passif et féminin : du premier procède le mouvement à la génération en ce monde élémentaire, d'où vient la vie : du second procède le mouvement à la corruption, d'où s'ensuit la mort, et ce sont là les deux termes du monde inférieur.

26

Or parce que le propre de l'amour est de se répandre hors de soi-même, la divinité, dont la nature est communicable, considérant sa beauté en la lumière qu'elle venait de créer, comme dans un miroir, se complaisant dans son ouvrage, voulut que comme elle même, cette lumière fut aussi étendue, et dilatée plus au large, afin que son image qu'elle représente, et qu'elle retire, fut par ce moyen multipliée, et communiquée : c'est pourquoi pour lors la lumière, par le moyen de cet esprit de feu, qui partait de l'essence divine qui enveloppait le rond de l'abîme, commença d'agir sur les ténèbres plus prochaines, sur lesquelles ayant remporté la victoire, les ayant chassé, et abaissé vers le centre, l'éclat de la lumière qui parut pour lors, fut appelé le second jour ; et le Ciel qui comprend toute la région éthérée, en fut éclairé ensuite, et en tira toute sa beauté et sa forme, et fut semée après en sa partie plus haute de tant de globes lumineux ; et en la plus basse furent attaché sept astres errants, qui se suivent avec ordre, et qui par leur lumière, leur mouvement, et leur influence gouvernent toute la nature inférieure, et sublunaire.

27

Et afin qu'il ne manqua rien à un ouvrage si grand, tracé déjà dès longtemps dans l'idée de Dieu, ce même esprit avec un glaive brillant, et de feu, combattit et triompha derechef de ces ténèbres condensées, et de

l'ombre qui fuit, et qui s'évanouit devant la lumière, les confinant jusque dans le centre de l'abîme. Ainsi le dernier espace des Cieux, que nous appelions air, ou Ciel inférieur, a été fait accessible à la lumière ; et son éclat, qui y parut pour lors, fit le troisième jour. Or les ténèbres qui couvraient toute la face de l'abîme au commencement, ayant été abaissées jusqu'en la basse région pendant trois jours, par la lumière survenant, y furent si fort condensées, à cause de la petitesse du lieu, et du resserrement du froid, qu'elles ont été changées en une grande masse d'eau, au milieu de laquelle le corps opaque de la terre a été balancé, et endurci du marc, et de la matière plus crasse de l'abîme étant comme le noyau et le centre de tout l'ouvrage, devenant ainsi, comme le tombeau et la demeure des ténèbres. En suite de quoi, par l'action de ce même esprit les eaux quittèrent la surface de la terre, et se jetèrent à ses côtés ; et ainsi elle parut sèche, afin qu'elle put produire un nombre presque infini de toute sorte de plantes, et tant d'espèces d'animaux que nous voyons ; et afin encore qu'elle put servir de séjour, et de domicile à l'homme, qui devait commander à tous ces animaux, fournissant à ceux-ci de quoi vivre, et à l'homme une abondance de toutes choses. La terre donc, et l'eau ne composèrent qu'un même globe, dont l'opacité ou l'ombre, qui est une image de l'abîme, à cause de son épaisseur ténébreuse, assiège continuellement tout le voisinage de l'air, qui est opposé au Soleil ; car elle fuit et résiste

à la lumière, qui la veut forcer dans l'espace opposé qu'elle occupe.

28 — La création du Soleil

Or il sembla à propos au souverain Ouvrier de réunir cette lumière, qui était répandue dans tous les espaces de l'abîme, après le triomphe remporté sur les ténèbres, au globe luisant du Soleil, très exquis et très parfait en sa grandeur, et en sa forme, afin que la lumière y étant plus resserrée, agit aussi plus efficacement, et qu'elle put darder ses rayons plus fortement, comme aussi, afin que la lumière créé, dont la nature approche de la gloire divine, procédant de l'unité créée, agit et se répandit sur les créatures par l'unité.

29

Tous les autres corps rendent hommage de leur lumière à ce flambeau du monde ; car l'opacité que nous apercevons dans le globe de la Lune, à cause du voisinage de la terre, et de l'étendue de son ombre, nous fait présumer vraisemblablement qu'il y en a une semblable dans tous les autres globes, quoi que leur distance nous empêche de l'apercevoir ; et certes il était convenable que cette nature très parfaite, et cette source de lumière fut unique, dont les choses d'ici bas devaient tirer la vie : et c'est pour cela que le Philosophe dit fort bien, le Soleil, et l'homme engendrent l'homme.

30

Ce n'est pas sans apparence de raison, que quelques Philosophes ont dit que l'âme du monde était dans le Soleil, et que le Soleil était placé au centre de l'Univers ; et de fait il semble que pour garder la justice, et la proportion qui se doit rencontrer en la nature, il faut que le corps du Soleil soit également distant de la source, et de l'origine de la lumière créé, c'est à dire du Ciel empirée, et du centre ténébreux, à savoir la terre, qui sont les extrémités de l'ouvrage, afin que le flambeau du monde, tout ainsi qu'une nature mitoyenne entre ces deux extrémités pour les réconcilier, pût recevoir, étant placé au milieu, plus commodément d'en haut les richesses immenses de tant de facilités qu'il possède, et les communiquer en même temps à la terre.

31

Auparavant que la lumière créé fut réunie au corps du Soleil, la terre était oisive et solitaire, attendant la présence du mâle, afin qu'étant rendue féconde par sa copule, elle enfantât cette diversité d'animaux que nous voyons ; car jusque là elle n'avait produit que des ouvrages avortés, et en quelque façon imparfaits, comme sont les végétaux ; car la chaleur de la lumière éparsée auparavant, était débile et impuissante, pour pouvoir triompher de la matière humide, et froide.

32 — La lumière est la forme universelle

Or la matière première comme aussi les éléments, ont reçu leur forme de cette lumière, laquelle leur étant commune, passe en eux, et y fait la même fonction que le sang fait en nous, y établissant l'amour et l'accord, non pas la haine, et la répugnance, comme veut l'opinion vulgaire ; de telle sorte que s'étreignant par son moyen de ce commun lien d'alliance, ils passent, et se changent selon leur espèce en divers corps, et en divers mixtes ; et c'est la lumière du Soleil, qui beaucoup plus forte qu'elle n'était auparavant que d'être unie, est la forme des formes, ou la forme universelle, versant dans l'ouvrage de la génération toutes les formes naturelles en la matière disposée, et dans les semences des choses ; car quelque individu que ce soit, renferme en soi une étincelle qui est de la nature de cette lumière, dont les rayons, baillent secrètement une vertu active, et motrice à la semence.

33

Il a été nécessaire que cette portion de la matière première, qui a été laissée en cette contrée inférieure ; comme aussi les éléments, qui en ont procédé, fussent imbus dès le commencement, d'une légère teinture de la première lumière ; afin qu'ils fussent plus propres pour recevoir une lumière plus grande, et plus forte, en la formation des mixtes : et c'est ainsi que les choses homogènes, et de même nature, le feu

avec le feu, l'eau avec l'eau, la lumière avec la lumière s'unissent, et s'allient plus parfaitement.

34. Nous pouvons inférer de la situation, et de la vertu efficace du Soleil, qu'il fait en l'univers la fonction du cœur, vu qu'il influe de tous côtés la vie à chaque chose : car la lumière est le véhicule, et le canal de la vie ; et même elle en est la source, et la cause prochaine ; et les âmes des choses vivantes sont des rayons de la lumière céleste, qui inspire la vie aux choses excepté seulement l'âme de l'Homme, qui est un rayon de la lumière sur-céleste et incréée.

35

Dieu a exprimé en trois façons l'image de sa Divinité dans le corps du Soleil : La première, en ce qu'il est un : car la Nature ne souffre point la multiplicité des Soleils ; non plus que la Divinité la pluralité des Dieux, voulant que de l'unité toutes choses partissent et dépendissent. La seconde, en la trinité de ses offices : car le Soleil, comme le Lieutenant de Dieu, distribue tous les biens de la Nature par la lumière, le mouvement, et la chaleur, d'où procède la vie, qui est le dernier acte, et le plus parfait de la nature en ce monde, au delà duquel elle ne peut passer outre : mais elle retourne en arrière. Or de la lumière, et du mouvement procède la chaleur, comme la troisième personne procède de la première, et de la seconde de la Trinité : et en dernier lieu, en ce que Dieu, qui est une lumière éternelle, infinie, et incompréhensible, ne

peut se manifester, et se faire voir au monde que par la lumière : que personne donc ne s'étonne point si le Soleil éternel a voulu revêtir le Soleil Céleste de tant de privilèges, puisqu'il est une image très parfaite de son essence, dont lui-même a été le Sculpteur, et y a placé son Tabernacle.

36

Le Soleil est un miroir luisant de la gloire Divine ; car cette gloire étant élevée pardessus la portée des sens, et des forces des créatures matérielles, elle s'est fabriqué un miroir, dont l'éclat et la politesse pussent réfléchir les rayons de sa lumière éternelle sur tous ses ouvrages, et se faire reconnaître par cette réflexion ; vu qu'il n'est pas en la puissance de la nature mortelle, de regarder immédiatement la lumière Divine. Il est l'œil royal de la divinité, qui par sa présence accorde la liberté, et la vie à ceux qui l'en supplient.

37 — La création de l'homme

Enfin l'homme, qui est la dernière pièce de l'Ouvrier, a été produit comme un chef-d'œuvre de ses mains, pour être l'abrégé de la machine du monde, et une image de la Nature Divine. Le Créateur a différé sa naissance, jusqu'au jour que la lumière a paru pour la sixième fois. Or il a voulu qu'il fut le dernier de tous ses ouvrages, afin qu'il prît possession du monde, lorsqu'il serait enrichi de l'affluence de toutes choses. Toutes les pièces de l'Univers ayant donc été ainsi

disposées ; l'homme qui y manquait, et qui était le dernier trait de sa perfection, y fut créé, et la Nature pour lors étant devenue plus forte par le secours de quantité de lumière, a pu contribuer beaucoup pour la perfection de son tempérament, comme aussi les éléments en étant devenus plus purs. Et certes il était convenable que ce limon, qui devait servir à pétrir, et à façonner un vaisseau si exquis, fut aussi pur, et net. Le globe inférieur, et ses animaux requéraient un tel Maître, afin qu'ils puissent plus facilement se soumettre au joug de son obéissance.

38

Le sixième jour après la création, le troisième après la naissance du Soleil, l'homme a donc été fait de terre. Or le temps de cette production, et le nombre des jours qu'elle est arrivée, ont été la figure d'un grand mystère : car tout ainsi que le quatrième jour de la création, toute la lumière du Ciel a été recueillie au corps du Soleil, et que le troisième après la naissance du Soleil, qui fut le sixième de la création, le limon de la terre a reçu le souffle de vie, et a été changé en l'homme, qui est la vivante image de Dieu : de même le quatrième jour, c'est à savoir le quatrième millénaire depuis l'origine du monde, le Soleil incréé, c'est à savoir la Nature Divine infinie, et qui auparavant ne pouvait être embrassée par aucun terme, a voulu être rétrécie, et en quelque façon limitée au corps humain, et le troisième jour, c'est à savoir le troi-

sième millénaire (car mille années devant Dieu, ne sont comptées que pour un jour) après la naissance et le premier avènement de ce Soleil incréé, et sur la fin du sixième jour, c'est à savoir du sixième millénaire depuis la création, se fera la glorieuse résurrection de la nature humaine dans le second avènement de ce juge suprême : ce qui nous a été encore figuré par la bienheureuse résurrection, qui fut faite le troisième jour : et c'est ainsi que le Prophète a caché la destinée, et la durée mystérieuse du monde dans la Genèse.

39

Quoique le Tout-puissant ait pu créer le monde quand il lui a plu, et mêmes en un moment, et en un clin d'œil, s'il l'eût voulu ainsi ; car il a dit, et toutes choses ont été faites néanmoins l'ordre des principes de la création, et des pièces de la Nature, qui marquent une suite successive avec relation des premières aux dernières, était tracé dans l'entendement Divin auparavant que la Nature fut créé, lequel ordre le Philosophe sacré semble avoir plutôt exposé en sa Genèse que l'ouvrage même de la création.

40 — Trois sortes d'information de la matière première

Il semble qu'il y ait trois façons générales, dont la matière première a commencé d'être informée : La première information a été faite dans ce lieu, où la forme lumineuse irraisonnable s'est rencontrée avec

une portion de la matière, plus faible qu'elle sans comparaison, et sans aucune proportion des forces de l'une, et de l'autre, comme dans le Ciel empirée, où elle a commencé d'agir sur la matière ; car ayant là une vertu presque infinie, elle a comme englouti la matière, et l'a changé en une nature presque toute spirituelle, et exempte de tout accident.

41

La seconde a été faite en ce lieu, où les forces de la forme et de la matière se sont rencontrées dans la justesse, et dans l'égalité : et c'est en cette manière que le Ciel éthéré, et les globes célestes ont été informés : et pour lors l'action de la lumière, dont la force est très puissante, a passé jusque là, qu'en illuminant merveilleusement sa matière, et la subtilisant, elle l'a exempté de toute tache originelle, et mêmes du venin de la corruption et de la mort. Or ce fut là une véritable information.

42

La troisièmes façon par laquelle la matière a été informée, c'est celle où la forme s'est trouvée la plus faible, comme il est arrivé en notre région élémentaire, quoique diversement, en laquelle l'appétit insatiable de la matière, qui dans son lieu et dans sa base s'irrite, et devient violente par son excès et sa super abondance (ce qui est une marque de défaut, et d'imperfection) ne peut jamais être satisfaite, ni

son infirmité guérie, à cause de l'éloignement et de la distance de son principe formel : et c'est de là d'où vient que la matière n'étant point ici à souhait, et pleinement informée, soupire toujours après une nouvelle forme, laquelle enfin ayant reçue, elle lui communique comme à son mari pour sa dot un ample partage de corruptions et d'imperfections. Cette chagrine, opiniâtre, rebelle et inconstante, brûle toujours de désirs pour de nouveaux embrassements, souhaite toutes les formes, ne se contente avec aucune, et les désirant lorsqu'elles sont absentes, elles les haït étant présentes.

43 — La corruption ne procède pas de la contrariété des qualités

D'où il est constant de conclure, que l'origine et le venin de l'altération, et de la corruption, et mêmes celui de la mort, arrive aux éléments, et aux mixtes de cette basse région, non à cause de la répugnance qui se trouve dans leurs qualités ; mais plutôt à cause de la matrice, et du menstrue vénéneux de la matière ténébreuse du chaos ; car la forme s'étant rencontrée débile, et impuissante dans l'union qui s'en est faite ici, où la matière comme dans son fort, et dans son lieu a prévalu, elle n'a pu purger ce menstrue de ses taches et de ses imperfections ; en quoi le Sacré Texte nous confirme, dans lequel faut remarquer qu'il est dit, que notre premier père fut créé non immortel, mais mortel, à cause de sa matière ; et qu'afin qu'il fut

exempt de la corruption, et de la tache originelle de cette matière, Dieu mit dans le Paradis terrestre un arbre qui portait un fruit de vie, étant comme un préservatif, et un remède contre la fragilité de la matière, et la servitude de la mort, dont l'usage, et l'approche lui fut défendu après sa chute, et son arrêt de mort.

44

Il n'y a donc eu au commencement que deux simples principes de la Nature, dont toutes choses qui sont venues ensuite ont procédé, lesquels ont été faits devant toutes choses, c'est à savoir la matière première, et sa forme universelle, du mélange desquels les éléments résultent, tout ainsi que de seconds principes, lesquels ne sont autre chose que la matière première informée diversement, devenant par le mélange de ces deux principes la matière seconde des choses, et le plus prochain support, et sujet des accidents, souffrants les vicissitudes de la génération, et de la corruption. Or voila les degrés, et l'ordre des principes de la Nature.

45

Ceux qui admettent un troisième principe, outre la matière, et la forme, à savoir la privation, font injure à la Nature ; vu que se serait contre son dessein qu'elle admettrait quelque principe, qui fut contraire à sa fin ; car la fin qu'elle a en engendrant étant l'acquisition d'une nouvelle forme, à laquelle la privation est

contraire, il s'ensuit que ce principe ne peut pas être de l'intention de la Nature. Ils eussent parlé plus véritablement, s'ils eussent reconnu l'amour, et l'inclination de la matière à la forme, pour un principe de la Nature. Car la matière étant privée de sa première forme, soupire après une nouvelle : mais la privation n'est rien autre purement que l'absence de la forme, à qui pour cet effet le nom auguste de principe de la Nature n'est point du, mais bien mieux à l'amour, qui est le médiateur entre la chose qui désire, et celle qui est désirable, entre le beau, et le difformes entre la matière, et la forme.

46

La corruption approche plus, et tient davantage de la génération, que ne fait la privation ; vu que la corruption est un mouvement qui dispose la matière à la génération par des degrés successifs d'altération, qu'elle y introduit : mais la privation n'agit point, et n'exécute rien dans l'ouvrage de la génération ; si fait bien la corruption, qui émeut la matière, et la prépare, afin qu'elle devienne susceptible de la forme, et comme médiatrice, elle lui rend un office d'amour, afin que plus facilement la matière puisse assouvir sa convoitise naturelle, et que par son ministère elle puisse avoir la copule de la forme. La corruption est donc la cause instrumentale, et nécessaire de la génération ; mais la privation n'est rien autre qu'un état auquel nous concevons les choses sans principe actif,

et formel, ou bien la matière de l'abîme, toute ténébreuse, et sans forme.

47

L'Harmonie de l'Univers consiste en la diverse information de la matière, selon qu'elle est faite par degrés ; car du mélange divers, et de la proportion de la matière première avec sa forme, a procédé la différence qui est entre les éléments, comme aussi la différence des régions du monde, en ce que les unes sont hautes, ou plus basses que les autres : ce que Hermès en peu de mots, mais très véritables, nous a indiqué, lorsqu'il dit que ce qui est par-dessus est semblable à ce qui est au-dessous : car les choses plus élevées, et les plus basses, sont faites d'une même forme et matière : mais à raison de leur mélange, de leur situation, et de leur perfection, elles sont différentes. Or c'est donc là ce qui fait que les pièces du monde, et de la nature universelle, sont distinguées, et situées de la sorte les unes par-dessus les autres.

48

Nous devons donc croire que la matière première, après avoir reçu son information de la lumière, et après que toutes choses, eurent été distinguées, et pris leur place, qu'elle est comme toute sortie hors de soi-même, et a passé dans les éléments, et dans les choses qui en sont composées ; et que même pour l'accomplissement de l'ouvrage de l'Univers, elle en a été

toute épuisée : en sorte que les choses qui auparavant étaient cachées en son sein, ayant été manifestées et produites, elle a commencé elle même à être cachée en icelles, et n'en peut aucunement être séparée.

49

La Nature nous a laissé un crayon, et une copie de cette ancienne masse confuse du chaos, ou de la matière première, dans l'eau sèche, qui ne mouille point, laquelle se trouve dans des grottes souterraines, ou autour des lacs, et laquelle est féconde, et rem- 7 plie de beaucoup de semence, devenant volatile par la moindre chaleur, et de laquelle lorsqu'elle est alliée avec son mâle, si l'on savait, tirer les éléments intrinsèques, les en séparer artistement, et puis les conjoindre derechef, l'on se pourrait vanter d'avoir recouvert le secret précieux de la Nature, et de l'art, et même le trésor de l'essence céleste.

50 — Les éléments

C'est en vain que l'on se travaille à chercher dans les corps les éléments simples, et exempts de tout mélange, vu que c'est une chose voilée à la faiblesse de l'esprit humain ; car ce que nous appelons vulgairement éléments, ne sont pas des purs éléments, mais ce sont éléments qui sont néanmoins encore mélangés avec d'autres inséparablement. La terre, l'eau, et l'air sont plus véritablement des parties qui composent l'Univers, que l'École appelle intégrantes, que

ses premiers éléments, et principes néanmoins tels que nous les voyons, ils sont les matrices des simples, et des purs.

51

Les corps de la terre, de l'eau, et de l'air, qui sont sensiblement séparés en leur sphère, sont autres que les éléments, dont la Nature se sert dans l'ouvrage de la génération, et qui composent les corps mixtes, car ceux-ci sont imperceptibles, et cachés à nos sens dans le mélange que la Nature en fait, à cause de leur ténuité et subtilité, jusqu'à tant qu'ils soient devenus en consistance d'un corps palpable, et aient été convertis en une matière dense, et consistent; ce qui est le sentiment de Lucrèce⁷, qui en parle en ces termes: Il faut que nous confessions que toutes choses sont composées de principes insensibles. Or ceux-là qui composent le globe inférieur de l'Univers, ne sont point reçus en l'ouvrage d'une génération parfaite, à cause qu'ils sont trop crasses, impurs, et non assez digérés; étant plutôt des ombres, et des fantômes d'éléments; que de vrais éléments.

52

Néanmoins dans le mixte parfait, nous pouvons appeler des mêmes noms que les nôtres, ces éléments imperceptibles avant leur mélange, dont l'ouvrière

⁷ Lucrèce liv. 2.

Nature se sert pour façonner ses ouvrages : à cause que les parties du mixte répondent par une certaine proportion aux parties du monde ; et qu'il y a rapport en quelque façon entre elles ; car l'on peut nommer les parties plus solides terre, les plus humides eau, les plus déliées et spirituelles air, la chaleur naturelle, feu de la Nature ; et les autres occultes et essentielles s'appellent fort à propos des natures célestes, et astrales, ou quintessence : et ainsi quelque mixte que ce soit se peut glorifier d'être par rapports et analogie, un petit monde.

53

Celui qui pourrait tirer les premiers éléments qui servent à la génération des choses, pourrait aussi en composer les individus de ces mêmes choses, et derechef résoudre ces individus en leurs éléments.

54

Ceux donc qui travaillent à chercher les éléments de la Nature, pour en composer quelque corps, ou après l'avoir composé avec l'artifice dont la Nature se sert, le résoudre derechef en ses éléments, aient recours à l'Auteur de la Nature même : car ces premiers éléments sont tout à fait du domaine, et de la connaissance de la Nature, et ont été laissés dès le commencement à son discernement, demeurant inconnus à l'art, et à l'industrie humaine.

55

L'Élément de la Nature dans les mixtes, est justement la portion très simple et très pure de la matière première, distinguée par sa propre différence ; et qualités, et faisant la partie essentielle dans la composition matérielle des mixtes.

56

L'On entend par éléments de la Nature, les principes matériels, dont les uns sont plus purs que les autres, et plus parfaits, selon que la vertu de la forme y est plus grande, et plus forte. Or pour la plupart l'on les distingue par la rareté, et densité : ceux qui sont plus rares, et plus approchants d'une nature spirituelle, sont les plus purs, les plus légers, et plus propres au mouvement, et à l'action.

57

La vénérable antiquité a partagé l'empire du monde entre trois frères, tous trois fils cohéritiers de Saturne, nous figurant par cette fable les natures des éléments, ou plus véritablement les trois parties de l'Univers, qu'ils reconnaissaient seulement ; car par Jupiter tout-puissant, tenant un foudre, et logé plus haut que ses frères, lui étant échu l'Empire du Ciel, ces Sages ont entendu la région éthérée, qui est le lieu des corps célestes, et qui s'arroe un droit d'empire, et de juridiction sur les régions inférieures. Audessous de lui, ils ont établi Junon, femme de Jupiter,

maîtresse de l'air ; à cause que cette région est toute troublée par des vapeurs, qu'elle est humide, froide, et en quelque façon impure, et approchante du tempérament féminin : comme aussi à cause qu'elle est soumise aux décrets des corps supérieurs, qu'elle est susceptible de leurs impressions, et qu'elle nous les communique, se mêlant dans les choses qui sont d'une nature, et substance crasse, les fléchissant, et les rendant souples aux ordres, et aux impressions des choses célestes : mais parce que le mâle et la femelle diffèrent seulement de sexe, et non pas d'espèce, c'est pour cela qu'ils n'ont pas voulu que l'air, ou le Ciel inférieur fut un autre élément différant du Ciel supérieur, et distingué d'avec lui d'essence, et d'espèce, mais seulement différant quant au lieu, et aux accidents. À Neptune, qui est la Divinité de la Mer, ils ont assigné le domaine des eaux. Par Pluton Roi des Enfers, et le Dieu des richesses, ils ont voulu entendre le globe de la terre tout rempli de richesses, après lesquelles, comme aussi après une fumée d'honneur, les hommes soupirent, et se travaillent tant en leur poursuite. Ces Sages donc n'ont admis que trois parties de l'Univers, ou trois éléments, si l'on les veut ainsi appeler : parce qu'ils ont voulu comprendre l'élément du feu au-dessous de la région éthérée, c'est pour cela qu'ils ont dépeint leur Jupiter armé d'un foudre.

L'Expérience nous apprend que tous les corps des mixtes se résolvent au sec, et en l'humide, comme

aussi tout excrément d'animaux ; d'où il est constant que les corps des mixtes sont composés de deux éléments sensibles seulement, répondant à notre terre, et à notre eau, dans lesquels néanmoins les autres résident en vertu, et en puissance ; car l'air ou l'élément du Ciel inférieur s'échappe à nos sens : parce qu'à notre égard il est en quelque façon de la nature des choses spirituelles ; et le feu de la nature, parce que c'est un principe formel, ne peut aucunement par quelque résolution que l'on fasse, et par tous les secrets de l'art, être aperçu, et séparé des choses ; car la nature des formes n'est pas soumise à la censure des sens, d'autant qu'elle est toute spirituelle.

59 — La terre

La terre est le corps, et le limon de l'Univers condensé : c'est pourquoi elle est très pesante, et en occupe le centre. Or il faut tenir pour constant, que si elle est d'une nature sèche, que c'est par accident, contre l'opinion vulgaire ; il faut aussi tenir pour constant qu'elle est froide, parce qu'elle retient plus que les autres de la Nature opaque, et ténébreuse de la matière première. Car l'ombre, et les ténèbres, sont les réceptacles, et les retraites du froid ; d'où vient qu'elles fuient la lumière, et que de crainte d'en être forcées, elles lui sont toujours opposées diamétralement. Or la terre par son extrême densité en est la mère, et la base, étant très difficilement accessible à la lumière, et à la chaleur. C'est pour cela quelle devient toute transie par un froid violent. La bile noire est

estimée la plus froide de toutes les humeurs ; parce qu'elle participe de la terre, et relève de son domaine, et la terre de celui de Saturne, qui donne un tempérament froid, et mélancolique. De plus, les productions qui se font dans le sein de la terre, et qui sont d'une substance terrestre, comme le marbre, et les pierres sont de nature fort froide : quoi que nous devons avoir un autre sentiment des métaux, qui retiennent plus de la nature de l'air, et renferment en eux beaucoup des étincelles du feu de la nature, comme aussi un esprit de soufre, qui endurecit la matière humide, et fluide. Le Mercure néanmoins excelle par-dessus les autres en humidité, et froideur, rendant tribut de son froid à la terre, et de son humidité à l'eau. Il n'en est pas de même dans les productions qui se font dans la mer : comme l'on le peut remarquer évidemment dans l'ambre, et dans le corail, et en plusieurs autres choses qui naissent dans la mer, et dans les rivières, lesquelles sont d'un tempérament chaud : par où nous sommes convaincus, que la souveraine, et intense froideur est propre à la terre, et non pas à l'eau.

60

La sécheresse convient à la terre par accident seulement, et en un degré médiocre ; et non point qu'elle soit telle essentiellement. Car ayant été créée au milieu des eaux, comme l'ordre des choses le requerrait à cause de sa pesanteur, elle ne devait jamais être sans mélange d'humide. Néanmoins le Créateur usant d'un droit absolu, en ayant éloigné les eaux, il

nous en découvrit la surface toute nue, afin d'avoir un lieu propre pour la création des mixtes, et pour l'habitation de l'homme, et des animaux. Ce n'est pas donc selon l'ordre, et les lois de la Nature ; mais par grâce spéciale, qu'elle a été délivrée de la servitude, et de la tyrannie de l'humide, pour jouir librement des douceurs de l'air, et recevoir les influences agréables de la lumière du monde.

61

Tout ce qui est froid, et sec, est contraire à la génération ; si ce n'est qu'il y survienne un secours étranger. C'est pourquoi, fort à propos l'Auteur très sage de la Nature, a voulu que le sein froid, et transi de la terre, fût rechaussé d'un feu Céleste, et a allié à son globe sec la nature humide de l'eau ; afin que, par le mélange de ces deux causes de la génération, le chaud, et l'humide, il en aidât la stérilité de la terre ; et qu'ainsi par le moyen, et le concours de tous les Éléments, la terre devint un vaisseau physique, et fécond de génération. Il faut donc avouer, que dans la, terre se trouvent toutes les qualités, et tous les Éléments.

62

L'Auteur du monde a formé très sagement le corps de la terre tout spongieux ; afin qu'il fût accessible, et ouvert à l'air, aux pluies, et aux influences Célestes ; comme aussi afin que par la force de la chaleur interne, les vapeurs humides, étant chassées du

centre à la superficie, par les pores, et les canaux de la terre, elles pussent corrompre les semences des choses par le moyen d'une putréfaction tempérée, et les préparer à la génération ; lesquelles semences étant par ce moyen disposées, reçoivent la chaleur vivifiante du Ciel. Car la nature a mis, et caché au profond des choses, un amour attrayant, et aimantin, par la vertu duquel elles attirent les vertus, et les propriétés des choses supérieures, et Célestes, lesquelles aident, et hâtent leur information, concourant avec le souffle fécond, qui inspire la vie aux choses.

63

La chaleur qui sort des entrailles de la terre humide, et impure, corrompt à cause de l'imperfection de la terre, et de l'eau, avec qui elle est mêlée : mais la chaleur Céleste, qui est très pure engendre en excitant, en dilatant, et en provoquant la chaleur naturelle, qui est dans les semences des choses, et cachée dans leur centre, ainsi qu'un trésor précieux, et rare, de la nature : et parce que ces deux chaleurs sont de même nature, elles concourent fort doucement par ensemble en l'ouvrage de la génération, s'unissant inséparablement, jusqu'à tant que par leur alliance elles aient donné la vie, et l'accroissement aux choses.

64 — L'eau

L'eau est d'une nature qui tient le milieu entre le dense, et le subtil, entre la terre, et l'air. C'est le

menstrue de la nature. C'est un Corps volatil, qui fuit, qui ne peut compatir avec le feu, qui s'exhale en vapeur par la moindre chaleur, qui prend toutes les figures possibles, et se change en plus de façons qu'un Prothée.

65

L'Humide Élément est un mercure, qui prenant tantôt la nature d'un corps, tantôt celle d'un esprit, attire en soi par ses révolutions, les vertus des choses supérieures, et des inférieures ; et comme s'il en prenait les commandements, et les ordres il en devient le négociateur, et fait en cette qualité d'agent, qu'il y ait commerce entre les natures éloignées de l'Univers ; et ne discontinuera point ses pratiques jusqu'à tant que tous les Éléments de la Nature corruptible soient purgés, et desséchés par le feu, et que le Sabbat général arrive.

66

D'Autant que l'eau approche fort de la nature de la matière première, elle en devient facilement l'image, et le crayon. Car le chaos qui a enfanté toutes choses, ne fut autrefois qu'une certaine vapeur subtile, et ténébreuse, ou bien une certaine substance humide de ténèbres, semblable à une fumée déliée, de la portion plus subtile de laquelle les Cieux ont été faits, et étendus, ayant été encore distingués en trois ordres, et en trois régions, à raison de la qualité différente de

leur matière : L'ordre plus haut est aussi le plus noble, le second tient le second rang en dignité, le dernier au-dessous du second, le cède aux deux supérieurs, et en dignité, et en situation. La substance, plus dense de la matière est restée comme une masse aqueuse, et d'une nature mitoyenne entre celle des Cieux, et celle qui étant très condensée a pris le centre, comme la lie de toute la masse, et a été changée au globe solide de la terre : et ainsi les extrémités, de tout ce grand chef-d'œuvre, c'est à savoir, le Ciel, et la terre, ont été ceux-là, qui ont moins retenu de la nature, et de la figure de la matière première. Le Ciel à cause de sa parfaite rareté, et légèreté ; et la terre à cause de son extrême densité, et pesanteur : mais l'eau qui tient le milieu entre l'un, et l'autre, est restée d'une nature plus approchante du chaos, et de l'abîme sans forme, d'où vient qu'elle se change facilement par la raréfaction en une fumée ou vapeur, qui est un crayon, ou une image de cette Hyla ancienne.

67

L'Humidité est plus propre à l'eau que la froideur ; parce que l'eau est plus rare, et plus susceptible de la lumière que la terre. Car les choses qui participent plus de la lumière, sont moins capables d'être froides, comme sont les corps rares ; à cause qu'ils approchent, et qu'ils ont de la ressemblance avec son éclat. Or l'eau a reçu de la matière première, ou abîme son humidité, comme la terre sa froideur ; et

l'esprit Architecte du monde a divisé ces deux denses, et crasses parties en ces deux natures, qui ont de l'affinité, et du rapport par ensemble.

68

La froideur est amie de la sécheresse, et l'introduit par tout où elle règne, et où elle a le dessus, en resserrant, et desséchant les choses humides ; comme l'expérience de la neige, de la glace, et de la grêle, nous le fait voir. Car c'est de l'ouvrage de la Nature de resserrer, et dessécher l'eau, hors laquelle il n'y a rien de plus humide, par le moyen du froid, comme par un organe propre : et même le principal, et le commun sujet de la chaleur, et du froid c'est l'eau qui est fort combattue par l'un, ou par l'autre, jusqu'à tant qu'elle cède à leurs efforts ; d'où vient qu'aux premiers froids d'Automne, il tombe tant de feuilles sèches, et que les tiges des petites plantes par l'injure de l'hiver se sèchent, et se volent privées d'humeur, et d'aliment. C'est en cette sorte que Virgile a entendu que le froid pénétrant brûle, et attaque en ennemi impitoyable l'humeur vitale des choses, d'où provient que la vieillesse se flétrit, et s'abat. Enfin, c'est de là d'où provient la mort qui moissonne tout ce qu'elle trouve de sec, avec un froid très âpre, comme avec une faux d'acier, et le porte dans ses greniers. Or comment est-ce donc après cela que l'on pourrait assurer que le froid sympathise avec l'eau, et qu'il y réside comme en son sujet propre, et convenable ; vu que la Nature

ne souffre pas même que les éléments agissent l'un contre l'autre, de peur qu'ils ne se détruisent, et que le plus fort n'opprime le plus faible. Et de vérité, le froid qui est de sa nature ordinairement intense, et très violent, aurait sans doute bientôt triomphé de l'humidité ; qui est d'elle même tempérée, et incapable de résister, l'affaiblissant, ou même l'épuisant bien vite en la desséchant, et resserrant. Ainsi l'un des éléments de la Nature étant détruit, il s'ensuivrait que l'action et l'ouvrage des autres, serait imparfaites insuffisante pour la génération. Assurons donc plutôt qu'il serait contraire aux lois de la Nature, de donner la froideur souveraine à l'eau.

69

La Nature puise ses éléments plus généraux de ces deux denses parties ; c'est à savoir de la terre, et de l'eau, avec lesquelles elle façonne ses vaisseaux, et ses organes corporels ; car par le mélange des deux, il se fait un limon : or ce limon est la matière plus prochaine des choses engendrées ; car il est comme un petit chaos, dans lequel tous les éléments se trouvent confondus, et en puissance. Notre premier père même fut créé du limon, et ensuite toute génération humaine a procédé du limon. Dans la génération des animaux du sperme, et du menstrue, il se fait un limon, d'où naît l'animal. Dans la production des végétaux, les semences se changent premièrement par la putréfaction en un limon subtil : après

elles prennent consistance, et se changent au corps du végétal. Dans la génération des métaux du soufre, et du mercure mélangés avec proportion, et résous en une eau grasse, il en vient un limon, dont les corps métalliques, étant cuits longtemps, s'endurcissent à la fin : dans la dissolution chimique des métaux, et dans la création de la pierre, et du secret philosophal, l'on tire tout premier un limon de la semence purgée, et mélangée de l'un, et de l'autre sexe.

70

L'Eau est la base, et la racine de l'humide, ou plus véritablement c'est l'humeur même, de laquelle tout ce qui est humide prend son nom. L'on peut donc fort bien définir l'eau ainsi, disant que c'est le principe, et la source de l'élément humide, ou de l'humeur, dont le propre est de mouiller par sa liqueur. Or les choses sont appelées humides, selon qu'elles ont plus ou moins d'humeur, ou de liqueur aqueuse. Or l'humeur est susceptible de toutes les qualités. Ainsi le sang pur, et le bilieux sont des humeurs, qui ont une qualité chaude, quoi qu'ils aient leur base dans l'élément de l'eau. L'eau forte, et semblables, ont une vertu brûlante, et caustique. L'eau de vie, et plusieurs essences que l'on tire sous la consistance d'un corps huileux, ou aqueux, abondent en chaleur, quoique l'eau qui est leur racine soit froide, d'autant que la Nature a imprimé dans l'élément humide divers caractères, et signatures de ses vertus, et lui a imprimé ses pre-

mières qualités : elle est le premier sujet où elle s'occupe, où elle met ses soins, et où elle travaille. C'est avec sa liqueur qu'elle détrempe, et délaie ses diverses couleurs, et teintures ineffaçables ; et c'est aussi l'eau qui reçoit la première l'influence des dons spirituels ; c'est chez elle où ils font leur premier séjour, et où ils commencent à déployer leurs forces.

71

Les eaux inférieures sont séparées en deux, et occupent différentes régions ; car la partie qui est contiguë à la terre, y repose comme sur sa propre base, ne composant qu'un globe avec elle : l'autre partie, qui prend son essor en haut, se promène par des routes incertaines dans l'empire de l'air, qui lui est voisin, et là suspendue qu'elle est, elle se façonne, et se change en mille figures, et en mille fantômes des choses qu'elle représente.

72

De tout temps une grande partie des eaux a habité dans les airs, où étant poussées par les vents çà et là, elles en parcourent les diverses contrées : ce que Dieu a voulu dès le jour de sa création par un décret de sa Sagesse ; afin que la face de la terre étant par ce moyen découverte, et dégagée de la tyrannie des eaux, devint un lieu commode pour la génération des choses ; car le lit de la mer, ni celui des fleuves, et des rivières, ne seraient pas capable de recevoir

toute l'eau du monde ; et si toute celle qui est dans les airs tombait, les digues, et les cataractes du Ciel étant lâchées, peut-être qu'après avoir couvert toute la plannissure de la terre, qu'elle arriverait jusqu'au sommet des plus hautes montagnes; d'où l'on peut conjecturer que le déluge autrefois arriva peut-être de cette sorte.

73

Ce n'est pas seulement par la chaleur que l'eau est ainsi sublimée en vapeurs, et élevée en l'air, ni par le froid aussi seulement qu'elle s'y resserre en nue ; les vertus du Soleil, et des autres astres contribuent beaucoup, et en l'un, et en l'autre, non seulement en multipliant les forces des éléments : mais aussi en attirant ou retenant plus ou moins l'humeur par une certaine amorce et vertu aimantine, selon leur diverses dispositions, et aspects dans le Ciel ; d'où vient cette constitution différente que nous remarquons dans les années. Car cette masse d'eau est-là balancée, non seulement par le froid, et la solidité de l'air : mais encore par les lois, et les ordres des corps Célestes.

74

Afin que les outils des supplices qui sont dus à nos crimes, ne manquassent point à la Justice divine, elle a voulu que l'Océan devint volatil, et fut balancé sur nos têtes : et y a mis encore par-dessus des carreaux,

et des foudres, enflammés, afin que l'audace, et l'insolence des hommes, qui ne pouvait être fléchie par l'amour, fût retenue par la crainte.

75 — L'air

Ceux qui attribuent à l'air une humidité extrême, et au dernier degré, à cause que difficilement il est contenu par ces propres termes, et facilement par d'étrangers, se trompent fort. Car c'est-là une propriété des corps subtils, et liquides, et non pas des humides : et elle convient mieux au feu, et à la substance céleste qu'à l'air, et à l'eau. Car les corps les plus rares, parce qu'ils sont lâches, et fluides, ne peuvent point retenir une consistance ferme dans leurs termes propres, mais ils ont besoin de termes étrangers ; et les corps denses, et solides au contraire, s'arrêtent dans les bornes de leur contour, et de leur superficie, ce que ne peuvent pas les corps subtils, qui à cause de leur ténuité se liquéfient, et s'épanchent : et d'autant qu'ils font plus rares, d'autant aussi plus facilement sortent-ils hors d'eux-mêmes, et ont moins de consistance : d'où il s'ensuit que l'air, à la vérité, en est bien plus rare, mais non pas plus humide.

76

L'air de soi-même n'a point de qualités extrêmes, il en emprunte néanmoins quelquefois d'ailleurs. Sa nature tient le milieu entre les corps supérieurs, et les inférieurs. C'est pour cela qu'il épouse facilement

les qualités, et les impressions des choses, qui l'avoinent ; d'où vient que la plus basse région de l'air, selon les vicissitudes des temps, et du Ciel, devient plus ou moins tempérée, et cette altération lui arrive du changement des corps voisins, et plus crasses que lui ; c'est à savoir, de la terre, et de l'eau, dont la chaleur, et le froid en troublent facilement l'état, et la constitution.

77

L'air se peut aussi appeler un Ciel, c'est la basse court de l'univers, et le crible de la Nature, au travers duquel les influences, et les vertus des corps célestes, se frayent un passage, c'est une nature mitoyenne, qui conjoint toutes les autres natures de l'Univers dispersées, c'est une fumée très déliée, que le feu Céleste a allumé en guise d'une flamme immortelle, c'est le sujet commun de la lumière, et de l'ombre, du jour, et de la nuit, sa nature ne peut souffrir le vide, il est le premier des diaphanes, il est tares susceptible de presque toutes les qualités, et impressions possibles, il n'en retient néanmoins aucune opiniâtement, et étant d'une nature presque spirituelle, les Philosophes l'appellent dans leur ouvrage miraculeux, du nom d'esprit.

78

Cette région inférieure de l'air, est semblable au col, et à la partie supérieure d'un alambic, car les vapeurs

montant par l'air, et étant portées tout au haut, y sont condensées par le froid, et à l'instant, étant là réduites en eau, elles retombent par leur propre poids. Ainsi la nature par ses distillations fréquentes, élevant, et sublimant l'eau, et la cohobant la rectifie. En ces opérations de la nature la terre est la cucurbite, et le récipient tout ensemble. Or l'air de cette basse région qui est bornée par les nues, comme par une voûte, et un lambris humide, est plus condensé, et plus impur que l'air qui est par dessus.

79

La moyenne région de l'air n'est pas ce lieu où se forment les nues, les éclairs, et les tonnerres. Car toutes ces choses se font dans la partie plus haute, et dans les limites de l'inférieure : mais c'est le lieu qui est justement par-dessus les nues, où les vapeurs aqueuses ne peuvent arriver, à cause de leur pesanteur, dans laquelle néanmoins montent des exhalaisons ensoufrées, dégagées de la pesanteur des vapeurs, où étant arrivées, elles s'y échauffent, soit par leur propre mouvement, soit par un étranger, et ensuite s'y enflamment : tels font divers météores de feu que nous voyons, qui sont véritablement en la moyenne région : d'où nous pouvons conjecturer, que la matière dont elle est remplie, est une matière chaude, et humide, et non point aqueuse, mais grasse, telle qu'est l'aliment du feu. En cette région là règne un calme, et une tranquillité merveilleuse : par ce que

les vents n'en troublent point le repos, et que là seulement sont portés les plus légers excréments de la nature inférieure.

80

La région supérieure voisine à la Lune, est toute purement air, non pas pleine de feu : comme l'on la crût faussement depuis longtemps dans les Écoles. Elle est la paisible demeure de l'air le plus purifié : et comme voisine de la région éthérée, elle approche aussi de sa nature : car ce lieu n'est souillé d'aucunes vapeurs impures de l'abîme inférieur : Là est une température parfaite, et sa pureté n'est guère éloignée de celle du Ciel. Un Philosophe devrait avoir honte d'y forger la Sphère du feu, qui violant les lois de la nature, aurait bientôt ravagé la machine de l'Univers.

81 — Le Feu

Les Philosophes anciens, ont placé le feu de la Nature, comme un quatrième élément au-dessus de la suprême région de l'air, comme en sa sphère : ce qu'ils ont dit plutôt par conjecture, et à cause de l'ordre, que porté d'un esprit de vérité à l'assurer ainsi. Car que personne ne s'imagine que le feu de la nature soit autre que la lumière Céleste ; et c'est pour cela que le Philosophe sacré dans la Genèse, ne fait point mention du feu de la nature, parce qu'il avait déjà dit, que la lumière, qui est le vrai feu de la nature, avait été créée dès le premier jour. Or il n'aurait point oublié

le feu en cet endroit, comme étant un des principes de la nature, lorsqu'il parle de la terre, de l'eau, et du Ciel des oiseaux.

82

À moins que de rêver, l'on ne peut pas se figurer une région d'un feu ardent, qui soit contigu à la région de la Lune. Car l'air ne serait pas capable de soutenir une si grande abondance de feu très intense, et très violent, et d'empêcher qu'il n'eût déjà dès longtemps ravagé toute la masse de la terre. Car ce tyran consume tout ce qu'il touche, étant destiné à la ruine, et à la destruction du monde, et de la nature.

83

L'air, ni la terre, n'ont donc point reçu, ni baillé de rang à ce destructeur de la nature, en qualité d'élément. Néanmoins il y exerce ses tyrannies le plus souvent, soit dans la région plus haute de l'air, soit dans le centre de la terre, et soit sur sa surface, où il soit allumé. C'est pour cela que le docte Lulle⁸ le met au nombre des tyrans du monde. Et de vérité l'on peut dire, qu'il est contre-nature : parce que ce qui la détruit, lui est contraire.

84

Notre feu vulgaire est en partie naturel, et en par-

⁸ Chap. II., de son premier Testament.

tie artificiel : peut-être que l'homme l'a emprunté du Ciel, pour la commodité, et la nécessité de la vie, unissant ses rayons, et augmentant ses forces, ou bien par l'heurt, et le choc des deux corps durs : ce qu'il faut croire avoir été suggéré par l'Esprit de Dieu.

85

Le Souverain Créateur de toutes choses, a mis dans le globe du Soleil un esprit de feu, dont la chaleur est bénigne, et bienfaisante ; afin qu'il inspira une lumière, et une chaleur vivifiante dans tous les corps de l'Univers, d'où il est arrivé que plusieurs ont pensé qu'il était le cœur de toute la fabrique du monde : et de fait, de lui procède le principe de la génération, et de la vie de toutes choses : et ceux qui cherchent un autre élément de feu dans la nature, ceux-là sont aveugles, parce qu'ils ignorent qu'il y ait un Soleil.

86

La source donc du feu de la nature réside dans le Soleil, dont la chaleur en soi est toujours égale, et très tempérée : quoique nous la sentions plus ou moins forte, et relâchée, selon que le Soleil s'approche ou s'éloigne de nous, ou selon que ses rayons tombent droit ou de biais, ou bien à raison de la situation, et de la nature des lieux, et des climats. Plusieurs Philosophes l'ont considéré comme l'âme du monde, qui inspirait à la nature le mouvement, et la faculté d'engendrer.

87

Le Soleil n'est pas l'œil de l'Univers, comme l'ont voulu dire quelques Anciens : mais il est l'œil du Créateur de l'Univers, par lequel il regarde d'une façon sensible ses créatures sensibles, par qui il leur envoie les doux rayons de son amour, et dans qui il se fait voir clairement. Car autrement, à peine la nature, qui est sensible eût-elle pu remarquer des traces, et des vestiges ailleurs de son auteur insensible pour le connaître : et c'est pour cela qu'il a voulu revêtir un corps si beau de sa gloire, pour y loger, et pour nous faire du bien, versant par ses divins rayons l'esprit, et la vie.

88

Dans ce principe universel de la nature, procède toute la chaleur naturelle, qui est tant dans les éléments, que dans les mixtes, laquelle chaleur a mérité justement le nom de feu de la nature. Car puisque nous y remarquons une chaleur naturelle, et empreinte, un mouvement naturel, et la vie même, nous devons croire, que dans ces mixtes, et ces éléments, la nature a renfermé son feu, qui est le premier principe, et le premier moteur des éléments, qui sert même d'élément à nos éléments sensibles, et impurs, pour les animer, s'il faut ainsi parler néanmoins dans la terre, il y réside plus opiniâtement, et y est plus resserré, à cause de sa densité, et de sa froideur, qui y excite une antipéristase.

82

Le feu de la nature anté dans les mixtes, a son siège naturel dans l'humide radical, et le siège principal de celui-ci, est particulièrement dans le cœur (quoiqu'il soit répandu dans tout le corps) comme étant le premier organe de la vie, et le centre du microcosme ; d'où ce Prince de la nature donne des lois, et des ordres comme dans son fort, et d'où il fait mouvoir avec harmonie, et proportion toutes les facultés, et les autres organes ; ce feu inspire aux humeurs du mixte, aux esprits, et enfin à toute la masse élémentaire, le mouvement, la chaleur et la vie : et parce qu'il est le fils, et le Lieutenant du Soleil, il fait dans le petit monde, ce que le Soleil fait dans le grand.

90

De même que le Soleil qui tient le milieu entre les autres planètes, leur envoie des rayons de sa lumière, leur communique des forces, et des vertus, et les anime d'un esprit vivifiant, afin qu'ils puissent concourir unanimement à donner la vie aux choses ; ainsi son esprit, et un de ses rayons étant placé au milieu de la nature élémentaire, ou du mixte, lui influe la lumière, rassemble les éléments dans l'ouvrage de la génération, les unit, et les vivifie.

91

Le premier agent dans le monde, c'est ce feu de la

nature, qui ayant sa source dans le globe du Soleil, envoie par ses rayons une chaleur vivifiante par tout l'empire de la nature, élevant de la puissance à l'acte les semences des choses, et y introduisant le principe du mouvement, et de l'action, d'où étant éloigné tout mouvement cesse, la faculté de l'action, et de la vie, n'ayant plus aucune fonction.

92

La chaleur de la nature, et la lumière de la nature, sont en effet la même chose ; car elles coulent incessamment, et uniformément d'une même source ; à savoir du Soleil : néanmoins elles sont distinguées par leurs fonctions différentes. Car l'office de la chaleur est de pénétrer jusque dans l'intérieur de la nature : mais celui de la lumière est de faire voir les choses extérieures. Le propre de la chaleur est d'émouvoir les vertus cachées dans l'essence des choses, et celui de la lumière, de mettre devant nos yeux les accidents sensibles. Or les rayons du Soleil font l'un, et l'autre. Le Soleil est donc le premier organe de la nature, qui par son rapprochement ou éloignement gouverne, augmente, ou diminue les forces de toutes les opérations de la nature par sa lumière, et sa chaleur.

93

Le second agent universel, c'est cette même lumière, non pas néanmoins en tant qu'elle coule immédiatement de son origine, mais en tant qu'elle

est réfléchi par les corps denses, ou qu'elle est reçue, comme sont les globes célestes ; et même la terre. Car la lumière du Soleil en frappant ces corps, émeut leurs dispositions, et leurs facultés, et dans cet attouchement, et ce mélange elle s'altère, et ses rayons qui en sont réfléchis, portent avec eux dans tout l'Univers, au travers de l'étendue de l'air, les différentes vertus de ces globes ; car par ces rayons comme par autant de canaux, sont portées de toutes parts les diverses impressions, et affections de tant de divers corps, pour le salut, et l'harmonie de toute la nature : et c'est ce que nous appelons les influences des Astres. Ces agents sont donc les véritables, et premiers éléments de la nature, lesquels étant tous spirituels, se communiquent à nous sous une substance, et nature aérienne ou aqueuse : et d'iceux dépend premièrement tout ce qui est produit, et qui a vie, comme étant les racines des éléments.

94 — L'amour est le génie de la Nature

Platon a dit, que l'amour était le plus ancien des Dieux. Or il a été inspiré en la Nature dès sa naissance, par l'esprit divin, et lui a été baillé comme son génie et son bon Ange. En la division du chaos, et dans le partage que ces premiers frères les éléments firent de cette grande famille de l'Univers, il fit la fonction de Juge, et depuis il présida à la génération des choses.

Le premier lien d'amour que la Nature a reçu de son Auteur, a été celui qui est entre la matière première, et la forme universelle, le ciel, et la terre, la lumière, et les ténèbres, l'abondance, et la disette, le beau, et le difforme, ou défectueux. Le second lien d'amour, a passé, et coulé dans les éléments de cette première union de la matière et de la forme, par laquelle comme par la copule, et par l'embrassement de leurs parents se trouvant noués d'un amour fraternel, ils se sont partagé équitablement l'héritage de la Nature. Le troisième, et dernier lien d'amour se trouve dans les mixtes, qui par le moyen de ces étincelles de feu d'amour, que la Nature y a renfermé et caché, se portent à la multiplication de leur semblable. L'amour divin a mis ce triple lien d'amour dans les choses créées, comme un nœud enchanté, afin de s'étendre, et de se rendre présent, et sensible dans chaque pièce, et partie de son ouvrage comme par des rejetons ; car de fait, l'amour est la base de l'Univers, le cube de la Nature, et le lien très fort, qui conjoint les choses supérieures avec les inférieures

96 — La contrariété ne se rencontre point dans les éléments

C'est être antipode au sens commun, que d'assurer que la discorde règne dans les mouvements harmonieux de la Nature. Car elle est toute pacifique, et douce dans ses actions : et même elle est piquée d'un

mouvement d'amour violent dans la génération ; et les éléments des choses dans la copule s'épanchent, et nagent tous dans des appétits lascifs, et voluptueux ; afin que, par leurs mutuels embrassements, ils puissent demeurer unis, et que de plusieurs qu'ils sont, il n'en résulte qu'un composé.

97

Faisons ressusciter l'Académie, afin qu'elle nous dise comment est-ce que la matière première peut-être le premier sujet des contraires ; et comment est-ce que parmi les débats de choses contraires, l'amour ou bien cet appétit véhément, que le Prince de l'Académie⁹ a reconnu être caché dans les sein de cette matière, par laquelle elle ne souhaite pas moins la forme, que la femme soupire après le mâle, se tient en repos, et dans la quiétude. Ces ennemis tumultueux, qui sont dans les semences des choses, et dans les mixtes, n'en banniront-ils pas enfin cet amour, et cette concorde par leurs combats éternels ?

98

Ceux qui confessent qu'il y a véritablement un amour entre la matière, et la forme ; mais qui admettent aussi la haine, et la répugnance dans cette matière, et dans les éléments, sont en cet établissement de contraires, tout à fait contraires à eux-

⁹ Chap. 9., liv. 1., de la matière.

mêmes : vu qu'en tout ce qui est engendré, si l'on en exempte l'homme, la forme, selon l'opinion de l'Académie, est tirée de la puissance, ou d'une force secrète de la matière. Or comment se ferait cela, si ce n'est par amour ? Si la matière souffre intérieurement, et dans sa racine, les combats des contraires, la forme ne les souffrir a-elle pas aussi, qui procède du plus profond de son essence ? Ou bien ne serait-elle pas opprimée ou suffoquée dans sa naissance par ces désaccords ? Après cela, faut-il avoir l'entendement bien sain de vouloir dans le point du mélange des éléments, et de l'information de la matière, faire présider et combattre tels gladiateurs en ce mariage de l'amour, et de la Nature ? Ne devrions-nous pas attendre une lignée, et une production monstrueuse de cette semence hétérogène, diverse et de cet accouplement de parents contraires entre eux ?

99

Il ne faut plus chercher la cause de l'altération des éléments, et de la corruption et caducité des mixtes dans la répugnance de leurs éléments : mais en rejeter la faute sur la disette, la défectuosité, et l'imbécillité de la matière première : car il n'est pas vrai, comme l'on a cru vulgairement qu'il y eût un tombant dans le chaos des choses froides contre les chaudes, et des humides contre les sèches, ainsi que chante le Poète. Les choses froides livrent une rude guerre contre les chaudes, et les humides, contre les sèches, vu que

de quatre qualités qui sont à présent, il n'y en avait là que deux ; et encore n'étaient-elles aucunement contraires ; c'est à savoir l'humidité, et la froideur, qui conviennent à la matière, comme à la femelle : et les autres deux, c'est à savoir le chaud et le sec, qui sont masculines, et formelles, procédèrent après de la lumière informante : car la terre n'a point été appelée aride et sèche, qu'après que les eaux s'en furent retirées, et qu'elle eût reçu la lumière ; car auparavant elle était humide et sous la servitude des eaux.

100

La raison nous enseigne donc, que ces quatre qualités que le vulgaire croit être contraires, n'ont été introduites dans la matière première, qu'après qu'elle a été informée : et assurément dans sa solitude elle n'était point sujette à cette contrariété. Elle avait bien à la vérité d'autres défauts : c'est à savoir l'opacité, la confusion, la difformité, la froideur, une humidité crue, et indigeste, et l'impuissance, qui sont toutes des marques d'un corps malade, et languissant. Elle a donc reçu dès sa création la tache de la corruption, qu'elle a communiquée, et fait passer à sa postérité, et à ses enfants, qui séjournèrent dans cette basse, et infirme contrée des éléments ; et c'est pour cela qu'il n'est pas dit dans la Genèse de cet abîme ténébreux, qu'il fut fort bon ; mais cet éloge fut seulement donné à la lumière, et aux autres corps après qu'ils furent créés.

101

Or faudrait-il avoir la lumière naturelle, que de penser que de la forme reçue dans la matière, soit procède ce désaccord de qualités, après qu'elles ont été unies à la matière informée : vu que c'est de l'essence, et de l'intention de la forme de perfectionner la matière, et d'y établir autant quelle peut un concert harmonieux, et un tempérament parfait.

102

Les premiers contraires qui l'ont été dans la nature, à raison de leurs qualités ennemies, ont été la lumière, et les ténèbres : la lumière avait deux qualités, à savoir, le chaud, et le sec, les ténèbres tout autant, à savoir le froid, et l'humide, qui étaient entièrement contraires par ensemble, parce qu'elles y étaient extrêmes, et dans le dernier degré d'excès : mais après que ces deux anciens principes de la nature se sont alliés ; et que le principe ténébreux, matériel, et féminin, a été informe par le principe lumineux, formel, et masculin, et qu'il a été fécondé, et en grossi de lumière ; alors toute la matière de l'Univers, et toutes ses régions ont participé au bénéfice de la lumière : néanmoins avec distinction, et chaque pièce en a reçu par proportion, selon ses degrés, et ses différences. Car la teinture de feu de cet esprit lumineux n'a rien laissé sans le pénétrer, et les quatre qualités, qui auparavant étaient extrêmes, étant restées tempérées dans l'information de la matière par ce mélange., elles

ont dès lors noué une parfaite alliance, et ont pris un juste tempérament, étant donc ainsi devenues amies, elles passèrent dans la famille des éléments ; afin que dorénavant dans la génération des mixtes, il n'y eût rien d'ennemi, et de répugnant, dont les mouvements, et les fonctions paisibles de la nature puissent être interrompues.

**103 — La contrariété procède de ce que
les qualités sont plus ou moins intenses les
unes que les autres**

Or dans la nature ces quatre principales qualités, ne sont point contraires entre elles ; mais seulement dissemblables, et diverses, ni ne se combattent point mutuellement : mais au contraire, elles s'unissent, et s'efforcent de nouer une étroite alliance par ensemble. C'est ainsi que la chaleur, et le froid dans un degré modéré s'accordent fort bien, et se mêlent dans le sujet, afin d'y produire une qualité mitoyenne, et tempérée ; c'est à savoir ; la tiédeur : que si se rencontrant extrêmes, et dans le dernier degré de leurs forces, elles ne s'allient pas sans combat, cela procède de l'excès, et de la tyrannie de leurs forces trop violentes, lesquelles ne peuvent point compatir en même temps avec d'autres qualités autant fortes, et contraires sans tumulte, et combat. Or la nature désavoue ces qualités intempéries, et extrêmes, comme des avortons, et des étrangers.

104 — Les qualités des éléments sont tempérées

Que personne ne s'imagine donc pas, que la nature admette en la famille de ses éléments le feu intense, et dévorant. Car un tel feu détruirait plutôt ses ouvrages, que servir à leur génération, n'étant pas selon, mais contre la nature, laquelle abhorre tout ce qui est violent, et aime les choses tempérées, où l'on ne remarque aucun combat, ni aucune contrariété. Son empire ne peut souffrir la rage d'une chaleur brûlante, et dévorante, ou les ravages d'un froid violent, ni l'intempérie de l'humide, et du sec, se plaisant dans la paix, et dans la douceur. Que l'on ne cherche donc plus les qualités extrêmes dans les éléments des choses. Car elles y sont seulement modérées, selon le plus, et le moins,

105

Celui donc qui dira que le chauds le froid, l'humide, et le sec, sont purement, et simplement contraires entre eux, se trompe fort. Car la terre qu'Aristote assure être sèche au dernier degré, ne pourrait point compatir avec l'air, qu'il dit aussi être extrêmement humide : l'eau pareillement selon son opinion, qui est extrêmement froide, aurait de la répugnance avec le feu, chaud aussi au dernier degré. Et cette contrariété retiendrait chacun de nos éléments vulgaires dans sa région, et dans son lieu naturel. Et ainsi par le moyen de cette antipathie, l'un n'empiéterait point dans le domaine, et dans la juridiction de son contraire : néan-

moins la raison, et l'expérience, nous font voir tout le contraire. Car dans les grottes souterraines, et même dans les entrailles de la terre, et dans tous ses pores, l'on sait que l'air s'y coule, et s'y insinue : et cette humeur interne de la terre, dont tous les végétaux se nourrissent comme du propre lait de leur mère, n'est rien autre qu'un air chaud, et humide, qui adhère très étroitement à la terre, qui lui fournit, et lui prête l'aliment, et la nourriture qu'elle redonne : les pores de la terre étant les mamelles de cet air humide, et lui le lait, avec lequel la mère nourricière des choses nourrit ses productions, et leur donne l'accroissement.

106

Ceux qui veulent que les quatre éléments se rencontrent dans les quatre humeurs de l'homme, reconnaissent que l'humide est susceptible des quatre qualités élémentaires ; et mêmes qu'il en est le sujet. Comment est-ce donc qu'ils entendent que ces quatre qualités sont contraires, vu qu'ils les accordent dans un même sujet. Car bien que ces quatre humeurs soient distinguées par leur différence : néanmoins elles n'ont qu'une base, et racine commune à toutes, c'est à savoir l'humide. Car la bile qui représente le feu n'est pas moins humeur, que le flegme qui représente l'eau. L'on peut faire le même jugement de la mélancolie, et du sang, bien qu'ils ne confondent les quatre éléments, que par comparaison d'une humeur à l'autre, et non pas absolument.

107

Or s'il y avait quelque contrariété dans les éléments, et les qualités, ce serait particulièrement entre le chaud, et le froid, après entre l'eau, et le feu : mais les diverses générations qui se font dans les eaux, prouvent assez que la nature du feu, et de l'eau ne sont point contraires entre elles. Car partout où il y a génération, et vie, nécessairement il doit y avoir du feu, comme en étant la cause très prochaine, interne, efficiente, mouvante, et celle qui altère la matière pour la disposer à la génération, comme le dit fort bien Virgile¹⁰, c'est le feu naturel qui est le principe de la vie dans les hommes, dans les animaux, et dans les oiseaux du Ciel ; et mêmes les poissons, et les monstres qui vivent dans la mer, ont une étincelle de ce feu, leur semences ayant par ce moyen une origine toute céleste.

108

Il faut donc établir que ces quatre premières qualités sont naturelles, et essentielles aux choses, et aux éléments des choses, quelles se mêlent aux ordres de la nature, et partant qu'elles ne sont aucunement contraires. Car elles sont comme autant d'organes, et d'instruments, dont la nature se sert dans ses altérations, et dans ses générations,

¹⁰ Dans le 6 de l'Énéide.

109

La nature exerce l'art de potier, en ce qu'elle met tous ses soins à façonner sa matière circulairement. Ces quatre qualités, sont comme autant de petites roues, au moyen desquelles, elle donne la forme, et la dernière main à ses ouvrages petit à petit, et avec beaucoup de circonspection, par un mouvement circulaires lent.

110

Deux de ces quatre roues, à savoir, celle de l'humide, et celle du sec conviennent mieux à la matière que les autres : parce que la nature promène la matière entre ces deux termes, et y achève ses vicissitudes. Ces deux qualités sont plus proches de la matière ; parce qu'elles sont plus sujettes à la passion, et au changement. Les autres deux, à savoir, celles du chaud, et du froid, sont plus actives : parce que dans leurs vicissitudes elles altèrent, et changent ces premières. Celles-là souffrent plus, celles-ci agissent davantage, et sont comme les instruments actifs de la nature, dont elle se sert quand elle manie la matière passible.

111

Rejetons donc cette doctrine de contraires, comme répugnante à l'harmonie de la nature, et qu'il nous soit permis, avec le bon congé de l'Académie, de l'ef-

facier du Livre de la Philosophie, et d'y faire succéder en sa place le symbole de la concorde, que la nature reconnaît lui être sortable, et contemporaine, par le moyen de laquelle l'accouplement des choses actives, avec les passives est facilité.

112 — Cinquième élément

Ceux qui selon l'opinion communément reçue, admettent de la contrariété dans les quatre éléments, doivent nécessairement en admettre un cinquième qui soit comme un nœud, et un lien de concorde, et comme un Héros, et un Ambassadeur qui annonce la paix : autrement ils ne pourraient point être capables de recevoir aucun parfait mélange, ni aucun tempérament dans l'ouvrage de la génération : mais ils erreraient vagabonds, se promenant dans le vaste Océan de la nature, sans gouvernail ni pilote, et sans pouvoir arriver à port : C'est-à-dire, sans pouvoir jamais faire naître aucune production de leur mélange : et ainsi ils frustreraient de sa fin le génie second de la nature.

113

Car s'il est vrai, ce que l'on suppose, que les quatre éléments à cause de leur qualités répugnantes, se livrent incessamment des batailles, jamais ils ne se pourront unir dans la génération des mixtes, et calmer leurs inimitiés : au contraire s'assaillants ainsi par des chocs mutuels, ils feraient faire à la nature des avortons plutôt que des productions parfaites, si ce

n'est que l'on admette une cinquième nature céleste, qui corrigeât leur inclination contraire, laquelle les fit pencher à la concorde, et à l'amour, et y introduisit un tempérament qui ne fut ni chaud, ni froid, ni humide.

114

Ce cinquième élément, qu'ils appellent, est un esprit éthéré, incorruptible, lequel est porté ici bas par la lumière, le mouvement, et la vertu des corps célestes, et lequel prépare les aliments pour le mélange, et pour recevoir le souffle de vie, préservant les individus de la ruine, et de la corruption autant que leur stabilité, et leur constance le peut souffrir : d'où vient que les Sages de la Philosophie cachée, et mystérieuse, l'ont appelée le sel de la nature, le nœud des éléments, et l'esprit de l'Univers.

**115 — La première contrariété a été entre
la lumière et les ténèbres**

Or s'il y a eu quelque contrariété entre les principes des choses, cela a été sans doute entre la lumière, et les ténèbres ; à cause de leurs qualités opposées de part, et d'autre : mais il est tout vrai que ces qualités par l'alliance de ces deux principes, ont reçu un tempérament, et d'extrêmes qu'elles étaient, elles sont restées dans le milieu, et dans une juste modération de leurs forces : et toutes telles elles ont passé de

ces deux premiers principes dans les seconds ; c'est à savoir dans les éléments.

116

Les éléments extrêmes sont contraires entre eux feulement ; à cause de l'excès, et de l'intempérie de leurs qualités opposées : mais les choses qui procèdent du mélange de ces extrêmes, ne peuvent être nullement contraires entre elles : parce qu'elles tiennent le milieu : c'est pourquoi il ne faut point penser que les éléments de la nature soient contraires, d'autant qu'ils tiennent le milieu : qu'ils procèdent de l'union et du tempérament de deux extrêmes, à savoir de la lumière, et des ténèbres.

117

Le Prophète Royal nous apprend assez dans ses Psaumes, que du mélange des contraires, à savoir de la lumière, et des ténèbres, il n'en résulte pas des choses contraires, mais des choses tempérées ; vu qu'il parle de la lumière éternelle en ses termes¹¹ : Il a abaissé les Cieux pour descendre : et il a voulu qu'un voile, et qu'une nuit obscure fut sous ses pieds, etc. Il a voulu loger dans les ténèbres, et il a environné son trône glorieux, et lumineux de leur noirceur, etc. Lui qui était une source de lumière créée, afin de pouvoir présenter aux yeux des hommes, la splendeur de

¹¹ Psaume 18.

sa gloire infinie, il l'a voilé d'un nuage, et d'une nuit de ténèbres, comme d'un affublement, afin que de l'un et de l'autre extrême, il en résultât une lumière tempérée, et que nous pussions dessiller nos yeux à cet éclat, que leur faiblesse ne pouvait pas supporter auparavant. Les Philosophes disent, que l'arc-en-ciel que Dieu fit voir au Ciel en signe, et en symbole de paix, et de l'alliance qu'il faisait avec les hommes, est formé du mélange des ténèbres, et de la lumière ; afin qu'elle fut un symbole de la vengeance Divine calmée, en ce qu'elle résultat de couleurs, qui bien que différentes, y paraissent néanmoins si artistement diversifiées, que de leur désaccord il en naît une harmonie, et un tempérament qui est admirable.

118 — Les parties du monde ne sont ni éléments, ni ne se changent l'une en l'autre

Ceux qui ont dit que la terre, l'eau, l'air et le feu, que nous voyons distingués dans leurs sphères, et régions, sont les purs éléments du monde, et qu'ils se convertissent réciproquement l'un en l'autre ; ont mal pénétré les secrets de la Nature. L'on dira mieux, si l'on assure que ce sont plutôt des parties du monde, que l'École appelle intégrantes, ou les matrices des éléments. Car les purs éléments du monde, séparés chacun dans sa région, ne paraissent pas à nos sens : mais ils sont cachés dans ce que nous appelons éléments comme dans leur écorce, jusqu'à tant que se mêlant dans la génération du mixte, ils forment un

corps. Or ces parties du monde ne peuvent aucune-
ment être changées, et converties l'une en l'autre ; à
cause qu'elles sont trop différentes par ensemble ; et
ces natures n'ont point de qualités commune, qui les
lie par ensemble, pour pouvoir opérer un tel change-
ment ; en sorte qu'elles puissent passer d'une subs-
tance en une autre.

119

Si ces quatre éléments que l'on croit être les élé-
ments du monde changeaient ainsi tour à tour leurs
propres natures, et leurs domiciles, toute cette masse
du monde étant ainsi sujette au hasard, et à un mou-
vement fortuit, serait toujours flottante, et agitée,
laquelle néanmoins, ainsi que nous le devons croire,
Dieu a affermie, l'a distinguée en ses parties, lui a
baillé un lieu fixe, et veut qu'elle soit gouvernée par
des lois constantes et stables. Et certes sans cela la
terre deviendrait bientôt eau, l'eau passerait en la
nature de l'air, l'air en celle du feu, et réciproquement
au contraire : et par ce moyen le centre s'étendrait en
la circonférence, et la circonférence se réunirait au
centre. Les parties extrêmes et mitoyennes du monde
changeraient de lieu ; en sorte qu'après une longue
suite de siècles, l'ordre de la nature serait entière-
ment changé, si ce qui est en haut se confondait avec
ce qui est en bas, et ce qui est en bas en ce qui est
en haut. Certes ceux qui forgent en leur esprit, que la
bâtisse du monde a été ainsi ordonnée, font un chaos,

et un abîme, et non pas un monde, d'un ouvrage si admirable, ce que la Nature qui est amie de l'ordre abhorre trop.

**120 — La terre et le feu ne se changent
point l'un en l'autre**

Ceux qui disent que ces deux corps qui sont dans les extrémités du monde inférieur ; à savoir la terre, et le feu (soit que l'on accorde, ou que l'on nie la sphère du feu) passent, et se changent réciproquement l'un en l'autre, se trompent fort ; et épargnent la vérité ; car leurs natures ont trop de disproportion, et sont trop répugnantes pour souffrir de telles vicissitudes ; car l'extrême froideur de la terre, son extrême épaisseur et pesanteur est tellement contraire à l'extrême chaleur du feu, à sa subtilité, et à sa légèreté, qu'il ne peuvent endurer aucunement cette naturelle, et réciproque conversion de leur nature. De plus, la terre qui est fixe, résiste au feu, et se moque de ses efforts, si nous en croyons à l'opinion des Chimistes, et à la commune expérience ; et il n'en sort rien qu'une humeur grasse ou aqueuse, qui sont toutes deux étrangères à la terre. Or si quelque chose se changeait au feu élémentaire, il faudrait nécessairement qu'elle devint légère et volatile, afin qu'elle put être portée en sa sphère, et passer en sa nature : mais la terre étant le plus pesant de tous les corps, et partant le centre de L'Univers, de plus étant très fixe, et partant nullement volatil, comment se pourrait-elle convertir au feu, et être portée en sa sphère ? Et le feu, qui est

le plus haut, et le plus léger de tous, comment pourrait-il descendre en terre, et occuper sa place, contre toutes les lois de la nature, et lui être uni essentiellement ? Le changement de l'eau et du feu serait bien plus facile, parce qu'ils sont plus proches d'un degré que la terre, et le feu.

121

Or ceux qui ont crû que les exhalaisons qui s'élèvent de terre, et qui sont sublimées en l'air ; dans lequel elles s'allument, et s'enflamment, qu'à cause de cela quelque chose de terrestre se change en l'élément du feu, se sont fort abusés en l'un, et en l'autre point. Car ces exhalaisons ne sont point pour cela de nature terrestre, mais plutôt aérienne. Car notre air qui est humide, à cause du commerce, et de l'alliance qu'il a avec l'eau, croupissant longtemps dans le sein sec de la terre, y devient gras, et par ce séjour, et cette accointance qu'il a avec la sécheresse de la terre, il tempère l'humide de l'un par le sec de l'autre. Or lorsque par les pores, et les fentes de la terre, la chaleur le chassant, il s'exhale, ou bien que par l'abondance de sa matière il augmente ses forces, il ne sort point de sa prison qu'il rompt, sans faire un grand éclat, et un grand bruit ; d'où vient que nous voyons arriver tant de tremblements de terre, et d'ouvertures qui causent tant de ravages. Cette exhalaison se voyant donc libre, prend son essor vers la région des corps légers, et là par le mouvement vagabond, dont elle est portée, et par la chaleur qu'elle excite,

étant ainsi mieux digérée, et pétrie en une matière ensoufrée, elle s'allume, et s'enflamme. Cette matière n'est donc pas véritablement terrestre : puisqu'elle n'en a ni le poids, ni la froideur, mais seulement à cause qu'elle est devenue grasse, et combustible, par le concours du chaud, du sec, et de l'humide, elle doit être appelée plutôt aliment, et fomentation d'un feu accidentel, que feu de la nature, ou feu élémentaire. Cela s'appelle une génération bâtarde qui ne mérite pas d'être mise entre les éléments, ni d'en porter le nom. C'est pourquoi Aristote fort à propos appelle ces feux, et embrasements des mixtes imparfaits. Il faut faire le même jugement de la fumée des choses qui brûlent. Car la fumée parce qu'elle est grasse reçoit facilement la flamme, qui n'est rien autre qu'une fumée allumée.

122

Le feu se nourrit de choses grasses, la graisse est son aliment. Or l'humide gras n'est rien qu'une matière aérienne tempérée par le sec, d'où vient que nous voyons le soufre vulgaire ordinairement sec au dehors, comme aussi la poudre à canon, et semblables corps, lesquels quoiqu'ils paraissent tels extérieurement ; néanmoins ils cachent au-dedans un gras humide, et y approchant le feu se résolvent en icelui.

123

Mais ceux-là se trompent bien lourdement, qui

se sont persuadés que les pierres, et certains corps pesants, qui s'engendrent quelque fois dans l'air, et qui retombent par après parmi les éclairs, les foudres, et les fracassements des nuées, sont ou un feu changé en pierre, et en terre, ou veulent que la terre soit montée dans la sphère du feu : mais il n'en va point ainsi, Car cette matière endurcie ne fut jamais ni feu, ni terre, ni ne part aucunement de la sphère du feu, si tant est qu'il y en ait, ni n'est aucunement terrestre : mais c'est seulement une humeur grasse, et visqueuse, qui renfermée dans la nue, comme une brique jetée dans la fournaise, tout ainsi qu'un ouvrage de poterie se resserre, et se cuit tellement par l'ardeur des exhalaisons enflammées, qu'elle devient pierre, d'où sont formés les foudres, et les carreaux. Or ces météores sont des tumeurs, des morfondures, et des maladies de la nature, et non point des éléments. Par semblable moyen, mais plus lent, et plus tardif, la pierre s'engendre du flegme dans les reins, dans la vessie, et même quelquefois dans l'estomac. Car le petit monde a ses météores aussi bien que le grand.

124

Le feu de la nature est bien autre que notre feu artificiel, ou accidentel, et il y a une grande différence de l'un à l'autre. Or il y a de deux sorte de feu de la nature, l'universel, et le particulier, ou l'individuel : l'universel se répand dans toutes les parties de l'Univers, il excite, et provoque doucement les

inclinations, et les vertus des corps Célestes, il remplit, et engrossit notre globe terrestre, destiné pour la génération des choses, d'une semence féconde, il donne des forces aux semences, il vient au secours de la nature, et l'aide dans ses fonctions, il mêle les éléments, il informe la matière ; enfin, il met en évidence tout ce que la nature avait de secret. Or sa source est dans le Soleil, qui comme le cœur de l'Univers, envoie partout sa chaleur vitale, comme des traits de son amour : mais, le feu particulier de la nature, est enté, et empreint naturellement dans chaque mixte, et individu, et procède de l'universel, comme un ruisseau de sa source, et fait dans le petit monde avec rapport, et analogie, ce que le Soleil son père fait dans le grand monde. Mais pour notre feu, voyant qu'il est contraire à la génération, qu'il ne vit que de proie, qu'il ne subsiste, et ne s'établit que sur la ruine d'autrui, qu'il détruit la vie, qu'il destine toutes choses à être réduites en cendre ; qui est-ce qui ne dira pas qu'il est plutôt l'ennemi de la nature que son hôte, et la ruine de la vie que le soutien ? Or pour les feux qui s'engendrent dans la région de l'air, ceux-là doivent plutôt être attribués, au hasard, et à la fortune, qu'aux sages desseins de la nature.

125 — La terre, et l'eau ne se convertissent point l'une en l'autre

La terre même, et l'eau qui sont voisines, ne se convertissent pas l'une en l'autre : mais se mêlent

seulement par ensemble : en sorte que l'eau délave la terre, et la terre épaissit l'eau : d'où vient le limon qui n'est ni eau, ni terre, mais l'un, et l'autre également ; dont, si par la force de la chaleur, l'on fait la résolution, on séparera ces deux natures parfaitement, l'eau s'évaporant, et la terre restant au fond. Or cette conversion mutuelle de l'une en l'autre, ne se peut point faire, vu que la froideur, qui est une qualité commune, ne le peut pas même : parce que l'aversion de la sécheresse de la terre, contre l'humidité de l'eau, oppose une résistance qui n'est pas moins puissante pour, empêcher leur conversion, que l'accord mutuel des deux froideurs de l'eau, et de la terre a de pouvoir pour la faciliter, et la procurer : vu encore que la fixation de la terre est contraire à la nature humide, et volatile de l'eau. Ainsi l'on ne peut assigner qu'une qualité, qui puisse introduire l'altération, et il y en a plusieurs qui sont antipathiques, et désaccordantes, qui prévaudront dans leur résistance : la nature aussi y viendra au secours pour l'empêcher, laquelle étant toujours sur pieds pour veiller à sa conservation, ne penche jamais à ce qui la peut détruire, et l'altérer, que forcée, et vaincue.

126

Nous devons conjecturer que tout le globe de la terre, n'est pas d'une nature moins constante que le Ciel, ou autre corps de cet Univers, et mêmes la terre est à présent la même sans aucun changement essentiel, qu'elle a été au commencement, et qu'elle sera à

la fin des siècles : que si elle reçut une fin générale par le déluge, ou qu'elle en reçoive quelques particuliers, ou accidentaires par les ouvertures de la terre, ou par les ravages de la mer, et des fleuves ; cela arrive plutôt par des causes étrangères, comme par le commandement absolu de celui, qui gouverne, et donne des lois telles qu'il veut au monde, ou à ses contrées, ou par le désaccord de l'harmonie de ce même monde, ou par une infirmité, et une maladie de la nature, que par aucun défaut de son côté. Car tous les corps de l'Univers sont sujets à leurs infirmités, et maladies : quoique diversement, selon que la nature es ; détraquée, ou selon la différence de perfection qui est en chaque chose : néanmoins ce n'est point à l'égard du tout, que les accidents en altèrent la nature, et la constance. Or à Dieu seul Éternel, convient la constance, et l'impassibilité absolue : mais le Ciel, l'eau, et la terre, et tous les autres corps de l'Univers, dureront selon leur essence, jusqu'à cette période que Dieu leur a donné.

127 — L'eau et l'air ne se convertissent point l'un en l'autre

Si l'on établit quelque inclination de ses quatre natures à se convertir mutuellement, sans doute l'inclination des mitoyennes sera bien plus forte. Car l'eau, et l'air ont bien plus d'affinité par ensemble, qu'ils n'en ont avec les autres, ou que les autres n'en ont entre elles. Car il semble que ces deux natures ne

sont pas tant différentes par leurs qualités, que par l'excès, ou la modération de leurs qualités, ni tant selon leur essence, que selon leurs accidents. Car l'eau, qui par le droit de nature s'arroge la froideur, et l'humidité, communique ces deux qualités à la contrée, et région inférieure de l'air ; à cause du voisinage, et du commerce qu'ils ont par ensemble : mais l'air n'a presque aucune qualité particulières ce n'est qu'il est extrêmement subtil : néanmoins il est susceptible de toutes. C'est pourquoi il est de nature Céleste, laquelle étant de soi très tempérée, et n'ayant aucune qualité affectée, et particulière, reçoit facilement les étrangères ; c'est à savoir, les dispositions, et impressions des corps célestes, leurs influences, et leurs vertus, et les communique pareillement. La densité, et la rareté, qui sont fort approchantes quand elles sont modérées, semblent faire toute la différence qui se rencontre entre l'eau, et l'air : c'est par cette raison que dans la sacrée Genèse, il est dit que Dieu sépara les eaux des eaux, comme voulant témoigner que ces deux corps n'étant qu'une même nature, furent bien divisés quant au lieu, et à la situation, mais non point distingués, et séparés quant à l'essence.

128

Néanmoins ces deux natures ne souffrent point une véritable, et essentielle réciprocation de l'une en l'autre : mais leur conversion est imparfaite, et défectueuse, et l'une ne se change point entièrement en

l'autre, mais en quelque façon seulement : et encore cette sorte de changement se fait dans la basse région de l'air seulement, qui est terminée par la rondeur, et la voûte des nues, ne passant point en la moyenne, bien moins en la supérieure. Ce qui se fait ainsi ; l'eau, à cause que par le moyen de la raréfaction elle se change en vapeur ; elle s'élève en haut, et se mêle plutôt parmi l'air, qu'elle ne se change pas véritablement en lui. Or cette vapeur étant condensée, et résout en eau, retombe en terre. Or cette simple circulation de l'eau a passé dans l'opinion des Anciens pour une conversion de l'eau en l'air, et de l'air en l'eau ; guidés plutôt par l'erreur des sens, qu'éclairés de la lumière de l'entendement. Car ceux qui ont des yeux plus pénétrants, pour découvrir et discerner les secrets de la Nature, jugent bien que la chose va tout autrement. Et qui dirait que l'air est simplement une vapeur très déliée, se tromperait fort ; vu que la vapeur est un corps imparfait, et mitoyen entre les deux sortes d'eaux, à savoir les supérieures ; et inférieures, ou entre l'air, et l'eau, n'étant ni l'un ni l'autre ; car tant raréfiée soit cette vapeur, elle n'arrivera jamais à ce degré sublime de la noblesse de l'air : mais sera un air bâtard, et non point naturel, et légitime. Il ne faut non plus penser que la nature pure, et limpide de l'air, s'abaisse jusque là, que quittant sa pureté, elle s'épaississe en vapeur, en nue, ou en eau, vu qu'il n'est pas du ressort de la nature de pouvoir confondre, et faire passer ces eaux l'une dans l'autre, lesquelles l'Esprit architecte de l'Univers a voulu

séparer réellement, et de fait ; et de faire que des natures différentes changeassent, et outrepassassent les limites que Dieu a marqué avec son sceau.

139 — L'eau seule se circule

Ceux qui prennent la chose de plus haut, reconnaîtront que la terre est comme le ventre, et la matrice de ce monde ici, que c'est un vaisseau de génération, et qu'elle est la mère commune d'une lignée diverse, et presque infinie, laquelle au commencement de la création ayant été délivrée de la tyrannie des eaux, qui surnageaient, et étant devenue sa maîtresse, resta sèche, et aride, et son corps devenu dense, et pressé ; servit de centre, et comme de fondement à toute la machine de l'Univers, et découvrit une spacieuse, et large basse-cour aux végétaux, et aux animaux. Or afin qu'elle fut propre pour la génération fréquente qui s'y devait faire, elle avait besoin d'humeur : et la Sagesse Divine pourvut à sa nécessité, en ce qu'il fit que l'eau dès lors devint volatile, afin qu'elle put s'élever en vapeurs, lesquelles étant amassées en nues par le froid, se résolurent derechef en eau par la tiédeur, et par cet artifice de la Providence Divine, fut pourvu à la fertilité de la terre. La sécheresse qui semblait la menacer de stérilité, fut tempérée par cette humeur, et le ventre de cette bonne mère rendu fécond. L'eau donc toute seule est circulée pour arroser le sein de la terre, ou plus véritablement elle est distillée dans la région inférieure de l'air comme dans un alam-

bic ; afin qu'étant rectifiée par diverses cohobations, et par distillations réitérées, elle fut plus susceptible des propriétés, et des vertus des choses inférieures, et supérieures, et afin qu'étant ainsi empreinte d'un céleste nectar, elle amollit plus efficacement le sein de la terre, et la rendit féconde. L'ouvrier suprême de toutes choses, ayant fait la nature avec art, et symétrie, n a pas voulu qu'en son ouvrage, il y eût quelque chose de superflu ou de défectueux.

130

Or parce que l'eau est le menstrue du monde, elle contient, et fomenté en soi les semences, et les éléments des choses. Lors donc qu'elle est circulée, par même moyen sont aussi circulées les véritables, et les purs éléments de la nature, qui sont renfermés dans la terre, comme dans leur matrice, et dans un vaisseau de génération, et dans l'eau comme dans leur menstrue. Il est donc tout constant que dans la vapeur se trouvent l'élément de la terre, de l'eau, et de l'air, tous lesquels éléments sont sublimés, et rectifiés avec elle, et par lesquels il ne faut pas entendre les corps de la terre, de l'eau, et de l'air que nous voyons distingués dans leurs sphères, partageant la famille du monde en autant de régions, mais les éléments de la nature tout purs, et spirituels, qui résident, et sont cachés dans ceux-là, et d'où s'engendrent les pierres, et autres corps, qui se forment dans l'air, et qui y sont cuits par le feu. Car par tout où les éléments se rencontrent

mélangés parfaitement, comme il arrive dans la vapeur, alors il s'en peut engendrer des corps : néanmoins lorsque ces sortes de générations se font hors de leur matrice propre, comme dans l'air, les mixtes en sont imparfaits ; non tant à cause du mélange, que de la matrice.

131

L'eau étant d'une nature mitoyenne entre la terre, et l'air, et étant placée au milieu des deux, elle y cause des dégâts par sa mobilité, et par son inconstance, souillant la pureté de l'air par des brouillards épais, et par des vapeurs malignes, et ravageant assez ordinairement la terre par ses inondations : elle produit dans le calme des airs des tourbillons, et fait sur terre des ruines fort dommageables ; enfin elle procure la corruption dans l'un, et dans l'autre, se servant de sa légèreté pour attaquer l'ennemi, qui est au-dessus d'elle, et de sa pesanteur, comme d'armes, et d'outils, pour endommager la terre. C'est elle qui change les saisons de l'année, et l'ordre de la nature, selon que la terre a été arrosée plus ou moins : enfin cette impérieuse ébranle, et abat avec tumulte, et grand bruit, tout ce qui est autour de soi. Or comme sa nature est toute féminine, il semble que Dieu l'ait donné au monde, comme sa femme, et partant comme un mal nécessaire qu'il doive souffrir. Ainsi elle s'arroe tout impérieusement, et les forces qu'elle a reçues pour le bien, et pour l'utilité de la nature, elle s'en sert sou-

vent pour sa ruine ; enfin elle est le fléau de la Justice Divine ; c'est une furie vengeresse, qui étant destinée à la punition des crimes du genre humain, se met en devoir de leur en faire porter la peine ; elle fait que l'espoir du Laboureur, et les trésors des campagnes fertiles, deviennent le jouet du Ciel, et de l'inconstance de l'air, soit par les pluies, les grêles, les tempêtes, et par d'autres choses, sous lesquelles elle se transforme.

132

Les choses du monde à mesure qu'elles sont plus crasses, et plus épaisses, aussi d'autant plus sont-elles impures ; et d'autant qu'elles sont plus déliées, et plus subtiles, d'autant sont-elles plus pures. La terre, parce qu'elle est plus dense que l'eau ; aussi est elle plus vile, et l'eau que l'air, et l'air que le Ciel ; et encore par une suite de raison, la plus sublime région du Ciel, est plus noble que la plus basse. Car c'est une chose qui ne souffre point de controverses, que les natures spirituelles sont bien plus relevées en dignité que les corporelles ; et partant, que celles qui approchent plus de la spiritualité approchent plus aussi de la perfection.

133

Le fondement, et la base de la génération aussi bien que de la corruption est dedans l'humide. Car quand la nature travaille à l'un ou à l'autre, l'humeur entre

tous les éléments est le premier patient, et celle qui la première reçoit le sceau de la forme : Les esprits naturels s'y unissent facilement ; parce qu'ils en partent, et y retournent facilement : vu qu'elle en est la racine, dans elle, et par elle les autres éléments sont mêlés ; et l'eau, ce moite élément, ne se circule pas moins dans les mixtes, et les individus qu'elle fait dans le monde général, lorsqu'elle s'élève en l'air, et qu'elle en retombe, tant en l'ouvrage de la génération qu'en celui de la corruption. Car pour l'un, et pour l'autre la nature a voulu que la raréfaction, et la condensation se fît par les mêmes instruments, et par les mêmes moyens ; c'est à savoir par les esprits.

134

La terre sert de vaisseau en la génération, l'eau est le menstrue de la nature, renfermant en soi les vertus séminales, et mêmes les formelles qu'elle tire du Soleil, comme d'un principe masculin formel, et universel. Car il inspire dans les semences de toutes choses un feu naturel, et des esprits informant, qui contiennent en eux tout ce qui est nécessaire, pour la génération, la chaleur naturelle demeurant cachée sous l'humidité : Or c'est pour cela que fort à propos Hippocrate¹², a dit que ces deux éléments, le feu, et l'eau, peuvent tout, et que toutes choses sont en eux, à cause que les deux qualités masculines, du chaud, et du sec, qui procèdent du premier, et deux sembla-

¹² Livre I. De la Dêité.

blement féminines de l'eau, se mêlant concourent à la génération du mixte. Sur ces deux natures, comme sur les deux principaux éléments, président les deux grands luminaires, le Soleil, et la Lune : Le Soleil est l'auteur du feu de la nature, et la Lune préside sur les humeurs.

135 — Trois cercles ou roues de la circulation

La nature accomplit la circulation de l'élément volatil par trois opérations, et moyens ; c'est à savoir par sublimation, par descente, ou réinfusion, et par décoction ; toutes lesquelles choses ont besoin de divers tempérament. Ainsi la nature ayant les desseins bien compassées, et tenant néanmoins diverses brisées, conduit ses ouvrages interrompus au but qu'elle se propose, et y arrive par des moyens opposés.

136 — Le premier cercle

La sublimation est une conversion d'une nature humide, et pesante en une plus légère, ou bien c'est une exhalaison vaporeuse, dont la fin, et l'utilité est de trois sortes : La première, afin que le corps crasse, et impur, se purifie en se subtilisant, et qu'il quitte petit à petit ses fèces, et son marc : Secondement, afin que par cette sublimation, il devienne plus susceptible des vertus célestes, qui coulent sans cesse ; en dernier lieu, afin que la terre par cette évacuation soit déchargée de cette humeur superflue, qui la détrem-pai, et qui bouchant ses pores, et ses petits canaux

empêchait l'action de la chaleur, et le passage des esprits naturels ; et mêmes les suffoque, et les éteint. Ce dégagement d'humide, ôte la cause des obstructions, soulage l'estomac dégoûté de la terre, le rendant plus propre à la digestion.

137

L'humeur se sublime par l'aide de la chaleur. Car la nature se sert de son feu, comme d'un instrument propre pour raréfier les corps humides, d'où vient qu'il s'élève plus fréquemment des vapeurs l'Hiver, et le Printemps que dans les autres saisons, dont s'engendrent les nues, et les pluies. Cela arrivant à cause que le sein de la terre abonde alors en chaud, et humide. Or l'humeur est la cause matérielle des vapeurs, et des exhalaisons, et la chaleur l'efficiente. La nature dans la sublimation pousse l'activité de son feu, autant qu'elle peut aller.

138 — Le second cercle

La démission ou descente, qui est la seconde roue de la nature dans la circulation, c'est lorsque la vapeur toute spirituelle, se réduisant en un corps dense, et aqueux, retombe derechef en terre ; ou bien, c'est une rechute de l'humeur auparavant raréfiée, et sublimée, et puis derechef condensée ; afin que la terre qui suce cette liqueur, en soit délavée, et imbue de ce nectar, et de ce breuvage céleste tout rectifié.

139

La Nature a trois fins en la circulation : la première, est qu'en arrosant la terre, elle ne verse pas néanmoins ses eaux tout à coup dans son sein ; mais afin que toutes cohobées et rectifiées quelles sont, elle les distille petit à petit, crainte qu'elle ne regorgent sur terre, et que la trop grande quantité d'eau ne bouche le passage à l'esprit vivifiant, qui se coule dans les entrailles de la terre, et n'en étouffe, et éteigne la chaleur interne. Car cette prudente, et juste gouvernante départ ses bénéfices avec poids, nombre, et mesure.

En second lieu, afin que par divers canaux, et égouts, et sous diverses formes, et manières, elle puisse distribuer l'humeur, versant une pluie tantôt plus forte, tantôt plus menue, quelques fois de la rosée, d'autres fois de la gelée blanche, quelques fois plus, quelques fois moins ; afin d'abreuver la terre plus ou moins, selon qu'elle est altérée. En troisième lieu, afin que ses arrosements ne soient pas continuels, mais par intervalle, et y ayant entre d'eux d'autres opérations ; car après la pluie vient le beau temps, et après le beau temps la pluie.

140

Un froid très faible, ou plutôt une chaleur qui expire, et qui est presque éteinte, relâche, et délie les vapeurs endurcies, et figées, qui sont presque portées jusque dans la moyenne région de l'air, les faisant tomber en pluie, Car une chaleur trop grande les dis-

siperait, et empêcherait leur condensation : comme aussi un froid violent les resserrerait, et congèlerait tellement, qu'elles ne pourraient point se résoudre en pluie.

141 — Le troisième cercle

La dernière roue du cercle de la Nature, ou dernière action, est la décoction, qui n'est rien autre qu'une digestion de l'humeur crue, distillée dans le sein de la terre, qui s'y mûrit, et se convertit en aliment. Or il semble que cette dernière est le but, et la fin des deux premières opérations, parce qu'elle est un relâche de travail, et la jouissance de la nourriture, recherchée par les travaux, et par les actions des roues précédentes, car ayant reçu cette humeur crue, elle la mâche, et la broie, par le moyen de la chaleur interne, la cuisant, et digérant presque sans mouvement, et sans peine, et comme ensevelie dans le repos, et dans le sommeil, excitant le feu secret, qui est comme le propre instrument de la Nature doucement ; et sans bruit, afin qu'il convertisse en son aliment cette liqueur crue, tempérée avec le sec : or c'est là le cercle achevé, et parfait de la nature, qu'elle tourne par divers degrés de travail, et de chaleur.

142

Ces trois opérations de la Nature sont tellement enchaînées, et ont tant de rapport l'une avec l'autre, que la fin de l'une est le commencement de l'autre ; et

que par un ordre nécessaire elles se succèdent tour à tour, selon les desseins de la Nature. Ainsi les lois de la vicissitude sont tellement entretissues, et enlacées, que toutes conspirant au bien de l'Univers, elles se prêtent de mutuels offices.

143

Néanmoins quelquefois la Nature est détraquée contre son gré, et ne tient pas toujours son grand chemin ; particulièrement dans la direction, et le régime de l'élément humide, dont les lois interrompues, sont trompeuses, violentes, et faciles à être violentées, tant à cause de l'inconstance de sa nature volatile, qu'à cause de la diverse disposition des corps célestes, qui inclinant les choses d'ici bas, et particulièrement l'eau la détournent de ses erres et de ses lois, afin qu'elle soit plus souple aux commandements du souverain moteur, qui s'en sert comme d'un instrument, et d'un organe, pour mouvoir la machine de l'Univers ; d'où vient que la température de l'air de notre séjour, et demeure, est trompeuse, et inconstante, et que les saisons de l'année en sont changées. De même aussi le ventre de la terre, selon qu'il en est disposé, et affecté nous enfante plus ou moins de productions, et de fruits beaux, ou morfondus. Ainsi l'air que nous respirons, selon qu'il est pur, ou qu'il en est infecté ; donne la santé, ou cause les maladies : la nature humide faisant toutes les révolutions que nous voyons ici bas.

144

D'autant que les choses inférieures reçoivent la loi des supérieures; dont la nature, et les affections sont entièrement inconnues à l'homme, c'est pour cela que nous ne pouvons point établir de règle certaine, et indubitable touchant notre Ciel inférieur: néanmoins pour en laisser quelque précepte général, que le Philosophe regarde toujours plutôt l'intention de la Nature, que l'action qui est produite, et qu'il s'en propose aussi toujours plutôt l'ordre que le trouble, et le détraquement.

145 — La circulation de l'humeur dans les mixtes

La Nature fait remarquer aussi bien dans l'économie particulière des mixtes, que dans le monde général la volubilité de l'humide nature; car ils s'engendrent; se nourrissent, et croissent par la révolution de l'humide, par dessèchement, humectation, et digestion; c'est pourquoi ces trois opérations de la nature sont comparées à la viande, au breuvage, et au sommeil: la viande répondant au sec, le breuvage à l'humide, et le sommeil à la digestion.

146

Que l'homme ne se flatte plus de titres vains, et qu'il ne se glorifie plus comme si à lui seulement appartenait le nom de petit monde; à cause que dans sa bâtisse, et dans sa composition, l'on aperçoit par rapport tous les mouvements qui sont dans le grand

monde. Car chaque animal, et même un ver, comme aussi chaque plante, même la mousse est un petit monde, et une copie du grand. Que l'homme cherche donc le monde hors de soi, et il le trouvera partout. Car c'est un même archétype qui a formé toutes les créatures, et qui a créé tous ces mondes presque infinis d'une même matière : néanmoins dissimulables en leur forme. Que l'homme donc prenne pour son partage l'abaissement, et l'humilité, et qu'il donne toute la gloire à Dieu.

147 — La fermentation ou levain de l'eau

Les natures inférieures sont assaisonnées, et pétrie du levain des supérieures. C'est pour cela que l'eau qui ne peut souffrir de délai va au devant des dons célestes ; l'air ouvrant le passage à la vapeur volatile de l'eau, et la recevant comme son hôtesse dans la région des nues, ainsi que dans une belle salle, où auparavant qu'arriver, son corps se spiritualisant en quelque façon, son humidité quitte son poids, afin que par le moyen de sa légèreté, elle accomplisse plus vite son dessein, jouissant par ce moyen en quelque façon du privilège de deux natures.

148 — La fermentation des autres éléments par le moyen de l'eau

Le Soleil cependant le Prince de la troupe céleste, comme aussi les natures supérieures, qui prennent soin des inférieures influent, et distillent par un

continuel écoulement, des esprits vivifiants qui sont comme des petits ruisseaux qui sortent d'eux ainsi que de Leurs sources, et de leur fontaines limpides, et pures. Or les vapeurs qui sont suspendues, et éparses dans l'air étant resserrées, et endurcies en nuages sucent tout ainsi que des éponges avec plaisir ce nectar spirituel, et l'attirent comme par une force aimantine, et après qu'elles l'ont reçu elles s'enflent, étant donc aussi engrossies de cette semence, elles retombent, comme si leur premier poids leur était rendu dans ce sein de la terre, toutes résolue en rosées, en gelée blanche, en pluie, ou en autre nature, humide ; cette mère commune des éléments, recevant dans ses entrailles cette humeur qui en était partie, de laquelle étant engrossie comme d'une semence céleste, pousse avec le temps des productions, et des fruits innombrables, plus ou moins parfaits, selon la vertu de la semence, et la disposition de la matrice. Nos eaux inférieures participent aussi à ses bienfaits du Ciel ; car ne composants qu'un globe avec la terre les biens du Ciel leurs deviennent communs avec elle. Or tous les autres éléments sont assaisonnés, et pétris de leur levain au moyen de la nature de l'eau.

149

Or ce levain des éléments est un esprit vivifiant qui procédant des natures supérieures est distillé, et inspiré dans les inférieures, et sans lequel la terre deviendrait stérile, et déserte ; vu qu'il est la semence

de vie, sans laquelle, ni l'homme, ni aucun animal, ni quelque végétal que ce soit ne jouirait du bénéfice de la génération, et de la vie. Car l'homme ne vit pas de pain seulement, mais particulièrement de cette viande céleste ; c'est à savoir, d'un air pétri, et mêlé du souffle céleste de cet esprit vivifiant.

150 — Trois seconds éléments

D'autant que dans la génération des choses, les trois éléments purs, et matériels sont éloignés, ils ne relèvent que de Dieu, et de la nature, n'étant point sujets à l'art, et aux lois de esprit humain ; néanmoins de la copule, et accouplement de ces trois principes éloignés, il en résulte trois autres, qui par résolution chimique, étant tirés des mixtes, montrent qu'ils ont beaucoup de ressemblance, et de rapport aux premiers, tels sont le sel, le soufre, et le mercure, et ainsi l'on voit manifestement que la trinité est le sceau des éléments, et de toute la nature.

151

Les espèces de ces trois derniers éléments, naissent du triple mariage, et alliance des trois premiers. Car le mercure est engendré du mélange de la terre, et de l'eau, le soufre de l'embrassement, et de la copule de la terre, et de l'air, et le sel de la condensation de l'air, et de l'eau. Or l'on ne peut donner plus d'accouplements, et de conjugaisons entre eux. Le feu de la nature réside dans tous, comme leur principe for-

mel, les vertus célestes y étant encore influées, et y coopérants.

152

Or il ne faut pas penser, que du concours fortuit de ces premiers corps, et premiers éléments, que ces seconds s'en engendrent aussitôt. Car il faut pour former le mercure une terre grasse, parfaitement délavée, et délayée avec une eau limpide : Le soufre se fait d'une terre très subtile, et très sèche ; et du commerce, et mélange d'un air humide ; et le sel s'endurcit d'une eau grasse, d'une eau de mer, et salée, et d'un air cru qui s'y trouve surpris, et engagé.

153

Nous pouvons assurer que l'opinion de Démocrite, que tous les corps sont composés d'atomes, n'est pas éloigné de la nature ; vu que la raison, et l'expérience le garantissent de la calomnie. Car en cela, cet ingénieux Philosophe a parlé fort sincèrement, et ouvertement, n'ayant pas voulu nous taire, ni nous cacher sous le voile d'un langage obscur, et énigmatique le mélange des éléments, lequel pour s'accorder à l'intention de la nature a du se faire par ses petits corpuscules indivisibles ; autrement les éléments ne s'uniraient jamais, et ne pourraient point composer un corps continu, et naturel, l'expérience nous apprenant que dans la résolution, et dans la composition artificielle des mixtes, qui se fait par distillations,

jamais deux corps, où plusieurs ne se mêlent mieux qu'en étant résous en une vapeur subtile. Or nous devons croire que la nature fait ses mélanges encore bien plus déliés, et plus subtils, et mêmes en quelque façon spirituels ; et c'est ce qu'en a cru Démocrite : car en effet, l'épaisseur, et la crasse des corps, est un obstacle au mélange. C'est pourquoi d'autant plus que les choses sont plus déliées, et subtiles ; d'autant plus sont-elles propres à se mêler.

154 — Trois souverains genres de mixtes

Les trois degrés de l'être, et de l'existence des mixtes, en établissent trois genres souverains. C'est à savoir, celui des minéraux, des végétaux, et des animaux. La nature a voulu que la terre fut le lieu où se devaient engendrer les minéraux ; la terre l'eau celui des végétaux ; et pour les animaux elle a voulu qu'ils naquissent, et vécussent sur la terre, dans l'eau, et dans l'air : néanmoins l'air est le principal entretien, aliment de tous.

155 — Les minéraux

L'on croit que les minéraux ont seulement l'être, et non pas la vie, quoi qu'on puisse dire que les métaux, qui sont les principaux entre les minéraux, vivent en quelque façon, tant à cause que dans leur génération il se fait comme une copule, et un mélange de deux semences de la masculine, qui est le soufre, et de la féminine, qui est le mercure, lesquelles était agitées

par une longue, et réitérée circulation, étant purifiées, assaisonnées, et pétries du sel de la nature, et mélangés parfaitement en une vapeur très subtile, se forment en un limon, et en une masse molle, et ensuite l'esprit du soufre congelant insensiblement le mercure : cette masse enfin s'endurcit, et prend la consistance, et la fermeté d'un corps métallique,

156

Tant aussi à cause que les métaux, principalement les parfaits, renferment dans eux le principe de la vie, c'est à savoir un feu empreint, et influé du Ciel, qui étant devenu comme engourdi, et émoussé sous la dure écorce du métal, et même privé de mouvement, y est caché comme un trésor enchanté, jusqu'à tant que par la résolution philosophique, et par l'esprit clairvoyant de l'artisan, ayant recouvert sa liberté, il déploie, et fasse apercevoir un esprit subtil, et une âme céleste, par le mouvement de végétation, et enfin par la production merveilleuse du secret de l'art, et de la nature.

157 — Les végétaux

Les végétaux aussi jouissent d'une âme, et d'un esprit végétal, ils croissent, et se multiplient par un mouvement de végétation : mais ils n'ont pas le sentiment, et le mouvement animal. Leurs semences sont de nature hermaphrodite ; car chaque grain contient une semence seconde sans copule, et sans

le mélange d'autres semences, quoi que l'expérience nous enseigne, que dans presque toutes les espèces de végétaux l'on remarque les deux sexes.

158

Dieu a aussi caché dans les semences des végétaux un esprit secret, qui est l'auteur de leur génération, lequel est tout à fait céleste, et un rayon de la lumière éthérée, lequel est exempt de corruption, et conserve même la forme spécifique, tout engagé qu'il est dans le corps de chaque individu, qui étant ramolli et résout par la corruption cet esprit immortel, réveillé et excité qu'il est par la chaleur du Soleil vivifiante, et homogène, fait germer une nouvelle plante comme un rejeton, où il introduit la forme de l'ancienne, et première.

159 — Les animaux

Les animaux outre l'être, et la faculté végétative, ont encore l'âme sensitive, qui dans eux est le principe de la vie, et du mouvement. L'animal donc, qui tient le premier rang entre les choses inférieures, est le chef-d'œuvre, et la perfection des ouvrages de la nature en son empire élémentaire, il vit d'une façon propre, il engendre aussi de même façon : et la nature y a véritablement distingué les deux sexes, afin que des deux il en naquît un troisième, c'est à savoir une lignée. Ainsi dans les plus parfaits l'on découvre aussi plus parfaitement le symbole de la Trinité.

160 — L'homme est un petit monde

L'Homme, le Prince des animaux, et du monde inférieur, est un raccourci, et un abrégé de la nature universelle. Car son âme est un rayon immortel de la lumière Divine, son corps est un assemblage merveilleux des éléments. Les facultés intérieures, et imperceptibles des sens, par lesquels l'homme découvre tout ce qui se présente devant lui, sont tout à fait célestes, et comme tout autant d'étoiles qui influent les connaissances des choses ; ses mouvements déréglés, et ses passions sont comme les vents, les tourbillons, les éclairs, les tonnerres, et les météores qui bouillent dans la région aérienne des esprits, et agitent le cœur, et le sang. C'est donc à bon droit que l'homme a été appelé un petit monde, et une image parfaite de l'Univers.

161 — Chaque mixte est un petit monde

Non seulement l'homme, mais encore quelque animal, ou quelque plante que ce soit ; se peut glorifier d'être un petit monde, ainsi chaque grain semence est un petit chaos, dans lequel les semences de tout le monde général sont en abrégé, et duquel en son temps doit naître un petit monde.

162 — Les mixtes vivants sont composés de corps, d'esprit et d'âme

Tout mixte parfait qui a vie est composé de corps,

d'esprit, et d'âme ; le corps se fait du limon dans lequel tout ce qu'il y a de matériel nécessaire à la génération se rencontre. Or il est juste, et raisonnable que ces corps se composent principalement de deux éléments, qui soient aussi corporels ; c'est à savoir de la terre, et de l'eau.

163 — L'esprit

L'Esprit est une petite portion de l'air très pur, et même d'un air éthéré, étant d'une nature mitoyenne entre l'âme, et le corps. Il est le nœud, et le lien des deux, il est la demeure de l'âme, et son véhicule, s'attachant aux plus subtiles, et plus spirituelles parties du corps.

164

L'Âme, ou la forme du mixte est une étincelle du feu de la nature, et un rayon imperceptible de la lumière céleste, tirée de la puissance de la matière ou semence à l'acte, laquelle est jointe au corps élémentaire par l'entremise de l'esprit, donnant l'être spécifique au mixte, où elle est la cause efficiente, et le principe très prochain de la vie. Or elle agit selon la disposition de la matière, et la portée des organes.

165

L'Âme ou la nature de la forme : parce qu'elle est toute lumière, dans les animaux particulièrement,

elle est tellement éloignée, et différente de la matière terrestre, et opaque des corps, qu'il n'y a aucune proportion entre elle, et sa matière : mais elle est sans comparaison plus noble : et partant elle ne pourrait aucunement être liée à ce corps d'un nœud très étroit ; comme est celui dont la nature étreint ses ouvrages ; à cause de la distance, et de la disproportion qui s'y rencontre, si l'union et la cimentation ne s'en faisait par la vertu, et l'entremise de quelque milieu convenable, et puissant. C'est pourquoi le providant Créateur de toutes choses, a fait un milieu subtil entre l'un, et l'autre ; c'est à savoir un esprit éthérée, qui peut recevoir, et retenir la forme naissante, et qui fut comme un nœud, qui la lia avec son corps, participant de la nature de l'un, et de l'autre : néanmoins il faut entendre ce qui a été dit, de l'âme céleste des choses naturelles, et non point de l'âme surnaturelles divine, laquelle néanmoins son Créateur a voulu avoir commerce avec son corps par des milieux matériels.

166 — Les formes

Les formes spécifiques ont été gravées, et marquées dans les premiers individus dès le jour de la création, du caractère qui était dans l'idée de leur archétype : et le Créateur a voulu que ce sceau divin, et ineffaçable passât à leur postérité, par le moyen de la génération ; afin que par cette succession d'individus, les espèces pussent jouir du privilège de l'immortalité.

167

Il ne faut pas croire que les formes dans la matière en engendrent d'autres semblables. Car c'est le propre des corps d'engendrer : mais l'on peut bien dire qu'en remuant les organes de cette matière avec harmonie, et proportion, elles la disposent à la génération par leur moyen, et y renferment un rayon de lumière, et une étincelle de la vie, comme un trésor précieux. Car tout cela est du devoir, et de l'office de la forme, comme encore d'imprimer en cet esprit vivifiant, qu'elle met dans la semence, son caractère spécifique, qui dans l'ouvrage de la génération, par une chaleur seconde, et en certain temps, s'écot en une âme, soit végétale, ou animale : en sorte, que ce qui avait été esprit secret, et formel dans la semence y devient forme dans le mixte. Ainsi ce qui était caché dans le sein de la nature devient manifeste, et est tiré de la puissance à l'acte.

168

La forme ne procède pas de la seule vertu et puissance de la semence, ou matière, les vertus célestes influent encore à la naissance des choses, qui augmentent les forces de la matière, les redoublent, et rendent un office secourable de mère sage à la nature qui enfante, se mêlant encore, s'insinuant, et apportant des forces, et du secours à l'esprit formel, et séminal renfermé, et anté dans la matière, et semence.

169

Les éléments corporels ne concourent pas seuls à la génération du mixte ; mais ensemblement toutes les vertus, et les puissances de la nature universellement qui y donnent quelque chose du leur ; toutes les pièces de l'Univers étant étreintes de telle sorte, qu'elles conspirent toutes unanimement à la vie ; et s'unissent d'un amour mutuel.

170

Les formes naturelles des choses quoiqu'elles résident par puissance dans les semences, ne sont pas néanmoins de la substance des éléments inférieurs, ni n'en ont point été engendrées : mais elles descendent d'une tige bien plus belle, et plus noble, leur origine étant toute céleste. Car leur père est le Soleil, et le lien par lequel elles sont attachées à la matière est une nature, et une substance éthérée.

171

Les formes spécifiques des mixtes ; retiennent une connaissance, et un sentiment confus, et imparfait de leur origine, et par leurs propres forces, ou mouvement secret, elles se portent, et s'élèvent vers leur source, à la façon des eaux, qui retournent dans la mer : ainsi l'âme de l'homme, parce qu'elle tire son origine de la source divine, et de la lumière incréée, se porte aussi, et se réfléchit à elle par la vigueur de

son esprit, et par la contemplation : mais les formes des autres animaux étant parties des trésors secrets du Ciel, s'y portent, et y retournent ; d'où vient tant de présages fréquents des animaux touchant le mouvement du Soleil, et les changements du Ciel qu'ils pronostiquent : mais pour les formes des végétaux ; parce qu'elles sont pour la plupart aériennes, et inspirées de la basse région de notre air ; à cause de cela elles ne peuvent point étendre leurs forces au delà de cette région ; elles élèvent bien leur tête en l'air autant qu'elles peuvent, comme si elles voulaient retourner dans leur patrie : mais elles ne peuvent pas passer les bornes étroites de leur corps : elles sont privées du sentiment, et du mouvement animal ; parce qu'elles ont reçu si peu de la vertu solaire, qu'elle ne leur fournit pas de quoi aller plus avant que le mouvement végétal. Car par l'ordre de la création, les végétaux ont précédé le Soleil. C'est pourquoi ils ne lui sont point redevables légitimement de leur naissance, et des premiers principes de vie qu'ils ont reçu, mais ils en doivent ce tribut à l'air lumineux, comme au plus prochain agent. Car la nature n'a pas jugé que la disposition de leur matière, fût capable de soutenir une forme plus sublime.

172

Or pour les roches, et les pierres : parce qu'elles ne sont pas tant engendrées d'un véritable mélange des éléments, que du concours de la terre, et de l'eau, cuits par la force d'une chaleur extérieure, tout ainsi

qu'un ouvrage de terre, et de poterie. C'est pour cela que leur forme est tout à fait faible, et engourdie, l'ayant reçu de la nature ténébreuse, et froide de la terre, et de l'eau.

173

Nous devons néanmoins faire un autre jugement des pierres précieuses. Car elles tirent leurs vertus des pures sources du Ciel, et du Soleil, et leurs corps sont des gouttes très pures d'une rosée distillée, et circulée, lesquelles sont engrossies des influences célestes, et sont comme des larmes du Ciel endurcies, d'où vient qu'elles possèdent beaucoup d'excellentes vertus.

174

Mais pour la matière des métaux, parce quelle est aqueuse, et terrestre, et parfaitement solide, et consistante, à cause du très parfait, et très subtil mélange de ces éléments pesants. C'est pour cela qu'elle est fort engourdie, pesante au dernier point, et incapable de soi-même d'aucun mouvement : néanmoins parce qu'elle est sublimée, et purifiée dans les matrices de la terre, et des rochers, comme dans des alambics par un artifice merveilleux de la nature, et que son mélange se fait en une vapeur très déliée, et très subtile, par le moyen de plusieurs distillations fréquentes ; à cause de cette parfaite subtilité, et circulation de leur matière, les richesses, et les tré-

sors du Soleil, et des corps célestes s'y insinuent, et s'y coulent ; particulièrement dans la génération des métaux plus parfaits. C'est pour cette raison, que quoiqu'ils tirent leur corps de l'eau, et de la terre, néanmoins la nature faisant la fonction de potier, elle façonne si artistement ces corps, principalement ceux des métaux parfaits qu'elle les dispose, et les rend dignes de recevoir du Ciel une forme très parfaite. Il est vrai, que c'est un ouvrage qui demande un grand travail : mais aussi il est achevé, et la nature y a déployé toutes ses forces à le polir ; et il semble que le Ciel ne se soit pas seulement trouvé d'accord en cette production avec la terre : mais encore qu'ils se sont mêlés, et embrassés. Or parce que les esprits formels des métaux, sont resserrés sous une écorce très dure, comme dans une prison, ils sont aussi engourdis, et sans mouvement, jusqu'à tant que par le feu des Philosophes, ayant brisés leurs liens, ils produisent de leur semence céleste dans la, matière, un fils du Soleil, qui ne dégénère point du lieu de sa naissance : et enfin, une cinquième essence de vertu, admirable, faisant habiter ainsi tout le Ciel avec nous.

175

Le Créateur suprême n'a pas voulu qu'une créature plus noble passât en une qui le fut moins, ou une meilleure en une pire, et qu'ainsi quittant le droit de sa naissance, elle s'assujettit à la condition d'esclave. Or les choses supérieures s'unissent, et s'accouplent

à la vérité avec les inférieures, et les plus puissantes avec les plus faibles, afin de les informer, et de les perfectionner par les émissions de leurs esprits, qui pour cela ne dérogent point à leur origine, et à leur naissance, et pour s'insinuer, et se mêler dans les semences, et dans les mixtes, ne se soumettent pas pour cela à un joug servile : mais ils acquièrent une nouvelle dignité, et un droit d'empire, Car chaque individu de quelle sorte qu'il soit, est un petit empire, et même un monde entier, à qui la forme spirituelle est donnée pour le gouverner, dont l'office est de commander aux organes, et aux facultés de la matière, et enfin, à tout ce petit monde. Ainsi cette matière, et ce chaos, qui au commencement flottait dans le vaste Océan de la nature universelle sans ordre est maintenant soumise à l'obéissance.

176

L'acte formel de la matière première, et des éléments n'informe rien autre que ces principes mêmes de la nature : La forme donc spécifique fait la génération d'un mixte, et il ne faut pas penser pour cela qu'il y ait plusieurs formes : vu que les éléments dans leur mélange ne prennent le soin, et la charge que de façonner, et composer le corps, et non pas de l'informer.

177 — La vertu de multiplier procède de la forme

Il est probable, que cette vertu de multiplier, qui

réside dans les semences des choses ne flue pas de la matière élémentaire, mais de la forme céleste, comme de sa cause efficiente ; car la multiplication est une action fort propre à la lumière ; vu que d'un seul rayon de lumière, il en coule presque une infinité d'autres, qui se multiplient prodigieusement ; d'où vient que le Soleil qui est la source d'une lumière immatérielle, est aussi dans la nature la cause efficiente de la génération, et de la multiplication. C'est donc une probabilité très forte, que chaque forme ait reçu sa vertu, et sa force naturelle de multiplier, de la lumière céleste, dont elle est un rayon ; car l'on peut aussi conclure fort bien, que puisqu'elle est accompagnée des dons, et des prérogatives de sa naissance, qu'elle a aussi celles qu'a la lumière ; et partant qu'elle a le pouvoir de multiplier comme la lumière. Or elle est lumineuse en ce qu'elle éclaire de ses rayons, et de sa splendeur la faculté sensitive, et imaginative dans les animaux ; en sorte que de cette double faculté, il se fait aussi de deux sortes d'appréhensions, et connaissances des choses. La connaissance extérieure se fait par les sens, et l'intérieure par l'imagination. Or toute connaissance est lumière, ainsi que l'ignorance sont des ténèbres ; car lorsque nous appréhendons les images des choses, et que ce qui était caché sous le voile des ténèbres, nous est révélé, et connu, cette connaissance nous vient en quelque façon d'un certain éclat, et illumination ; car seulement par la lumière, les choses obscures nous sont rendues manifestes. Dieu a mis aussi dans notre âme une troi-

sième sorte de lumière, c'est à savoir l'intellect, par le secours duquel l'homme acquière la connaissance des choses par leurs causes bien plus parfaitement que par les deux lumières précédentes. Or toutes ces choses sont produites par l'opération de la lumière, et de la clarté, qui part, et coule de l'âme lumineuses. Cette dernière action de lumière convient à l'homme seulement, et les deux précédentes lui sont communes avec les brutes, dont les âmes sont aussi participantes de la lumière céleste. Nous sommes donc suffisamment convaincus par la raison, que cette vertu multiplicative dans les individus des animaux, même des végétaux, procède de la lumière de l'âme, qui se multiplie, et que cette lumière imprime quelques-uns de ses rayons par l'entremise de l'esprit éthérée dans la semence, jusqu'à tant que le Soleil de la vie venant à naître, ils soient manifestés.

178 — La lumière, et les ténèbres sont les principes de la vie, et de la mort

La lumière et les ténèbres sont les principes de la vie, et de la mort. Car les formes principes des mixtes sont des rayons de lumière : mais les corps retiennent des ténèbres de l'abîme. Toutes les choses vivent par la lumière, et même toute vie est une pure lumière, et les choses qui cessent de vivre, sont privées en même temps de lumière, et retournent dans le chaos, et dans l'abîme des premières ténèbres, dans lesquelles elles étaient ensevelies auparavant que de venir à la

jouissance du jour, et auparavant qu'elles fussent tirées à la lumière par la roue fatale de la prédestination Divine.

179 — Les formes des animaux et des végétaux sont raisonnables

Les formes spécifiques des animaux comme aussi des végétaux, sont raisonnables : mais en une manière qui leur est propre, et selon les forces de leur nature, et selon leur caractère. Car elles ont leurs dons, et prérogatives vitales. Leurs connaissances, leur science, et leur prédestinations : les dons vitaux des végétaux sont le désir, et une inclination d'engendrer leur semblable, les vertus, et les facultés de multiplier, de se nourrir de croître, de se mouvoir, de sentir, et autres semblables. Or leurs connaissances, et leurs sciences s'aperçoivent dans un avant sentiment merveilleux, qu'ils ont des saisons, et des temps avenir, dans une étroite, et ponctuelle constance de leurs changements, comme si c'étaient des lois que la nature leur eût prescrites, dans une variété, et révolution parfaite conforme au mouvement du Soleil, et du Ciel, comme aussi à prendre racines, à redresser leur tige, à étendre leurs rameaux, à déployer leurs feuilles, et épanouir leurs fleurs, à former leurs fruits, à leur bailler la couleurs à les mûrir, à changer les éléments en aliment, à inspirer une vertu vivifiante à leurs semences, enfin à établir plusieurs différences d'eux-mêmes, et de leurs parties, selon les influences du Ciel ; et la nature du terroir.

Or pour les formes des brutes, leurs copulations, et générations qui se font à temps préfixé, montrent assez qu'elles sont douées de sciences, comme encore ces distributions égales, et justes, pour former, et nourrir les parties des individus, les offices distincts de chacune de ces parties sans confusion, les divers mouvements de leur âme, et appétit, les facultés exquis des sens, ces esprits secrets qui remuent avec harmonie leurs membres, tout ainsi que des organes, une disposition docile à la discipline, une obéissance de respect entiers leurs maîtres, un instinct qui présage les choses avenir, un culte religieux en plusieurs, un art et une industrie à chercher leur vie, à se choisir des gîtes et des retraites, à pourvoir à leur défense, leur prudence à éviter les périls ; enfin beaucoup d'autres choses que l'on peut attribuer à la science, et à la raison, lesquelles la nature leur a données. Or la nature en chaque individu n'est rien autre que leur forme même, qui est le principe du mouvement ; du repos, de l'action, et de la vie de la chose où elle est, au soin ; à la direction, et conservation de laquelle le corps qu'elle informe a été commis, de même que si c'étaient des poupées qu'elle eût à gouverner. Qui est-ce qui niera que le temps de la naissance des choses n'ait été prédestiné, à moins que de se persuader que la nature de l'Univers est confuse, et sans ordre ? Car cette nature fait tout éclore de son sein avec ordre certain, et détermine : vu que la

loi de cet ordre, et le temps des productions lui ont été prescrits par son auteur ; la conception, l'enfement, la vie ; et la mort ont leur cours, et s'achèvent dans de certains espaces de temps. Le sort des choses qui prennent naissance, ou qui meurent cette année ici, ou une autre, a été prédestiné devoir arriver de la sorte. Ce que la nature qui tient la place de Dieu dans le Royaume de l'Univers, a su auparavant qu'il arrivât, l'esprit Divin le lui ayant révélé, afin que de son côté, et par son ministère, elle fit que les choses eussent un tel succès. Car elles n'arrivent point par hasard : mais elles ont une cause certaine, et nécessaire, quoiqu'elle nous soit cachée. Néanmoins il ne faut pas penser pour cela que le suprême Modérateur de toutes choses, souffre aucunes lois de nécessité : mais il faut dire qu'il ordonne de toutes choses, et les change selon son bon plaisir ; qu'il délibère même des moindres, et qu'il ne fait point de décrets témérairement, et sans les avoir bien concertés : néanmoins l'ordre que Dieu leur a donné, qui coule successivement ; et qui consiste dans la suite réglée des temps, où les choses doivent arriver, quoi qu'établi par les décrets volontaires de Dieu, devient pourtant nécessaire.

182 — La naissance et la destruction des choses

De mêmes que toutes les parties de l'Univers étaient en puissance dans le chaos selon la matière, qui après en furent séparées ; et tirées actuellement :

ainsi chaque individu des choses est en puissance dans tout le monde matériel, auparavant que de venir au jour d'où ils doivent éclore en leur temps, et en leur ordre, et en être tirés actuellement, et lorsque ces individus défont, et qu'il meurent ils retournent dans leur première masse universelle dont ils étaient partis, comme des fleuves dans la mer. Car chaque chose reprend sa région, d'où cent fois elles retournent dans la boutique de la nature, pour y être derechef forgées par les mains de la nature, pour servir à nouvel ouvrage : et il semble que cela a été là l'opinion de Pythagore, touchant la Métempsychose, laquelle a été si fort rejetée peut-être pour n'avoir pas été bien entendue.

183 — La corruption

Le mixte étant résout, et détruit par le défaut, et le vice des éléments corruptibles, l'esprit éthérée, et empreint, retourne dans sa patrie, et alors il se fait dans le cadavre un trouble, et une confusion des éléments par la perte de leur gouverneur. Ainsi la corruption, la mort, et les ténèbres règnent dans cette matière abandonnée, jusqu'à tant que par cette corruption elle devienne propre pour une nouvelle génération, et que selon sa disposition la vertu céleste y influe derechef, laquelle réveillant, et mêlant ces éléments vagabonds y allume une débile lumière d'une nouvelle forme qui s'y découvre, et s'y fait voir (les forces des éléments étant accrues) dans l'achèvement, et la perfection d'un mixte nouveau.

184 — La génération

Mais dans la corruption générative qui est modérée, et qui se fait avec la conservation même de la forme spécifique, résidant en puissance dans la matière ou semence, cet esprit sublime qui y est anté, et empreint n'en sort pas, lequel, bien que débile, et impuissant, étant néanmoins excité par une chaleur étrangère, extérieure, commence à se mouvoir, et mouvait tout ensemble la matière, jusqu'à tant enfin qu'il déployé ses forces plus puissamment, et qu'il informe parfaitement le mixte.

185

Les éléments comme aussi les aliments commencent à causer les uns la génération, les autres la nutrition (qui font deux actions, presque de même sorte) lorsqu'ils commencent à se putréfier; car il faut nécessairement que cela arrive aux uns, et aux autres, et que par cette putréfaction, ils soient résous en une matière humide, comme s'ils retournaient en la matière première, et pour lors il se fait un petit chaos, dans lequel tout ce qui est nécessaire pour la génération, ou pour la nutrition se rencontre, ainsi la génération, et la réparation de chaque petit monde, répond à la création, et à la conservation du grand.

186 — Les semences des choses

Les semences sensibles des choses, et les mixtes

qui en naissent, sont composés de choses de trois natures, de la céleste, de l'élémentaire, et d'une mêlée des deux : elles ont du Ciel un rayon de la lumière solaire revêtu de toute sorte de vertus éthérées, qui est le principe de l'action, du mouvement, de la génération, et de la vie, par lequel les semences imitent la constance, et la stabilité des astres, par leur vertu de renaître, et de reprendre la vie : et ce rayon de lumière, comme un greffe immortel de ces célestes plantes, étant anté sur une nature corruptible, comme sur une souche étrangère, l'exempte des lois de la mort, par le moyen d'une succession éternelle, dont il la perpétue. La portion élémentaire, corporelle, et sensible, qui dans les animaux est dite sperme, n'est seulement que le réservoir, et la, boîte de la semence spirituelle, et imperceptible. Et c'est là ce corps, et cet écorce qui se putréfie, et se corrompt : mais quant à la semence invisible qui y est cachée, c'est-elle qui engendre. L'humeur radicale, où le levain de la nature, dans qui l'esprit réside, est une substance mitoyenne, qui unit la céleste, et l'élémentaire, répondant selon ce qu'elle a de matériel aux éléments, et selon ce qu'elle a de spirituel à la forme, semblable à l'Aurore, laquelle ne paraissant qu'avec une lumière obscure, unit les extrémités de la lumière, et de l'ombre ; et n'étant ni l'un, ni l'autre, nous fait voir l'un, et l'autre ensemble.

187 — La vie et la mort

La vie est un acte harmonieux procédant de l'union

de la matière, et de la forme, et établissant l'être parfait de l'individu : mais la mort est le terme, et la fin de cet acte, la séparation de la matière, et de la forme, et la résolution du mixte.

188 — Les natures spirituelles

Les natures spirituelles dans les mixtes, ont les racines de leur génération, et leur vie dans le Ciel, d'où procèdent leurs causes, et leurs principes, d'où comme des arbres renversés, elles tirent un suc, et un aliment céleste. Et certes l'intellect qui est d'une nature spirituelle, n'a pas du être assujetti à l'autorité, et à la nécessité des sens, qui ne peuvent juger que des choses sensibles. Or pour l'entendement raisonnable il est bien au-dessus de leur ressort, et recherche bien plus haut que par les sens les fins, et les lois de la nature. Or pour les corps, ils sont tout ainsi que les écorces, les plus crasses parties des éléments, et les accidents des choses, sous lesquels les pures, et efficaces essences, qui ne reconnaissent point la censure des sens, sont cachées : et en effet il a été convenable qu'elles aient été ainsi voilées, et couvertes de ces écorces corporelles : puisqu'elles avaient à séjourner en cette contrée, qui est toute corporelle, et terrestre. Le souverain Créateur a voulu ordonner ce mariage des choses spirituelles avec les corporelles, afin que son esprit incréé, qui se communique premièrement aux natures plus spirituelles, et plus simples, descendit de celles-là, comme par des milieux, et par degrés

dans les corporelles : et qu'ainsi par degrés, et par ordre, s'épanchât dans toutes choses, et dans toutes les parties du monde, il pût soutenir par sa présence tout l'ouvrage de la Divinité : et aussi afin que le Créateur, dont l'essence s'échappe à nos sens, se fît connaître à la créature sensible par des images corporelles, et sensibles.

189

Toute chose vivante, soit végétaux, ou animaux, a besoin de nourritures afin de refaire les esprits naturels, qui se dissipent continuellement par les pores, et de réparer ainsi la perte de la nature. Car de la substance plus succulente de la viande, il s'en fait un suc nourrissant, duquel toutes les parties du corps sont entretenues : mais de la partie plus pure des humeurs, particulièrement du sang pur (une influence éthérée, s'y venant mêler par le moyen de la respiration,) l'humide radical se répare, et se refait.

190 — Deux sortes d'aliments, le corporel
et le spirituel

Les choses vivantes se nourrissent de deux sorte d'aliment, c'est à savoir d'un corporel, et d'un autre spirituel : et certes sans celui-ci, celui-là contribuerait peu à la vie, car nous voyons manifestement que les végétaux sont redevables de leur accroissement, et de leur nutrition, non moins à l'air, et au Ciel qu'à la terre, si elle n'était abreuvée d'un lait éthérée, ses

mamelles flétriraient bientôt. Ce que le Philosophe sacré, et savant dans les secrets de la nature a assez exprimé, en donnant sa bénédiction à Joseph¹³. La terre tirera sa bénédiction de Dieu, elle devra l'hommage de sa fécondité aux fruits, et aux pommes du Ciel, à la rosée aux eaux de l'abîme, élevées dans les nues, et imbuës des influences célestes. C'est aux pommes, et aux fruits du Soleil, et de la Lune, qu'elle rendra tribut des siens ; car ceux que notre terre nous donne, on été comme premièrement semés dans les hautes montagnes du Ciel, et dans les collines éternelles, où le Prophète par ce langage mystique, promet la fécondité de la terre de la part du Soleil, de la Lune, et de l'influence des corps célestes.

191

La fréquente respiration ou attraction de l'air extérieur oblige les moins savants à avouer combien est-ce que cet aliment spirituel contribue à la vie des animaux : et la nature n'a pas fait ses soufflets avec tant d'art proche du cœur, pour le rafraîchir seulement, comme le vulgaire des Médecins le pense ; mais encore afin que par leur soufflement, et agitation fréquente, ils lui inspirent un souffle, et des esprits éthérés, par le moyen desquels il répare, et multiplie les siens.

¹³ Chap. 33., du Deutéronome.

Les Philosophes appellent natures spirituelles, non seulement celles qui étant créées sans matière, ne sont conçues que par l'intellect, telles que sont les Intelligences, les Anges, les démons : mais encore celles, qui bien qu'elles tirent leur origine de la matière, néanmoins à cause de leur extrême subtilité, et noblesse, s'échappent à nos sens, et lesquelles approchants fort des spirituelles, se conçoivent bien mieux par la raison, quelles ne sont aperçues par les sens. Telles natures sont un air pur ou l'éther, les influences des corps célestes, le feu naturel, et les esprits séminaux ; les esprits végétaux, animaux, et vitaux, et autres choses semblables, dans lesquelles la nature des choses consiste, et réside plus véritablement que dans les corps crasses. Ces sortes de nature tirent leur origine du Ciel, et à raison des choses sensibles, elles peuvent s'arroger le titre, et le droit d'esprit.

193 — Le feu de nature est spirituel

Nous pouvons rapporter le feu de la nature entre les choses spirituelles, car il ne peut être aperçu de soi par aucun des sens : mais il se manifeste par la chaleur, et par autres effets, et accidents dans les corps, comme l'on peut voir dans les animaux, dans lesquels le feu de la nature, tout imperceptible qu'il est, répand une chaleur sensible : et lorsqu'il s'en retire, avec la vie comme à la dérobée, le corps élémentaire, ou le cadavre demeure entier, quoi que néanmoins le

mixte soit véritablement dissout par cette séparation. Or dans les végétaux, parce que ce feu est débile, il ne s'y fait point sentir par aucune chaleur.

**194 — Le feu commun peut aussi être dans
le rang des choses spirituelles**

La raison nous prouve aussi suffisamment, que notre feu commun est plutôt du rang des choses spirituelles, que des corporelles. Car s'il était corporel, il aurait un corps propre, et inséparable de soi, tout ainsi que la terre, l'eau, et l'air, et les autres natures sensibles qui ont consistance, et qui sont terminés par leurs propres corps, subsistent en elles, et par elles, exerçant leur forces, et se découvrant à nos sens. Or le feu n'a point de corps propre, et sensible ; mais seulement adhère-il en un étranger. Car le charbon n'est pas feu, mais un bois ardent, et la flamme n'est pas feu, mais une fumée allumée. Enfin, ce ravisseur consume toujours tout ce qui n'est point à lui, il ne vit que de proie, laquelle lui manquant il s'éteint, n'ayant pas de soi de quoi se nourrir. De plus, un corps étant ajouté à un autre corps augmente la quantité : mais le feu étant ajouté au bois, et à la fumée, ne produit point cet effet. Car le bois, ni la fumée par la survenue d'un autre feu, ne s'augmente pas selon la quantité. D'où il est manifeste que c'est plutôt un esprit, qui s'attache, et dévore le bois, et la fumée, qu'un corps de feu : une épée qui se liquéfie, sans que le fourreau en soit endommagé, les os qui sont froissés, sans blesser la chair par le feu de la foudre, et du tonnerre,

prouvent fort bien que la nature de ce feu-là est aussi spirituelle : néanmoins il faut confesser que le feu n'est pas entièrement immatériel. Mais il est composé d'une matière très-déliée, et très subtile, par laquelle il adhère a l'air, qui l'environne, ce qui se recueille, de ce qu'il peut être retenu ; et arrêté par quelque chose de plus crasse : néanmoins il mérite mieux le titre d'esprit que de corps : parce qu'il est exempt de quantité sensible, et qu'il ne peut être aperçu si ce n'est qu'il se revête d'un corps étranger.

195 — La lumière est dans le rang des choses spirituelles

Qu'il faille mettre l'éclat, et la lumière au rang des choses véritablement spirituelles, son origine nous convainc de cette vérité. Car auparavant l'information de la matière première, et la naissance du monde, hors de Dieu, il n'y avait aucune lumière : mais aussitôt que la nature fût née, la lumière spirituelle commença dès lors à couler d'un esprit de feu de la Divinité, et à s'attacher à la matière, tout ainsi qu'à une mèche. Or ce fut-là la création, et l'origine de la lumière, ce fut-là le premier acte de la Divinité sur la matière, le premier mariage du Créateur avec la créature, et de l'esprit avec le corps, d'où l'on recueille que la première lumière, et celle qui a commencé à informer la matière, a été purement un esprit, qui par sa vertu de feu, comme par une chaleur ayant raréfié parfaitement la matière plus prochaine l'a allumé,

et éclairé ensuite ; et ainsi il a converti les ténèbres en lumières. Le Ciel, qui le premier reçut la lumière, quoiqu'il soit matériel, et d'une nature de feu, est néanmoins tout à fait invisible : parce que du côté de la matière il a atteint le suprême degré de subtilité, et du côté de la forme il est spirituel. Mais dans le Ciel des astres, la lumière qui était éparsée étant recueillie s'unit au globe du Soleil, lequel il a fallu nécessairement avoir été d'une matière condensée, comme une fumée inflammable, mais incombustible, afin qu'allumé de cette lumière immortelle, il l'arrêât, et la rendit fixe, et servit à toute la nature de flambeau pour l'éclairer. La lumière solaire, n'est donc rien autre qu'un esprit lumineux, tirant son origine d'un esprit de la lumière éternelle, lequel est collé, et uni à son corps inséparablement comme sa forme devenue sensible par la condensation de ce même corps, et lequel communique sa lumière, et sa vertu à toutes les natures de l'Univers, étant par son flux, et écoulement continuel l'esprit du monde, et n'étant attaché à un corps que pour la commodité, et le bien de la nature corporelle.

196

Néanmoins les rayons solaires qui viennent à nos yeux, ne sont pas de purs esprits. Car sortant continuellement du Soleil ; ils sont porter jusqu'à nous revêtus d'une substance éthérée, et approchant de la leur, par laquelle ils passent. Ils ne sont donc rien

autre qu'un flux continuels d'esprits de lumière, qui coulant de leur source intarissable, comme des ruisseaux, et qui s'insinuants dans la nature éthérée, tout ainsi que la flamme dans une fumée très-déliée, répandent la lumière au large dans toute la vaste étendue du monde.

197

La nature de la lumière, consiste à couler incessamment de sa source ; les esprits qui en partent, et qui se mêlent à une substance éthérée nous les appelons rayons, et ce sont les premiers actes de l'éclat, et de la splendeur, et les canaux ou véhicules de la lumière. Car c'est le propre du corps luisant d'agir par rayons, et de répandre la chaleur, et la splendeur, afin de verser ainsi la lumière par tout le monde, par l'envoi, et la multiplication de ses rayons. Par l'éclat, et splendeur, l'on doit entendre simplement le premier acte du corps lumineux : mais par la lumière le second qui procède du premier.

198

Une chandelle de cire étant consumée, ou éteinte par le souffle de quelque vent, il ne faut croire pour cela que l'esprit de feu, et lumineux, qui allumait la mèche, et la fumée périsse en même temps, ou s'éteigne, comme le vulgaire croit ; mais cela arrive à cause qu'étant destitué d'aliment, ou bien en étant arraché, il se dissipe, et s'évanouit dans l'air, qui est

l'abîme, et le réceptacle général des lumières, et des natures spirituelles du monde matériel, d'où nous recueillons que la nature de la lumière est spirituelle, et procède d'une source spirituelle ; aussi bien que les formes naturelles, lesquelles procèdent de leur matrice spirituelle, qui n'est autre que l'esprit de l'Univers, coulant sans cesse du Soleil, comme de sa source immortelle. Car tout ainsi que les corps des mixtes naissants proviennent de la matière première, et des éléments, et que défailant ils retournent insensiblement dans ces mêmes principes : ainsi les formes naturelles des individus survenant partent de la forme universelle, qui comme la forme des formes inspire aux semences une vertu formelle, et y retournent aussi lorsqu'elles se retirent de leur sujet. Or cette forme universelle, est l'esprit de la lumière auquel retournent comme à leur principe, et comme à une nature homogène, et conforme à la leur toutes les formes, et toutes les étincelles de lumière désunies de leur support, et détachées du nœud de leur corps. Ainsi tous les mixtes se résolvent en leurs principes, et leurs principes retournent en la source éternelle de leur nature comme à leur propre centre, et à leur patrie.

199 — L'esprit universel

L'esprit de l'Univers est à la vérité solaire, et procède du Soleil : néanmoins il ne faut pas penser pour cela, que ce soit cet éclat, et cette lumière du Soleil qui se fait voir à nos yeux par la présence du Soleil

sur notre hémisphère : mais c'est cet esprit invisible qui est épanché par les rayons du Soleil par toute la région éthérée, et par communication dans notre Ciel, et mêmes jusqu'au centre de la terre : et ce en l'absence même du Soleil, et dans la nuit la plus opaque, versant tous les dons, et toutes les prérogatives nécessaires pour la génération, et pour la vie, et se répandant dans tous les corps de l'Univers.

200

L'amour Divin n'a pas pu se contenir en lui-même, mais il a voulu sortir tout hors de soi dans la création, comme si en quelque façon il s'était multipliés et en la conservation de ses créatures dedans soi-même, il s'est comme répandu, et épanché en elles. La lumière qui est une copie, et un tableau de la Divinité fort naïf, imite aussi cet amour Divin : Car elle ne peut point être retenue dans les limites de son corps lumineux ; mais elle s'épanche au long, et au large par l'immense multiplication de ses rayons pour le bien, et la commodité d'autrui, n'étant pas faite, tant pour elle, que pour les autres : et comme le symbole de la divine charité, elle se communique à qui elle peut, et pour cet effet, elle porte ses rayons jusque dans les lieux les plus reculés, et éloignés, si elle n'en est empêchée par quelque corps dense interposé.

201

La lumière nous donne aussi une connaissance et

une idée de la Nature infinie de Dieu. Car la flamme d'une lampe, ou d'une chandelle, nonobstant le flux infatigable, et interressable de ses rayons, et même quand elle se communiquerait jusqu'à l'infini, ne peut en aucune façon être épuisée, ou diminuée, tant qu'elle aura nourriture; autant de rayons sont autant de ruisseaux, qui en coulent: quoique l'on lui ajoute, et quoi que l'on lui ôte elle n'en croît, ni elle n'en souffre de déchet. Ce qui convient à la seule nature spirituelle, et nullement à la nature corporelle; de telle sorte sont les dons intellectuels, comme les sciences, et les connaissances des choses, que l'on peut appeler avec juste raison des lumières spirituelles: en sorte que bien qu'elles soient communiquées mille fois, elles demeurent néanmoins toutes entières dans leur possesseur: et de vérité il faut confesser qu'il y a là assurément quelque chose de la lumière Divine.

202

Les rayons d'un corps lumineux et éclatant, quoiqu'ils soient d'une nature spirituelle, néanmoins ils sont arrêtés par l'opposition d'un corps dense, et épais; d'autant qu'ils se servent de l'air comme d'un véhicule, sans lequel nous ne saurions les apercevoir, et par l'alliance duquel ils deviennent eux-mêmes en quel que façon corporels. C'est pourquoi ils ne pénètrent que les corps poreux: Ainsi les choses spirituelles agissent parmi nous par quelque milieu sensible, afin de se faire apercevoir en leurs actions. Le

corps lumineux étant absent les rayons se retirent en même temps, et ils ne l'abandonnent point, d'autant qu'ils en coulent immédiatement.

203

Non seulement l'air éloigné de nous est éclairé par la présence du corps du Soleil, et par ses rayons, mais il l'est aussi en son absence, et dans l'éloignement de ses rayons, par le moyen de l'esprit lumineux qui sort de ces mêmes rayons ; ainsi que l'on le remarque dans une grande éclipse du Soleil, et dans le Ciel tout couvert de nuages épais, et lors mêmes qu'il est voilé des sombres ténèbres de la nuit, comme aussi lorsque le Soleil est descendu sous l'horizon : car cet acte de lumière qui éclaire un peu pour lors, le corps éclatant et ses rayons étant absents, ne provient d'aucune autre cause que de la présence de ces esprits de lumière, partis des rayons du Soleil, et répandus dans l'air.

204 — Le corps diaphane

Tout corps diaphane comme est le verre, étant frappé des rayons du Soleil, les unit, et en exprime dans soi l'image, devenant luisant comme un autre petit Soleil en terre, qui darde aussi ses rayons, lesquelles passent outre en la partie opposée au Soleil ; d'où vient qu'il semble que les rayons solaires, rompus par la rencontre du verre, y passent au travers, et le pénètrent : ce qui néanmoins n'est pas en effet :

mais les rayons qui sont dardés de l'autre côté opposé au Soleil, sont des rayons du petit Soleil de verre, allumé, et rendu lumineux par les rayons du Soleil.

205

Tout corps diaphane, principalement le verre, est un milieu propre de la lumière, car il la reçoit dedans soi, et l'ayant reçu, la communique à l'air opposé, non par la transmission d'un air lumineux, qui ait passé au travers; car c'est une chose qui répugne à la nature: mais cela arrive par deux autres voies. La première, parce que le corps diaphane est accessible, et ouvert à l'esprit de la lumière qu'elle le transmet, l'ayant reçu dans soi; car cet esprit en étant sorti, s'insinue dans l'air, d'où il naît une grande lumière. La seconde, parce que tout milieu diaphane, par le moyen de la lumière qu'il a reçu, devient non seulement illuminé, mais encore lumineux, et allumé par l'esprit de la lumière (qui sympathise fort bien avec les corps diaphanes), tout ainsi qu'une mèche. Or tout corps lumineux a droit d'épancher la lumière: ce qui n'est pas permis aux corps épais, et opaques, si ce n'est par réflexion.

206

Les pures natures des mixtes sont aussi spirituelles, les corps n'en sont que les écorces, et comme des vaisseaux d'argile, où elles reposent, d'autant que ces natures sublimes n'eussent jamais pu séjour-

ner dans le centre de cet abîme, et passer dans cette basse mer du chaos ; si ce n'est qu'étant attachées à des éléments corporels, elles y fussent arrêtées par ces poids. Or elles se font sentir par les corps, et les corps se meuvent et agissent par elles. Ainsi ils se rendent d'offices mutuels : et c'est là le secret de la Junon d'Homère, que Jupiter fit descendre, lui ayant attaché le poids d'une enclume aux pieds.

207

La machine de l'Univers n'étant qu'un corps, et qu'une nature universelle, composée de plusieurs natures, et corps, comme de ses parties, unies ensemble par leurs milieux, et leurs liens, il ne faut pas trouver étrange, si les membres de ce tout sont étreints par un nœud si fort, quoique secrets qu'ils se prêtent de secours mutuels ; car il n'y a pas seulement relation entre eux : mais encore une étroite communication, par laquelle ces diverses natures, et parties exercent une sorte de commerce par ensemble ; c'est à savoir celles qui sont dans les extrémités, par les mitoyennes, et les mitoyennes par leurs voisines. Or cette communication se fait par des esprits, qui vont, et viennent. Car toutes les contrées du monde, et toutes les natures, mêmes les individuelles sont pleines d'esprits, dont la plupart s'écoulant sans cesse ; quittent la place à d'autres qui y surviennent : et ainsi par ce continuel flux, et reflux d'esprits, il se fait un certain renouvellement du monde, et des

natures. Or c'est là cette échelle de la nature de l'Univers, révélée en vision à Jacob le Patriarche. Ce sont là les ailes de Mercure ; par le moyen desquelles, ce messager des Dieux, ainsi que l'a crû mystérieusement la sage antiquité, visitait sans relâche les divinités d'en haut, et d'en bas.

208 — Les principes actifs sont spirituels

Les principes actifs, de quelque sorte qu'ils soient, ou de végétaux, ou d'animal, sont toujours spirituels. Les corps sont les organes passifs des esprits, par le moyen desquels ils exercent les facultés des sens, et déploient leurs forces en différentes manières d'agir, comme étant les auteurs des actions : en sorte que la vie en général peut être dite un concert d'actions, ou bien un acte continu, et multiplié d'actions diverses, procédant d'une source spirituelle, et faisant ses fonctions par ses organes corporels.

209

Le propre de la nature spirituelle est d'agir, et de la corporelle de souffrir ; où donc se fait un concours des deux comme dans les mixtes ; celle-là comme la plus noble agit, et ordonne celle-ci souffre, et obéit car la faculté d'agir est une marque d'empire : mais le joug de la souffrance en est une de servitude. Ainsi le feu naturel, et empreint dans la semence, est un principe de génération ; et de vie, et l'économe, et le maître d'hôtel, pour préparer, et façonner la matière

dans le mélange, et la distribution des éléments ; c'est ainsi que la forme dans le mixte exerce avec empire toutes ses forces, et facilités, comme étant la source des actions du mixte : et c'est encore en cette sorte que les vertus célestes disposent, et impriment leur sceau, et leur caractère sur les éléments inférieurs, et sur la matière corporelle qui en résulte, comme une troisième matière.

210 — Les qualités sont les instruments non pas les causes des actions

Les corps naturels qui possèdent une force active, et une cause secrète de leurs actions, n'agissent pas par leur seules qualités comme le vulgaire le pense, mais par des esprits secrets : et le feu ne réchauffe pas, ou ne brûle pas par la simple qualité de sa chaleur : mais par un continuel flux d'esprits, et de rayons : et la terre, ou l'eau ne refroidissent, ou n'humectent pas par les seules qualités de leur froideur, et de leur humidité : mais par des vapeurs déliées, et par des esprits naturellement, empreints, qu'elles envoient, et qui se font sentir même de loin : ni les venins ne donnent pas la mort, ni la corruption plus vite, ou plus tard par leurs seules qualités chaudes ou froides : mais par des esprits malins. Or l'on peut faire le même jugement des plantes, et des herbes ; car leurs vertus actives ne résident pas dans leurs qualités, mais dans leur essence, que la nature a pourvu, et enrichi d'esprits, dont la base, et les forces

principales consistent en ce qui est en elles de spirituel ; vu que les corps ne sont que les ombres, et les écorces des choses, sous lesquelles la nature invisible est cachée ; et les qualités n'étant que des accidents des choses, n'en peuvent faire l'essence, ni par leurs actions, faire éclore ces vertus admirables, que ces choses possèdent, étant seulement dans la matière les instruments des actions, et passions, dont les esprits qui sont les architectes, et les artisans des actions, se servent pour agir ; car la nature ne permet pas que des qualités soient les principes, et les causes efficientes des actions.

211 — Les teintures, les odeurs, et les saveurs

Les teintures naturelles des choses, les odeurs, et les saveurs sont des dons de la nature spéciaux, et spirituels, dont elle a enrichi ses productions, lesquelles choses ne servent pas seulement pour l'ornement, ou ne leur sont pas données comme des accidents extérieurs, mais elles ont une cause radicale, et antée dans la substance des choses, et ne doivent pas être appelées tant accidents que des signes des vertus intérieures, par lesquelles les signatures cachées, et formelles des choses se manifestent.

212 — La raréfaction et la condensation sont les instruments de la nature

La raréfaction, et la condensation sont les deux instruments de la nature, par lesquels les corps se

convertissent en esprits, et les esprits derechef en corps : ou bien par lesquels les éléments corporels se changent en des spirituels, et de spirituels en corporels, car les éléments dans les mixtes souffrent toutes ces vicissitudes. Ainsi la terre fournit de son sein une nourriture spirituelle aux racines des végétaux, laquelle en ayant été sucée, s'y change en tige, en écorce, en rameaux, en feuilles, en fleurs, et enfin passe, et retourne de la sorte en substance corporelle. La nature fait le même dans les animaux ; car la viande, et le breuvage dont ils se nourrissent, ou du moins la meilleure part, se change en humeurs, et enfin en esprits ; lesquels se coulants dans les pores, et se collants à la chair, aux nerfs, aux os, et aux autres parties corporelles, les nourrissent, et les augmentent, et suppléants ainsi sans relâche aux pertes de la nature, la réparent, et la conservent. Ainsi la portion spirituelle de la plus pure substance se coagule, et s'épaissit en un corps écumeux de semence. L'art qui imite la nature, éprouve le semblable dans ses dissolutions, et dans ses compositions.

213 — L'humide radical

La vie des individus consiste dans une union étroite, et proportionnée de la matière, et de la forme. Or le nœud, et la base de ces deux natures consiste dans la copule, et dans la forte alliance de l'humide radical avec la chaleur, ou le feu naturel des choses ; car ce feu formel est un rayon céleste, qui se lie et s'unit à l'humide radical ; et celui-ci est une portion très pure

de la matière parfaitement digérée, et comme une huile purifiée et rectifiée, et en quelque façon changée en une nature spirituelle, dans les organes de la nature comme dans des alambics.

214

Dans les semences des choses, il y réside beaucoup d'humide radical, dans lequel comme dans son aliment, est contenu une certaine étincelle de feu céleste, laquelle opère tout ce qui est nécessaire pour la génération, étant reçue dans une matière convenable. Or l'on doit présumer que là où est le principe constant de la chaleur, là aussi se trouve le feu : et certes nous devons appeler l'humide radical le principe constant de la chaleur, puisque c'est le lieu le plus naturel où elle se rencontre.

215 — L'humeur radicale est immortelle

L'on peut remarquer dans l'humide radical quelque chose d'immortel, qui ne s'évanouit point par la mort, ni qui ne se consume point par tous les efforts du feu le plus violent ; mais demeure dans les cadavres, et dans les cendres des corps brûlés, sans pouvoir être surmonté par le feu.

216 — Deux sortes d'humeurs dans les mixtes

Il y a de deux forte d'humeur dans chaque mixte, l'élémentaire, et la radicale, l'élémentaire qui est d'une nature en partie aqueuse, et en partie aérienne

ne résiste point au feu, et s'envole en fumée, ou en vapeur, et étant épuisée le corps se résout en cendres : car les éléments sont liés dans leur mélange par icelle, comme par une colle. Mais la radicale résiste à la tyrannie, de notre feu ; car elle ne s'évapore point : bien que les corps soient brûlés : mais restant après la destruction du mixte, elle demeure attachée opiniâtrement dans les cendres. Ce qui est une preuve de sa parfaite pureté.

217 — Le verre se fait de l'humide radical

L'Expérience a découvert aux Verriers peu versés dans les choses de la nature, le secret de l'humide radical caché dans les cendres. Car tirant le verre des cendres, qu'ils font fondre, par le moyen de la flamme, dont la pointe aiguë, faisant la division des petits corps de cette matière, rend manifeste cet humide, qui y était caché, toutes les forces de l'art, et du feu, ne pouvant pas faire descendre, ou élever la matière en un degré, plus haut, ou plus bas. Or étant nécessaire que les cendres fluent ainsi afin qu'il s'en fasse une quantité continue, et un corps solide tel qu'est le verre, et cette fluidité ne se pouvant nullement faire sans humeur, il faut donc que ce soit cet humide inséparable de la matière qui se termine en ce beau corps diaphane, comme en un corps éthéré.

218 — L'humide radical réside dans les cendres

Le sel que l'on tire des cendres, ou réside une vertu

puissante des mixtes, comme aussi dans la fertilité des campagnes provenant de l'incendie des cendres des épis, et des étouffes brûlées, sont un indice très certain que cette humeur inviolable par le feu, est le principe de la génération, et la base de la nature : quoique cette vertu tant qu'elle demeure cachée dans ces mêmes cendres, n'ait aucun effet, jusqu'à tant qu'étant reçue dans la terre, cette commune matrice des principes de la nature, elles déploient leurs facultés génératives, et secrètes, y étant provoquées par la vertu de la terre, avec qui elles ont conformité, de même qu'il arrive aux semences des choses.

215

Ce baume radical est le levain de la nature, dont la masse des corps est pétrie, et assaisonnée. C'est une teinture ineffaçable, et indivisible, s'insinuant dans toute la substance des choses. Car elle teint, et pénètre mêmes les excréments les plus sales ; et cette génération fréquente qui s'y fait, quoi qu'imparfaite, en est une preuve : comme aussi le fumement des terres assez pratiqué par les Laboureurs, afin que leurs champs leur rende avec usure ce qu'ils y ont semé.

220 — L'humide radical est la racine du monde matériel

Il y a de l'apparence que cette racine de la nature, demeure inviolable après la ruine, et la destruction

du mixte, soit un vestige, et une portion très pure, et immortelle de la matière première, telle qu'elle était immédiatement, après qu'elle eut été informée, et imprimée du caractère Divin de la lumière. Car ce mariage ancien de la matière première avec sa forme est indissoluble : et c'est de là d'où ont pris leur naissance les autres éléments corporels, et même il a été nécessaire que la base des choses corruptibles fut incorruptible, et que dans le fond, et l'intérieur des corps fut cachée une racine ferme, et qui y eût, pour ainsi parler, son assiette cubique, toujours stable, et immortelle : afin que le principe matériel qui a puissance, et aptitude à la vie, fut constant, et perpétuel, autour duquel, comme autour d'un axe immuable, se fit la vicissitude des éléments, et des choses : Et s'il est permis de tirer quelque conjecture vraisemblable dans des choses qui sont obscures d'elles-mêmes, cette substance immortelle est le fondement du monde matériel, et le levain de son immortalité, lequel dans le jour de l'embrasement universel, les éléments étant purgés par l'examen du feu, l'Éternel qui balance tout avec poids, et mesure, a voulu survivre à la ruine du monde ; afin que de cette pure, et inviolable matière, il peut renouveler, et réparer son ouvrage, le garantissant de la corruption, et des imperfections de son origine, pour le rendre éternellement glorieux, et incorruptible.

de la nature des formes spéciales. Car chaque individu à sa forme particulière, et individuelle, laquelle le mixte étant résout se retire du corps : ce principe radical néanmoins subsistant, et ne s'éteignant point, quoique fort affaibli à cause de l'absence de la forme, et presque sans effet : néanmoins il lui reste encore certains petits feux vitaux, propres pour donner naissance à des productions plus viles, et imparfaites, lesquelles productions ne sont pas tant des ouvrages de la nature, que de la matière, qui s'efforce d'engendrer : mais qui ne le peut pas, n'ayant point avec qui elle se puisse accoupler par l'absence de la vertu formelle, et spécifique. Ainsi le cadavre d'un homme, ou d'un cheval, par le défaut de semence peut bien engendrer des vers puants, et quelques insectes, mais non pas un homme ou un cheval. D'où l'on peut conjecturer que ce principe imbécile de vie, procède de la part de la disette, et de l'insuffisance de la matière première, et qu'il est plutôt de la famille des éléments inférieurs que de celle des supérieurs, et célestes : néanmoins il ne laisse pas d'avoir quelque teinture de lumière.

222

Car cette petite étincelle de la première lumière, qui au commencement informa la matière ténébreuse de l'abîme ; peut seulement suffire pour la génération des insectes. Car elle agit la matière avec désordre, et confusion ; afin que de la puissance elle l'élève à un acte débile : mais elle, à cause de la modicité de ce

feu, étant à moitié refroidie, et languissante, étreinte plutôt du fantôme du mâle, que mêlée avec lui par une véritable copule, est à la vérité piquée d'un appétit de procurer lignée ; mais n'étant pas suffisante de concevoir un fruit qui puisse passer pour un ouvrage légitime de la nature, elle ne fait que des avortons immondes, et des simulacres d'animaux, comme sont les vers, les bourdons, les escargots, et semblables, dans les excréments, et ordures.

223 — L'humide radical est le lien de la matière, et de la forme

Cette humeur radicale est donc le vrai, et le prochain sujet de la génération, et de la vie, dans lequel premièrement s'allume le feu de la nature, et l'acte formel, lorsque la matière est bien disposée, et ordonnée : mais dans une matière confuse, et sans ordre, et lorsque cette humeur fait la fonction de mâle, il ne se fait que des avortons de nature ; et des productions bâtardes. Car la génération qui se fait sans semence spécifique, semble plutôt arriver par hasard que par conseil de la nature : quoiqu'au dedans d'icelle il se fasse une copule imparfaite, et difficile à être discernée, laquelle est nécessaire pour la production de quelque mixte que ce soit, même imparfait ; enfin, il semble que ce levain radical qui est caché dans le profond des mixtes, est le lien du mariage ; contracté entre la lumière, et les ténèbres, entre la matière première, et la forme universelle, qu'il est le nœud des

contraires, le siège, et la base des formes, et l'arrêt qui les accroche dans les mixtes. Car autrement, la matière, et la forme, à cause de leurs natures qui sont presque contraires, jamais ne s'allieraient. Or cette ténébreuse férocité de la matière première, comme aussi l'aversion qu'elle avait de la lumière, a été domptée, et sa haine changée en amour par le moyen de cette première teinture lumineuse, qui réconcilie les choses opposées.

224 — La chaleur naturelle et l'humide radical

La chaleur naturelle, et l'humide radical sont de différente nature ; car celle-là est toute solaire, et toute spirituelle ; et celui-ci est moitié spirituel, moitié corporel, participant de la nature éthérée, et de l'élémentaire ; celui-là est du rang des choses supérieures ; celui-ci l'est plus des choses inférieures. Or c'est lui dans lequel le mariage du Ciel, et de la terre a été premièrement solennisé, et par lequel le Ciel demeure dans le centre de la terre. Ceux-là se trompent donc, qui confondent la chaleur naturelle, et l'humide radical, car ils ne diffèrent pas moins par ensemble que la fumée, et la flamme, la lumière du Soleil, et l'air, le soufre, et le mercure, vu que dans les mixtes l'humeur radicale est le siège, et l'aliment du feu naturel, et céleste, et le nœud qui le lie avec le corps élémentaire ; mais ce feu naturel est la forme, et l'âme des mixtes. Cette humeur dans les semences est immédiatement la gardienne, et la boîte de cet esprit de feu, qui y est emprisonné jusqu'à tant que par une

chaleur survenant, et étrangère, étant reçu dans une matrice propre pour la génération, il soit réveillé, et excité. Enfin, cette substance radicale dans chaque mixte, est une boutique de Vulcain, c'est le foyer où est gardé ce feu immortel, qui est le premier moteur de toutes les facultés de l'individu.

225

L'humide radical est le baume universel, c'est l'élixir très précieux de la Nature, c'est le mercure de la vie sublimé dans l'excellence, par la même nature, dont elle a donné une dose pesée au juste, et avec proportion à chaque individu de sa famille. Or ceux qui savent tirer un trésor si précieux du sein, et du profond des productions de la nature, où il est caché, et le développer des écorces, et des couvertures des éléments, sous lesquelles il est retenu ; que ceux-là, dis-je, se glorifient d'avoir recouvert le remède précieux, et universel de la vie humaine.

226 — Les premiers et seconds exemplaires des choses

La raison, et l'ordre de la création veulent que les premières idées, et exemplaires des choses, aient été gravées, premièrement dans les natures célestes, qu'après delà elles aient été transmises aux inférieures ; car là les choses sont beaucoup plus parfaites, tant à cause de la plus grande subtilité, et excellence de la matière, qu'à cause qu'elles ont leur demeure

plus proche de la source éternelle : mais parmi nous elles sont beaucoup plus viles, parce qu'elles sont empreintes sur une matière plus crasse, et de plus basse étoffe, et qu'elles font plus éloignées du principe éternel. Il n'y a donc rien ici bas marqué de quelque caractère, qui ne l'ait été premièrement dans le Ciel, et il n'y a point d'espèce des natures inférieures, qui ne relève de l'empire de quelque autre supérieure, qui a de la convenance avec elle, et qui n'en ait le sceau, et la signatures secrète empreinte. Ainsi les choses inférieures dépendent des supérieures.

227 — L'harmonie de l'Univers

Le monde est comme un animal hermaphrodite, et de double nature. Car il est de l'un, et de l'autre sexe. La partie supérieure ; c'est à dire la céleste, est active, et masculine, et l'inférieure, et élémentaire, passive, et féminine, le globe de la terre en est la matrice, où est reçue, et fomentée la semence féconde du Ciel ; du côté du mâle, procède la vie, et la vigueur, et du côté de la femme la corruption, et la mort.

228

Or puisque les corps supérieurs, et inférieurs ont tiré leur origine de mêmes principes, comme de parents communs, et que néanmoins ils n'ont pas été partagés également, il était raisonnable que ceux qui avaient été avantagés de substances plus nobles, et de prérogatives plus belles, secourussent aussi

de quelque chose leurs frères de plus basse fortune, pauvres, et accablés de nécessité, et qu'ils eussent soin du moins de leur vie, et de leur conservation. Car ayant été nécessaire que le monde fut composé de diverses natures inégales, la Divine Providence aussi a pourvu, à ce que les plus puissantes aidassent les plus débiles, et donnassent des forces à la faiblesse des languissantes. Et c'est pour cela que l'amour des parties de l'Univers, est un lien indissoluble.

229

Dans cette région sublunaire, soit, par défaut de proportion, ou de tempérament des éléments, soit à raison de la quantité, ou soit à raison des qualités, c'est à savoir, lorsqu'elles sont excessives, et intempérées, ou trop relâchées, et modérées, la nature pour lors devient malade, et il se fait une mauvaise harmonie dans la Musique naturelle, et une intempérie dans les corps. Ce concert des éléments, étant donc rompu, lequel résulte de la proportion qui en fait le juste tempérament, la matière, et la forme du mixte sont mal alliées, et unies par ensemble, la nature est troublée, et chancelante dans la perplexité, et dans la confusion, d'où lui viennent les maladies, et enfin, la mort lorsqu'elle est ainsi désaccordée, et dans le penchant de sa ruine.

230

Or ce désaccord des principes a une cause ou

intrinsèque, et radicale, comme quand il provient du défaut, et du vice de la semence d'une mauvaise génération, ou de vieillesse ; ou bien sa cause est extrinsèque, et accidentelle, comme quand il arrive de trop grande réplétion, ou d'un jeûne trop long, d'où procède l'excès ou le défaut dans les semences, ou dans les esprits ; comme aussi quand il provient de putréfaction, de venin mortel, de pourriture, de tristesse, de blessure, ou de quelque empêchement survenu aux organes de la vie, ou d'autres semblables causes, qui violentent la nature.

231 — Les quatre qualités sont comme les tons harmonieux de la nature

Les quatre qualités radicales des éléments, sont comme les tons harmonieux de la nature, qui ne sont pas contraires entre eux, mais divers, et distants les uns des autres par de certains intervalles, et poses : de la raisonnable différence desquels, de l'excès, ou du relâche de leurs forces, il en résulte le concert parfait de la nature, qui se discerne seulement par l'intellect, ayant du rapport à la Musique vocale, qui est soumise à la censure des sens : Le ton grave, et aigu, quoiqu'ils soient extrêmes dans la Musique, ils ne sont pas contraires pour cela : mais les termes des mitoyens, et de ceux qui sont entre deux, lesquels sont composés avec divers tempéraments de ces deux extrêmes. Ainsi la chaleur, et la froideur, la sécheresse, et l'humidité sont dans la nature des qualités extrêmes : mais ne sont pas pour cela contraires ; seulement sont-ils

les termes des qualités mitoyennes, qui procèdent de leur mélange, et de leur tempérament.

132 — Le mouvement de la nature

Le mouvement de la nature est continu, et infatigable, non moins sans les parties, que dans le tout. Car elle agit toujours, et ne peut demeurer dans la quiétude, en sorte que si elle se reposait un moment, toute la fabrique de l'Univers croulerait, ayant été soumise aux lois d'un mouvement perpétuel : et il ne faut pas penser que parce que nous voyons apparemment la terre stable, la Mer dans le calme, l'air tranquille, que pour cela ils ne se meuvent point, parce que nous ne les apercevons pas, non plus qu'il ne faut pas penser qu'un homme qui dort soit sans action : ce repos est un relâche d'action, mais il n'en est pas la privation, ou la cessation. La nature agit intérieurement en quelque temps que ce soit ; elle meut ses organes, et ne désiste jamais d'agir. Les cadavres mêmes souffrent le mouvement de la corruption : et dans les choses vivantes, quoiqu'elles ne soient pas toujours dans un mouvement local : néanmoins il se fait un continu mouvement en leurs organes.

233

La nature meut la machine de l'Univers, avec ordre également, et uniformément, de telle sorte néanmoins qu'elle meut les choses inégales, et dissemblables d'un mouvement aussi inégal, et dissemblable,

et certes l'équité Géométrique demande cette loi d'inégalité. Ainsi l'on peut dire, que les mouvements de tous les corps célestes sont égaux par raison géométrique ; c'est à savoir, ayant égard à la différence de leur grandeur, de leur distance, et de leur nature.

234

La nature non moins ingénieuse que puissante à façonner ses ouvrages, et à les gouverner parvient à sa fin fixe, et certaine, par des détours, et par des opérations interrompues, et vagabondes. Ce qui se voit très clairement dans les productions de la terre. Car maniant les éléments avec inégalité de tempérament, elle remplit principalement l'Hiver le sein de la terre d'une semence féconde, au Printemps elle en rend l'enfantement facile ; l'Été elle mûrit les fruits, et dans l'Automne elle les fait tomber.

235

Or cette diversité procède principalement de l'approche ou de l'éloignement du Soleil, établi pour cette fin par le Créateur de l'Univers, qui a voulu que le Soleil gouverna les éléments ; afin que selon qu'il serait inégalement distant, et que selon les diverses postures, et déclinaisons qu'il les regarderait, et les échaufferait, ils éprouvassent aussi un tempérament divers, et inégal, et qu'ainsi la nature dans ses différentes, et dissemblables fonctions, se trouvât par ce moyen secourue, et fît ses vicissitudes avec celles des

saisons. Cette vérité de la nature mérite la considération d'un Philosophe sérieux.

236

Les corps célestes, quoiqu'ils ne relèvent point des lois de l'altération : néanmoins leurs effets, et leurs influences dissemblables, les divers mouvements des Planètes qui changent leur situation, et la distance qu'ils ont l'un à l'autre, qui donne différentes figures au Ciel, causent dans cette contrée élémentaire beaucoup de changements, et y inspirent beaucoup d'affections, et d'impressions : en sorte qu'ils façonnent diversement comme de la cire les natures des éléments, les inclinant, et ne cessant de les altérer par leurs influences continuelles.

237 — Le Ciel est continu

La substance universelle des Cieux a ses parties continues, et d'une teneur, et non pas contiguës, que l'on ne s'imagine donc pas que le monde soit comme un ouvrage mécanique, et fait avec art : car la nature ne connaît point ces sections en sphères, et en cercles, que l'on a feint : et ceux qui les premiers ont divisé la région éthérée en cette pluralité d'orbes, et de cercles, se sont plutôt proposé la facilité d'enseigner que la vérité de la doctrine. Car la nature divine aime l'unité, laquelle étant elle-même unité, ne souffre point la multiplicité. Et il ne faut pas penser qu'elle ait créé plusieurs Cieux séparés de matière, et distin-

gués de surface : vu qu'un corps seulement continu, ayant néanmoins des parties diverses en excellence, et en vertu, a été suffisant : vu que d'ailleurs cette continuité ne répugne rien aux lois des mouvements célestes, lesquels nous étant inconnus, font que notre ignorance se forge une Astrologie fantastique, soumettant impudemment la puissance Divine à la faiblesse de notre entendement.

238

De s'imaginer qu'il y ait un premier mobile par-dessus les Cieux, dont le mouvement très rapide fait faire un tour tous les jours aux Cieux inférieurs, est plutôt un échappatoire de notre ignorance, qu'une invention de la sagesse Divine. Car si nous voulons assigner un principe de mouvement à ce premier moteur, pourquoi ne l'accorderons-nous pas plutôt au globe du Soleil ? Pourquoi donnons-nous témérairement au Ciel une cause externe de mouvement, puis qu'elle peut être interne.

239

Tout ainsi que cette basse région de l'Univers est soumise à la mitoyenne, ainsi la mitoyenne, c'est à savoir l'éthérée, relève de l'empire de la suprême, et sur-céleste : et en sa place gouverne le monde inférieur. Car le Ciel empirée, et les cœurs des Intelligences, inspirent successivement à tout l'ordre, à toute la famille des globes célestes, les vertus qu'elles ont reçu de leur archétype, et meuvent ces natures

qui leur sont immédiatement soumises avec concert, et harmonie, comme les premiers organes du monde matériel, et de ce mouvement les choses inférieures étant pareillement mues, elles accomplissent tour à tour leurs vicissitudes, comme en cadence faite avec nombre, et mesure, étant redevable de tout ce qu'elles ont de meilleur aux supérieures.

240 — Les Intelligences

Les Intelligences sont illuminées immédiatement selon leurs ordres par l'entendement divin, comme étant la source de la lumière éternelle, dont elles se nourrissent comme d'une nourriture immortelle, et dans cette lumière, comme dans un miroir, elles lisent les volontés, et les commandements de la Majesté Divine, et elles en sont échauffées en la gloire de le servir, et de lui rendre leurs ministères. Or c'est là la façon dont la triple nature de l'Univers est unie, l'amour en étant le lien, et le nœud indissoluble ; ainsi cette république du monde est achevée par le nombre ternaire, dont le Créateur n'est aucunement partie, non plus que l'unité n'est pas nombre ni partie du nombre, quoi qu'elle fasse le nombre : mais elle est le principe, et la mesure d'un ombre ; non plus aussi que le Musicien, ou le joueur de Luth, n'est pas partie du concert ; mais il en est l'auteur.

241

De croire que cette multitude presque innombrable de corps célestes, que nous voyons, ait été créée seu-

lement en considération du globe terrestre, et pour l'utilité de ses habitants, comme s'ils en étaient la fin, l'on se pourrait bien tromper : car il semble, que des natures si nobles, et si augustes, n'ont pas été faites pour servir simplement à de plus basses, et de plus viles qu'elles ; et mêmes n'y aurait-il pas de l'apparence à croire que chaque globe est un monde, et que tout autant qu'ils sont ce sont autant de mondes, comme autant de fiefs qui relèvent de l'Empire Divin, et éternel, assis dans la vaste étendue du Ciel éthérée, par le moyen duquel étant liés, comme par un lien commun, ils demeurent suspendus ; et que la vaste étendue de l'Univers est composée de toutes ces différentes natures ? Or quoi que ces corps soient bien différents de nature, et bien éloignés entre eux : néanmoins ils sympathisent tellement ensemble par un amour mutuel, qu'ils sont une parfaite harmonie dans l'Univers, le Ciel en étant la salle commune : néanmoins autour des plus parfaits, ce Ciel est beaucoup plus pur, et partant plus subtil, plus spirable, et plus spirituel, pour recevoir plus vite les impressions, et les affections secrètes des autres corps, et les ayant reçus les communiquer aussi aux éloignés. Car le Ciel est comme le véhicule de la nature, par le moyen duquel toutes ces villes de l'Univers exercent un commerce par ensemble, et se font participantes l'une, et l'autre de leurs facultés. Ainsi elles s'étreignent mutuellement d'un nœud puissant d'amour, et sympathie, comme par une vertu aimantine.

242 — La terre

Je ne vois pas beaucoup d'inconvénients qui nous puissent empêcher de croire que le globe de la terre, ne fut pas aussi bien un astre que la Lune. Car ces deux corps sont opaques de leur nature, l'un, et l'autre emprunte sa lumière du Soleil; l'un, et l'autre est solide, et réfléchit les rayons du Soleil; l'un, et l'autre envoie des esprits, et influé ses vertus; l'un et l'autre est balancé dans le Ciel ou air: pour ce qui est du mouvement de la terre, il est en doute: mais et d'ailleurs qu'importe-il qu'elle se meuve? Pourquoi ne sera-elle pas stable aussi bien que tant d'autres corps fixes? De plus, qui nous empêche de croire que peut-être la Lune ait ses habitants? car il n'y a pas de l'apparence que des masses si grandes de globes soient oisives, et stériles sans être habitées d'aucune créature, et que leurs mouvements, leurs actions, et leurs travaux ne conspirent que pour le seul bien de ce globe inférieur: vu que Dieu, dont la nature ne peut souffrir la solitude, sortant hors de soi par la création, s'est tout; épanché dans les créatures, et leur a imposé la loi de multiplier. Hé quoi! n'est-il pas plus revenant à la bonté, et à la gloire Divine, d'avoir embelli toute la fabrique de l'Univers, comme son empire, de diverses natures, de quantité de mondes, comme d'autant de Provinces, et de Villes, et que tous ces mondes soient les demeures de divers, et innombrables habitants, toutes ces choses étant créées pour la plus grande gloire de leur Créateur.

243

Or qui est ce qui ne révèrera le Soleil suspendu comme une lampe immortelle, au milieu de la salle du Souverain Monarque, qui en éclaire tous les coins, et toutes les retraites les plus cachées, ou bien qui étant comme le Lieutenant de la Majesté Divine, verse à toutes les créatures de l'Univers la lumière, l'esprit, et la vie ? Car il était raisonnable que Dieu qui est très éloigné de la matière, gouvernât, et maniât ses ouvrages matériels par un organe, et par un milieu aussi matériel : mais néanmoins qui fut très excellent, et tout rempli d'un esprit vivifiant, et qu'il établît sur ces créatures, et ces peuples sensibles un Monarque sensible.

244

Or il semble que cette opinion de la pluralité de monde ne répugne pas à la doctrine de la Sainte Écriture, laquelle nous parle seulement de notre Genèse ; et tout ce qu'elle nous en rapporte encore, c'est dans un langage plus mystérieux qu'il n'est clair, ne faisant que toucher en passant des autres natures ; afin que les esprits faibles des hommes portés de curiosité, et du désir de savoir, eussent plus à admirer qu'à connaître. Or ce voile de la vérité cachée, et ces ténèbres de notre entendement furent une partie de la peine du péché, par lequel l'homme fut privé des voluptés du Paradis terrestre, des ravissements qu'on prend dans les sciences, et de la connaissance de la

nature, et des choses célestes : afin que celui qui s'était porté à un désir mauvais d'une science défendue, fut puni par la juste privation de celle qui lui était permise de savoir, et ainsi châtié par la perte de la vraie science, (qui n'était qu'une même de toutes choses,) par l'introduction de la multiplicité des sciences. Or c'est-là ce Chérubin qui est établi à la garde du Paradis terrestre, tenant un glaive de feu ; dont il aveugle par l'éclat de sa lumière l'esprit des hommes criminels, leur empêchant l'entrée des secrets, et des vérités de la nature, et de l'Univers.

245

La Divinité étant une unité très parfaite, semble néanmoins en quelque façon être composée de deux choses ; c'est à savoir de l'intellect, et de la volonté ; par l'intellect Dieu connaît de toute éternité toutes choses ; par la volonté il opère tout ; l'un, et l'autre attribut est en lui très parfaitement, sa science, et sa sagesse appartient à l'intellect ; mais sa bonté, sa justice, sa clémence, et les vertus qui sont chez nous des vertus morales, regardent sa volonté, et mêmes sa toute-puissance, laquelle n'est rien que sa volonté Toute-puissante. Les natures intelligibles, c'est à savoir l'angélique, et l'âme de l'homme, qui sont des images de la Divinité ; sont douées de ces deux facultés, avec proportion néanmoins, et selon leur poids, et mesure. Car dans icelles, l'intellect est l'organe de la science, la volonté celui de l'opération, ne pouvant rien au-delà.

L'OUVRAGE SECRET DE LA
PHILOSOPHIE D'HERMÈS

QUI ENSEIGNE LA MATIÈRE, ET LA FAÇON DE FAIRE LA
PIERRE PHILOSOPHALE

Aux professeurs de la philosophie d'Hermès



'est une opinion constante, que la Pierre Hermétique est un ouvrage tout miraculeux, et le plus parfait, comme aussi le plus difficile, où la Philosophie secrète puisse arriver, tant à cause de divers embarras d'opérations différentes, d'où l'entendement humain ne se peut démêler sans être éclairé d'un rayon d'une lumière d'en haut, qu'à cause aussi de l'excellence de sa fin, qui nous promet tous les biens de la santé, et de la fortune, qui sont les deux principales colonnes de la vie bienheureuse. C'est pour cela que les premiers Maîtres de cette science, l'ont cachée sous des figures, et des énigmes, afin qu'elle ne tombât point dans la connaissance du vulgaire, et ils l'ont nichée bien haut, afin qu'étant comme une citadelle bâtie sur la pointe des rocs, forte pour la difficulté d'y grimper, elle fût inaccessible à l'esprit humain, si ce n'est que Dieu en veuille être notre guide. Or c'est là ce qui fait que tant de monde blâme cet art caché, et crie après ses Professeurs. Car ces infortunés ravisseurs de la Toison d'Or, voyants que par leur ignorance leurs efforts sont vains, et que leur portée est bien au-dessous de ces grands personnages, épris d'un désespoir furieux, comme des forcenés, se sont mis à déchirer leur réputation, et la gloire de cette science, niant qu'au delà de leur discernements, et des forces de leur esprit,

il y puisse avoir quelque chose qui ne soit vain, et frivole : et parce que leur travail leur a été domma-geable, ils n'ont cessé d'accuser de fausseté les pre-mières colonnes de cet Art, la Nature d'impuissance, et même de sortilège ; et cela encore sans autre fonde-ment, si ce n'est qu'ils pensent qu'il faut condamner témérairement tout ce qu'ils ne connaissent pas. Mais il ne leur suffit pas de condamner simplement, il faut encore qu'ajoutant la rage, ils déchirent avec infamie les innocents. Mais pour dire le vrai, je plains leur sort ; car lorsqu'ils reprennent les autres, ils donnent lieu, et ouverture à se faire moquer d'eux. Et certes ils méritent bien de supporter toute la calomnie, et le mal qu'ils se procurent. Ils s'efforcent de combattre les principes obscurs de cette science très secrète par un amas d'arguments, et d'en arracher par leurs machines les fondements cachés, qui ne sont révélés qu'aux intimes, et aux véritables savants en cette sublime science, étant voilées pour les étrangers. Que ces pauvres censeurs prennent garde qu'en attaquant la renommée d'autrui, ils mettent au hasard la leur ; qu'ils examinent bien premièrement s'ils entendent ce qu'ils blâment ; car ont-ils lu les meilleurs auteurs de tous ceux qui aient traité à fonds des principes cachés de cette science, et qui aient bien démêlé tous ces embarras d'opérations ? Quelque Œdipe leur a-t-il expliqué dans la vérité les énigmes qui sont dans les écrits, qui traitent de cette science ? Et par quelle révélation, et par quelle Sybille ont-ils été conduits dans le Sanctuaire de cette sacrée Philosophie ?

Enfin, comment est-ce qu'ils voient si clair en tout, qu'il n'y ait rien qui ne leur soit développé ? Certes, je prévois bien qu'ils ne satisferont point à toutes ces questions, qu'en disant, que par la vivacité, et la pointe très aiguë de leur esprit, ils ont pénétré toutes ces choses, ou bien qu'ils tiennent leur instruction de quelque passant. Mais qu'ils disent plutôt qu'ils ont été séduits par quelques charlatans, qui portant mine de Philosophe, leur en ont donné à garder. O crime ! Qui est-ce qui pourra souffrir sans dire mot, que ces chenilles viennent ronger, et détruire toute la réputation que les Sages se font acquise sous leurs travaux, et toute leur gloire ? Qui est-ce qui entendra volontiers ces aveugles, et ces chouettes, qui décrivent impudemment la beauté de la lumière. Mais il est plus glorieux de mépriser les traits de leur babil impuisant, que de les repousser. Qu'il leur soit donc permis de haïr tel trésor de la nature, et de l'art, puisqu'il ne leur est pas permis d'en jouir, vu que d'ailleurs la cause que j'entreprends n'a pas besoin de ma défense puisque l'on ne lui saurait nuire ; la vérité de cette science étant sans controverse. Notre Philosophie est toute innocente, et exempte de crime : elle est inébranlable par le poids, et l'autorité de ses auteurs fameux, et est assez à l'abri de la calomnie, et de l'envie des médisants, par les diverses expériences de plusieurs siècles : néanmoins est étant mu d'un esprit de charité, pour la multitude de ceux qui chopent en ce passage, et me sentant touché de compassion en leur endroit, j'ai voulu leur découvrir la nuit de leur

erreur, en leur présentant le flambeau de la vérité, par le moyen duquel ils pourront conserver, non seulement la vigueur de leur âge, mais encore augmenter leur fortune : et tout cela encore avec excès, et abondance. C'est donc à vous, Philosophes Herméticiens, à qui j'offre ce petit travail que j'ai façonné pour votre utilité, afin qu'il fut dédié à ceux-là mêmes pour qui il est écrit. Que si l'on a envie de me dresser quelque querelle, ou de me faire citer en jugement comme criminel, pour avoir violé le silence, ayant donné au jour avec un peu trop de démangeaison les secrets de la Nature : du moins j'ai cette satisfaction que vous verrez par là que c'est un témoignage de l'excès de mon amitié en votre endroit. Condamnez moi donc, si vous le trouvez à propos ; pourvu que mon crime tienne lieu chez vous de bienfait : et je me flatte que ma faute étant une marque de ma gratitude, la peine m'en sera douce, si je reconnais que toute mon erreur aille à vous désabuser à l'avenir des vôtres.

CANON 1 — Exhortation



Le commencement de cette divine science, c'est la crainte, et le respect de Dieu ; sa fin, c'est la charité, et l'amour du prochain. Cette mine d'or qu'elle nous fait découvrir, doit être employée à renter des Temples, et des Hôpitaux, et à fonder des Messes ; afin que l'on rende hommage à Dieu de ce que l'on tient de sa libéralité : l'on en doit encore user quand il s'agit de secourir notre patrie, réduite en quelque calamité publique, à racheter les prisonniers, et les captifs, et soulager la nécessité des pauvres.

2

La connaissance, et la lumière de cette science est un don de Dieu, qu'il révèle par une grâce spéciale à qui il lui plaît. Que personne donc n'embrasse cette étude s'il n'a le cœur pur et net, et qu'il ne se soit tout voué à Dieu, dégagé de l'affection, et du désir des choses du monde.

3

La science de faire la pierre philosophale, est une connaissance parfaite des opérations de la nature, et de l'art touchant les métaux, dont la pratique consiste à chercher les principes des métaux par résolution ; et iceux principes étant rendus beaucoup plus parfaits qu'ils n'étaient pas auparavant les rallier derechef, afin qu'il en résulte une médecine universelle, très

propre, et très efficace pour perfectionner les métaux imparfaits, et pour rendre la santé au corps indisposé de quelque sorte de maladie que ce soit.

4

Ceux qui sont élevés dans les charges, et les honneurs, ou qui sont continuellement empêchés en leurs occupations particulières, et nécessaires, ne doivent point prétendre à cette science ; car elle veut l'homme tout entier, étant capable de le posséder seule ; et certes l'on ne songe plus à entreprendre des affaires de longue course, et sérieuse, quand on y a pris goût ; car elle fait mépriser toutes les autres choses comme des fétus.

5

Que ceux qui étudient en cette doctrine, se dépouillent de leurs mauvaises mœurs, particulièrement qu'ils bannissent la superbe, qui est l'abomination du Ciel, et la porte de l'Enfer, qu'ils adressent à Dieu incessamment des prières ; qu'ils exercent les œuvres de charité ; qu'ils s'attachent peu aux choses du monde ; qu'ils fuient la conversation des hommes ; qu'ils jouissent d'une tranquillité d'esprit parfaite ; afin que leur entendement puisse raisonner plus librement dans la solitude, et puisse avoir ses efforts plus haut ; car s'ils ne sont éclairés d'un rayon de la lumière Divine, ils ne pénétreront jamais les secrets de la vérité de cette science.

6

Les Alchimistes qui n'appliquent leurs esprits qu'à des sublimations continuelles, qu'aux distillations, aux résolutions, aux congélations, à tirer en différentes façons les esprits, et les teintures, et en autres opérations plus subtiles qu'elles ne sont utiles, s'engageants ainsi dans diverses erreurs, donnent la géhenne à leurs esprits pour leur plaisir ; et jamais par leur propre génie ils ne feront réflexion sur la simple voie que la nature y tient, ni jamais un rayon de vérité ne viendra les éclairer, et les guider. Or cette trop laborieuse subtilité les éloigne de la vérité, plongeants leur esprit dans des embarras, et les engageants dans des écueils. Toute l'espérance qui leur reste, c'est de trouver un bon guide, et un fidèle précepteur, qui les ayant retiré de ces ténèbres, leur fasse envisager la pure clarté du Soleil de la vérité.

7

Un apprenti en cette étude se sentant doué d'un esprit clairvoyant, d'un jugement solide, et arrêté, et étant porté d'inclination à l'étude de la Philosophie, particulièrement à celle de la Physique, et des choses naturelles ; et de plus, ayant le cœur pur, les mœurs bonnes, et avec cela étant étroitement uni à Dieu ; quoiqu'il ne soit point versé dans la Chimie, qu'il entre néanmoins dans le chemin royal de la Nature, qu'il lise les Livres

Des plus fameux en cette science, qu'il cherche un

compagnon qui ait l'esprit bon, et porté aussi d'inclination à l'étude, et après qu'il ne désespère point de parvenir à son dessein.

8

Que celui qui recherche ce secret se donne bien de garde de la lecture, et de la conversation des faux Philosophes. Car il n'y a rien de plus dangereux à ceux qui embrassent quelque science que le commerce de quelque ignorant, ou de quelque esprit fourbe, qui veut faire passer ses principes faux pour des véritables, par où un esprit sincère est à la bonne foi imbu d'une doctrine mauvaise.

Que celui qui aime la vérité ait peu de Livres entre les mains, mais des meilleurs, et des plus fidèles, qu'il tienne pour suspect tout ce qui est facile à entendre : particulièrement pour ce qui est des noms qui sont mystérieux, et pour tout ce qui regarde les opérations secrètes. Car la vérité est cachée sous ces voiles, et jamais les Philosophes n'écrivent plus trompeusement que lorsqu'ils semblent écrire trop ouvertement, ni plus véritablement que lorsqu'ils cachent ce qu'ils veulent dire sous des termes obscurs.

10

Parmi les Auteurs plus célèbres qui ont écrit plus subtilement, et plus véritablement des secrets de la Nature, et de la Philosophie cachée, Hermès, et Morien, entre les Anciens, semblent à mon avis tenir

le premier rang ; entre les nouveaux Trévisan, et Raymond Lulle, pour lequel j'ai de la vénération par-dessus tous les autres car ce que ce Docteur très subtil a omis, personne autre ne l'a dit. Que l'on visite donc, et que l'on lise souvent son Testament ancien, et aussi son Codicille, comme en devant retirer un légat d'un grand prix ; qu'à ces deux volume, l'on ajoute les deux Pratiques du même Auteur, desquels ouvrages l'on peut tirer tout ce que l'on désire, particulièrement la vérité de la matière, le degré du feu, et tout le régime généralement, ce qui est l'accomplissement de l'ouvrage, et c'est en quoi les Anciens, dans le dessein de nous cacher le secret, ont été trop couverts, et trop retenus. Certes, partout ailleurs, l'on ne trouvera point démontrées plus fidèlement, et plus clairement les causes cachées des choses, et les secrets mouvements de la nature. Il traite peu dans ses ouvrages de cette première, et mystérieuse eau des Philosophes, mais ce peu qu'il en dit est très significatif.

11

Touchant donc cette eau limpide que plusieurs cherchent, et que peu rencontrent, laquelle néanmoins est familière, s'offrant, et servant à tout le monde, et laquelle est la base de l'ouvrage Philosophique ; un Gentilhomme Polonais sans nom, non moins rempli de doctrine que de vivacité d'esprit, dont le nom néanmoins a été découvert par deux Anagrammes qui en ont été faites, en a parlé dans sa

Nouvelle Lumière Chimique, et dans sa Parabole, et Énigme, et même dans son Traité du Soufre, assez au long, et fort subtilement, en ayant dit tout ce qui s'en pouvait dire, si clairement, que l'on ne peut rien souhaiter davantage.

12

Les Philosophes s'exprimer plus librement, et plus significativement par des caractères, et des figures énigmatiques, comme par un langage muet, que par des paroles ; témoin la table de Senior, les peintures allégoriques de Rosarius, et les figures d'Abraham Juif dans Flamel : et entre les modernes les emblèmes secrets du très docte Michel Mayer, dans lesquelles les mystères des Anciens sont si clairement révélés, et découverts qu'ils en sont comme de nouvelles lunettes, qui nous font paraître proche de nos yeux, et très clairement, la vérité ancienne, et reculée par l'intervalle de plusieurs années.

13

Celui assure que le secret de la pierre Philosophale est par-dessus les forces de la nature, et de l'art ; celui-là, dis-je, est entièrement aveugle, car il ignore le Soleil, et la Lune.

14 — La matière de la Pierre

Les Philosophes sous un langage divers, ont dit

néanmoins la même chose, touchant la matière de cette pierre : en sorte, que plusieurs qui ne s'accordent point dans leurs paroles, conviennent néanmoins en la chose ; et leur façon de parler désaccordante, ne laisse pour cela aucune tache de fausseté, ou d'ambiguïté à cette science : vu qu'une même chose peut-être exprimée en plusieurs langues, énoncée en diverses façons, et représentée en caractères différents : et même sous divers respects elle peut être nommée, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

15

Que l'on se donne donc de garde en la diverse signification des mots. Car les Philosophes sont accoutumés d'expliquer leurs mystères par des détours trompeurs, et sous des termes douteux : et mêmes le plus souvent contraires en apparence, pour embarrasser, et cacher l'étude de ces vérités, non pas pour les falsifier, et pour les détruire. C'est pour cela que leurs écrits sont remplis de mots ambigus, et qui ont même signification. Et certes, ils n'ont point de plus grands soins que de cacher leur rameau d'or, qui est caché, comme dit le Poète¹⁴, dans les Retraites secrètes d'une forêt sombre, laquelle est toute environnée de valons qui y font régner des ténèbres éternelles, et lequel résiste à quelque force que ce soit, se laissant néanmoins arracher à celui qui pour reconnaître les

¹⁴ Dans l'Énéïde.

oiseaux maternels, et vers qui deux colombes venants du Ciel, adresseront leur vol.

16

Celui qui cherche l'art de perfectionner, et de multiplier les métaux imparfaits hors des métaux mêmes, chemine dans l'erreur, car il faut chercher dans la nature des métaux l'espèce métallique, comme dans l'homme celle de l'homme, et dans le bœuf celle du bœuf.

17

Il faut confesser que les métaux par l'instinct, et les forces de la nature seule ne peuvent pas se multiplier, que néanmoins dans le profond de leur substance la vertu de multiplier y est cachée, laquelle est manifestée, et mise en évidence par le secours de l'art, dont la nature a besoin en cet ouvrage ; car l'un, et l'autre y est requis pour le mettre à chef.

18

Les corps parfaits sont doués aussi d'une semence plus parfaite : ainsi sous la dure écorce des métaux plus parfaits est cachée aussi une semence parfaite : que si quelqu'un l'en sait tirer, il se peut vanter qu'il est dans le bon chemin¹⁵, dans l'or est la semence de l'or, bien qu'elle y soit cachée dans la racine, et dans

¹⁵ Augurelle dans sa Chrysopée, lib. I.

le profond de sa substance, plus fortement que dans les autres métaux.

19

Quelques Philosophes ont dit que leur ouvrage était composé du Soleil et de la Lune seulement, quelques autres ajoutent mercure au Soleil, d'autres veulent que ce soit du soufre, et du mercure : quelques-uns tiennent que le sel de la nature mêlé à ces deux derniers, ne tient pas un petit rang en cet ouvrage. Or tous ces Philosophes, quoiqu'ils aient écrit que leur pierre était produite, tantôt d'une chose seulement, tantôt de deux, de trois, de quatre, et de cinq : néanmoins dans leur langage divers, ils n'ont tous qu'une même intention, et qu'un même but.

20

Or nous afin de lever toutes ces embûches, et ces pièges, et pour parler sincèrement, et à la bonne foi, nous assurons que l'ouvrage entier s'accomplit parfaitement par deux corps seulement, à savoir, par le Soleil, et la Lune dûment préparés. Car la nature fait avec ces deux corps une véritable, et naturelle génération avec le secours de l'art, la copule du mâle, et de la femelle, intervenant, d'où procède une lignée beaucoup plus noble que ses parents.

21

Or il faut que ces corps soient vierges, et non cor-

rompus, vivants, et animés, et non pas morts, comme sont ceux dont le vulgaire se sert. Car comment peut-on attendre la vie des choses mortes. Or les choses sont dites corrompues, qui ont déjà souffert la copule, et mortes celles qui sous la violence du feu, ce tyran du monde, ont rendu l'âme avec le sang dans ce martyre ; fuis donc ce fraticide, qui dans tout le régime de l'ouvrage cause ordinairement de grands maux.

22

Le Soleil en est le mâle ; car c'est lui qui donne la semence active, et informante, la Lune la femelle, laquelle est appelle aussi la matrice, et le vaisseau de la nature : d'autant, qu'elle reçoit dans soi la semence du mâle, et la foment par le moyen de son menstrue : néanmoins elle n'est pas entièrement privée de vertu active ; car c'est elle la première qui furieuse, et piquée d'amour, assaillit le mâle, et se mêle avec lui, jusqu'à tant qu'elle aie satisfait ses amoureux appétits, et qu'elle ait reçu la semence féconde : et elle ne désiste point de l'êtreindre jusqu'à tant qu'en étant engrossie elle s'en retire tout doucement.

23

Par le mot de la Lune les Philosophes n'entendent pas la Lune vulgaire, laquelle dans leur ouvrage est mêle, et fait dans la copule la fonction de mâle : que l'on ne soit donc pas si peu avisé de faire ainsi une alliance criminelle, et contre nature de deux mâles,

et que l'on n'attende pas d'une telle copule aucune lignée. Joignez donc d'un mariage stable, et légitime Gabritius à Béïa, le frère à la sœur, afin qu'il en puisse naître un fils glorieux du Soleil.

24

Ceux qui disent que le soufre, et le mercure sont la matière de la pierre, entendent par le soufre, le Soleil, et la Lune vulgaire, et par le mercure la Lune des Philosophes. Ainsi le bon Lulle¹⁶ parlant sans fard, et déguisement, conseille à son ami qu'il n'opère point pour l'argent qu'avec le Mercure, et la Lune, et pour l'or, qu'avec le Mercure, et le Soleil.

25

Que l'on ne se trompe donc pas en ajoutant à deux un troisième ; car l'amour ne souffre point de compagnon, et de tiers, et le mariage se termine seulement entre d'eux. L'amour que l'on cherche au-delà n'étant plus un mariage, mais un adultère.

26

Néanmoins l'amour spirituel ne pollue point la virginité, Béïa a donc pu sans crime, devant la foi donnée à Gabritius, avoir contracté un amour spirituel, afin d'en devenir plus vigoureuse, plus blanche, et plus propre aux choses du mariage.

¹⁶ Chap. 62., de son premier testament.

27

La procréation des enfants est la fin d'un mariage légitime ; or afin que l'enfant en naisse plus robuste, et plus généreux, il faut que les deux mariés soient nets de toute galle, et de toute tache, devant que d'entrer dans le lit nuptial : et il ne faut pas qu'il y ait rien en eux d'étranger, et de superflu ; parce que d'une semence pure, il en procède une génération pure aussi ; et par ce moyen le chaste mariage du Soleil, et de la Lune sera parfaitement bien consommé, lorsqu'ils seront montés sur le lit d'amour, et qu'ils se seront mêlés. Or icelle reçoit de son mari l'âme par ses caresses, et ensuite de leur copule il en naît un Roi très puissant, dont le père c'est le Soleil, et la Lune est la mère.

28

Celui qui cherche la teinture philosophique hors du Soleil, et de la Lune, perd son huile, et sa peine ; car le Soleil fournit une ceinture très abondante de rougeur, et la Lune une de blancheur. Ces deux corps étant ceux-là que l'on nomme seulement parfaits ; parce qu'ils sont pleins d'une substance d'un soufre très pur, et parfaitement mondifié par l'industrie ingénieuse de la Nature. Teints donc ton mercure avec l'un ou l'autre de ces deux luminaires ; car il est nécessaire qu'il soit teint au préalable, afin que lui-même puisse teindre.

29

Les métaux parfaits contiennent deux choses en eux qu'ils peuvent communiquer aux imparfaits, c'est à savoir la teinture, et la fixation ; car d'autant qu'ils sont teints d'un soufre pur ; à savoir d'un soufre blanc, et d'un rouge, et qu'ils sont fixes, c'est pour cela que leur teinture teint parfaitement, et qu'ils fixent aussi parfaitement, étant bien préparés avec leur propre soufre, et arsenic, autrement ils n'ont pas la faculté de multiplier leur teinture.

30

Le mercure dans les métaux parfaits est celui qui seul est propre pour recevoir, et épreindre la teinture du Soleil, et de la Lune, dans l'ouvrage de la pierre philosophale ; afin qu'en étant pleinement imbu, il puisse teindre suffisamment les autres métaux : néanmoins il doit être au préalable engrossi, et pénétré de leur soufre invisible ; afin de pouvoir être plus abondamment imbu de la teinture visible de ces corps, et métaux parfaits qu'il la puisse aussi communiquer avec usure.

31

Or le commun des Philosophes se peinent, et s'empressent fort, à tirer la teinture de l'or. Car ils croient que la teinture se sépare du Soleil, et qu'étant séparée l'on en peut augmenter les vertus, mais comme chante

le Poète, il leur arrive qu'ils sont frustrés de leurs espérances, et qu'au lieu de recueillir du bon grain, ils ne moissonnent que des épis stériles, et tous vides. Car il ne se peut pas faire que la teinture solaire se sépare en aucune façon de son corps naturel, à cause de la perfection d'icelui (la nature n'ayant point façonné de corps élémentaire plus parfait que l'or) laquelle procède de l'union forte et inséparable de son soufre pur et tingent avec son mercure, l'un et l'autre étant pour cela parfaitement préparé par la nature, laquelle ne permet pas que l'art les puisse séparer d'une véritable séparation. Que si l'on tire du Soleil par la violence du feu, ou des eaux corrosives quelque peu de liqueur permanente, il faut croire que c'est une particule de son corps liquéfié, ou résout par force, et non pas sa teinture séparée ; car la teinture suit son corps, et ne s'en sépare jamais : or c'est là une illusion de l'art, qui est inconnue aux artisans mêmes.

32

Mais quoique l'on accorde que la teinture est séparable de son corps : néanmoins il faut confesser que cette séparation ne se peut pas faire sans la corruption du corps même, et de la teinture ; vu que l'on violente l'or par le feu de fusion, qui est le destructeur de la nature, ou par les eaux fortes, qui rongent plutôt qu'elles ne dissolvent. C'est pourquoi il faut nécessairement que le corps étant dépouillé de sa teinture, et de sa toison d'or, en perde entièrement son prix, et

devienne au détriment de l'artisan, comme un poids inutile, et que sa teinture étant toute corrompue, en ait moins de force pour opérer.

33

Or que ces Chimistes là jettent donc cette teinture dans le mercure, ou dans quelque autre corps imparfait, et qu'ils allient fortement, et étroitement ces deux choses ensemble, autant que l'art le peut permettre, ils verront qu'assurément ils se trouveront frustrés doublement de leur espérance : premièrement, parce qu'ils expérimenteront bien que cette teinture, ni ne pénétrera, ni ne teindra ces corps : cela étant au dessus des forces, et du poids de la nature ; c'est pourquoi ils ne recevront par ce moyen aucun gain, dont ils puissent réparer les dépenses, et la perte qu'ils auront faite du corps dépouillé, et devenu vil par ce moyen, donnant lieu au Proverbe, qui dit, que lorsque notre travail est dommageable, et avec perte, que c'est un chemin pour devenir bientôt pauvre. De plus, cette teinture étrangère étant appliquée à un corps étranger, ne lui donnera point une parfaite fixation, et permanence ; en sorte qu'il puisse soutenir la touche, et qu'il puisse résister à l'épreuve de Saturne.

34

Que ceux donc qui se sont laissés mener jusqu'à présent par les persuasions des charlatans, s'en

déprennent, et qu'ils ménagent mieux leur temps, et leurs dépenses, s'appliquant tout de bon à la vraie philosophie de cet ouvrage, afin qu'ils ne s'en repennent pas trop tard, et qu'ils ne soient enfin contraints de s'écrier avec le Prophète¹⁷, les étrangers ont mangé le fruit de mes travaux, et de mes sueurs.

35

Dans l'ouvrage Philosophique, il s'emploie plus de travail, et de temps, qu'il ne se fait de dépenses. Car à celui qui a une fois la matière convenable, il lui reste peu de frais à faire. C'est pourquoi ceux qui tâchent d'attraper de grandes sommes, et qui font consister tout leur secret, aux nerfs de l'argent, montrent en cela avoir plus de confiance en la bourse d'autrui qu'en leur art. Qu'un apprenti donc trop crédule se donne de garde de ces imposteurs; car lorsqu'ils promettent des montagnes d'or, ils dressent des embûches à votre bourse, ils demandent que vous fassiez marcher devant le Soleil de vos écus: parce qu'eux-mêmes marchent dans les ténèbres.

36 — Le mercure des Philosophes

Tout ainsi que ceux qui naviguent entre ces deux écueils, Silla, et Charybdes, se trouvent également proche du péril, de quelque côté qu'ils se jettent; de mêmes aussi ceux-là ne sont pas réduits dans un

¹⁷ Osée chapitre 8.

moindre péril, qui aspirant à la conquête de la Toison d'Or flottent dans le doute entre ces deux écueils du soufre, et du mercure des Philosophes. Les plus clairvoyants par la lecture assidue des meilleurs Auteurs, et des plus approuvés, et par le moyen d'un rayon de vérité qui éclaire leurs esprits, ont acquis à la vérité la connaissance du soufre : mais ils sont accrochés dans la recherche du Mercure des Philosophes. Car les Auteurs en ont parlé avec tant d'embarras, et de détours, et l'ont appelé de tant de noms équivoques, que l'on le découvre plutôt par une impétuosité d'esprit, et comme sans y penser : que lorsque l'on veut le plus raisonner, et philosopher pour le connaître.

37

Les Auteurs pour envelopper mieux leur mercure dans des ténèbres d'Énigmes, en ont fait de plusieurs sortes, et en chaque partie, et régime de l'ouvrage, ils y apportent le mercure, qui néanmoins est toujours différent : et ainsi jamais l'on ne le connaîtra parfaitement, si l'on n'a connaissance de chaque partie, et opération de l'ouvrage en particulier.

38

Les Philosophes ont établi de trois sortes de mercure principalement : c'est à savoir, après la préparation du premier degré accomplie, et après la sublimation Philosophique : car alors ils appellent cette matière leur mercure, ou mercure sublimé.

39

Secondement, dans la seconde préparation que les Auteurs nomment la première, (car ils omettent la première) le Soleil étant redevenu tout crû, et étant résout en sa première matière, ils appellent cette matière ainsi résoute, et crue le mercure des corps, ou le mercure des Philosophes ; elle s'appelle encore rebis, chaos, ou monde : d'autant que dans icelle tout ce qui est nécessaire pour l'ouvrage se rencontre, et que toute seule elle suffît pour faire la pierre Philosophale,

40

Enfin, ils appellent quelque fois leur mercure l'élixir parfait, et la médecine tingeante, quoique peu proprement ; car le nom de mercure ne convient proprement qu'à ce qui est volatil (c'est pourquoi tout ce qui se sublime en quelque régime de l'ouvrage que ce soit, ils l'appellent; mercure) mais l'élixir, parce qu'il est très fixe, ne doit pas être appelé du nom simple de mercure. C'est pour cela aussi qu'ils l'ont appelé leur mercure, pour le distinguer du volatil. Or le vrai chemin de trouver, et de discerner tant de sorte de mercure des Philosophes ne se montre qu'à ceux qui sont les favoris de Jupiter¹⁸, dont les vertus méritent un rang dans le Ciel.

¹⁸ Liv. 6., de l'Énéïde.

41

L'Élixir s'appelle mercure des Philosophes ; à cause de la ressemblance, et de la grande conformité qu'il a avec mercure ; car celui-ci étant exempt des qualités élémentaires, est néanmoins très propre à les influencer, et ce Prothée changeant, se revêt de la nature, et du génie des autres Planètes, et en accroît les forces selon qu'il leur est opposé ou conjoint, ou selon qu'il les regarde diversement. L'élixir changeant, et indifférent fait le semblable ; car n'ayant aucune qualité particulière, il embrasse la qualité, la nature de la chose, à laquelle il est mêlé, et en multiplie merveilleusement les vertus, et les qualités.

42 — La sublimation philosophique du mercure

Dans la sublimation, philosophique du mercure, ou première préparation, il s'y rencontre un travail de Géant, et où l'on a besoin de l'aide de quelqu'un, car sans un Hercule en vain Jason eût-il entrepris l'expédition de Colchos. Augurel¹⁹ dans sa Chrysopée, conseille de se joindre à un second qui nous montrent la Toison d'Or, nous indiquant le chemin qu'il faut tenir pour y arriver, et veut qu'un autre de l'autre côté nous retienne, et nous avertisse sans cesse de considérer la difficulté qu'il y a de ne nous y engager pas trop témérairement ; car l'entrée en est gardée par des bêtes à cornes furieuses, qui en écartent non

¹⁹ Livre 2.

sans dommage, ceux qui s'en approchent témérement. Les seules marques, et livrées de Diane, et les colombes de Vénus en adouciront la fierté, si les destins t'y appellent.

43

Il semble que le Poète ait voulu décrire la qualité²⁰ naturelle de la terre philosophique, et la façon de la cultiver en ces vers. Il faut, dit-il, accoupler de forts taureaux, pour remuer la terre dans l'Hiver, et dans les premiers mois de l'année, et sur le Printemps, les gazons de terre se putréfieront aux haleines des zéphyre qui y surviendront.

44

Celui qui prendra la Lune des Philosophes, ou le mercure des Philosophes pour le mercure vulgaire, ou bien il trompe autrui, ou il se trompe lui-même. Car Geber²¹ nous enseigne que le mercure des Philosophes est bien à la vérité un argent vif, que néanmoins ce n'est pas le vulgaire : mais celui qui en est tiré philosophiquement, et avec science.

45

L'expérience confirme l'opinion des plus célèbres Auteurs, que le mercure des Philosophes n'est pas

²⁰ Dans le premier des Géorgiques.

²¹ Chap. 4, de ses Parti. I. l. 2. Du parfait Magistère.

selon toute sa nature, et selon toute substance, notre argent vif vulgaire, mais il tient le milieu, et en est seulement la plus pure essence, qui en ait pu être tirée.

46

L'On appelle le mercure des Philosophes de divers noms, tantôt de celui de terre, tantôt de celui d'eau, selon différentes raisons ; et à cause que naturellement il est composé de l'une, et de l'autre. La terre dont il est composé est une terre subtile, blanche, et d'une substance de soufre, dans laquelle sont fixés les éléments, et en laquelle est semé l'or des Philosophes : mais l'eau qui y entre ressemble à une eau de vie, ou eau ardente, permanente, et très limpide, appelée l'eau de l'or, et de l'argent. Or ce mercure ici parce qu'il a encore en soi son soufre, qui se multiplie par le moyen de l'art, se peut aussi appeler le soufre de l'argent vif : Enfin, cette substance très précieuse est la Vénus des Anciens hermaphrodite, et de deux sexe.

47

L'Argent vif est en partie naturel, et en partie non ; l'intérieur, et le caché a sa base, et sa racine dans la nature, et ne se peut tirer qu'en le purifiant au préalable, et en le sublimant avec science : l'extrinsèque est étranger à la nature, et accidentel. Séparez-donc le pur de l'impur, la substance des accidents, et mets en

évidence ce qui était caché par les voies de la nature ; autrement désiste-t-en entièrement : car c'est là le premier fondement de l'art, et de l'ouvrage.

48

Cette liqueur sèche, et très précieuse, est l'humide radical des métaux ; c'est pour cela que quelques Anciens l'ont appelée verre ; car le verre se fait de l'humide radical, qui adhère opiniâtrement dans les cendres des choses, et qui ne cède qu'à la violence d'un feu extrême : néanmoins notre mercure naturel, et caché au centre de la substance, se tire, et se manifeste par le feu très bénin de la nature quoique plus long.

49

Quelques-uns ont voulu tirer la terre philosophique, qui est aussi appelée mercure, par le moyen de la calcination ; d'autres par le moyen de la sublimation ; les uns assurant qu'elle se tire d'une matière vitrifiante ; d'autres qu'elle est cachée dans le vitriol, et le sel, comme dans sa matrice, et ses vaisseaux naturels ; d'autres, qu'elle se tirait par sublimation de la chaux, et du verre. Mais nous, nous apprenons de la bouche du Prophète²², que Dieu au commencement fit le Ciel, et la terre, que la terre était stérile, et déserte, que les ténèbres étaient sur la face

²² Genèse chap. I.

de l'abîme, et que l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux, et que Dieu dit que la lumière soit faite, et incontinent elle parut, et Dieu vit que la lumière était bonne, et il divisa la lumière des ténèbres, etc. La bénédiction qui fût donnée à Joseph, rapportée par le même Prophète²³, doit suffire pour cela au sage ; sa terre tirera sa bénédiction de Dieu, elle devra l'hommage de sa fécondité aux fruits, et aux pommes du Ciel, à la rosée, et aux eaux de l'abîme, élevés dans les nues, et imbuës des influences célestes ; c'est aux pommes, et aux fruits du Soleil, et de la Lune, qu'elle rendra tribut des siens ; car ceux que notre terre nous donne, ont été comme premièrement semés dans les hautes montagnes du Ciel, et dans les collines éternelles. Pries donc Dieu de tout ton cœur, mon fils, qu'il te donne une portion de cette terre bénite.

50

L'Argent vif est tellement infect par le défaut, et le vice de son origine qu'il en a deux taches remarquables. La première, il l'a contracté de l'impureté de la terre, qui se mêle dans sa génération, et qui y est demeurée collée par le moyen des congélations survenues : et l'autre qui ressemble à une hydropisie, lui est comme une maladie d'une eau entre chair, et cuir, procédant du mélange d'une eau crasse, et impure parmi la limpide, laquelle la nature n'a pas pu épreindre, et séparer par resserrement : néan-

²³ Deutéronome chap. 33.

moins, parce qu'elle est étrangère elle s'évapore par la moindre chaleur. Cette lèpre qui souille le corps de mercure n'est pas dans sa racine, ni n'est pas de sa substance ; mais elle lui est accidentelle ; c'est pour cela qu'elle s'en sépare facilement. L'imperfection qu'elle tire de la terre s'en va par un bain, et un lavement humide. Celle qui provient de l'eau, s'en va par un bain sec, avec le secours du feu bénin de la génération ; ainsi par une tierce ablution, et purgation le dragon est renouvelé, et est dépouillé de ses écailles anciennes, et de sa première peau.

51

LA sublimation philosophique de mercure s'accomplit par deux moyens, en faisant sortir ce qui en est superflu, et faisant entrer ce qui y manquait ; les choses superflues sont les accidents externes, qui couvrent, et voilent l'étincelant Jupiter de la sombre sphère de Saturne. Ôtes donc cette écorce, et cette livide noirceur de Saturne, jusqu'à tant que l'empourpré, et brillant astre de Jupiter t'apparaisse, ajoutes-y le soufre de la nature dont le mercure en a déjà un grain, et en est, comme d'un levain, déjà pétri, et assaisonne autant qu'il lui en faut. Mais fais aussi qu'il y en ait autant, qu'il en faut pour les autres. Multiplies donc ce soufre des Philosophes, jusqu'à tant que le lait de la Vierge en soit exprimé, et pour lors tu es dans la première entrée.

52

Un dragon Hespérien garde la porte du Jardin des Philosophes, a l'entrée duquel se présente une fontaine d'une eau très limpide, qui sort de sept sources, et s'épanche tout autour. Dans cette fontaine, il faut faire boire le dragon, jusqu'au nombre mystérieux, et magique de sept fois: et il le faut faire boire jusqu'à tant qu'étant devenu ivre, il dépouille son orde, et vilaine peau; or que les divinités de la Claire Vénus, et de la Cornue Diane, te soient propices, et favorables,

53

Il faut chercher, et trouver dans ce Jardin des Philosophes trois sortes de très belles fleurs, qui sont des violettes tirants sur un rouge vif, le lys blanc, et le purpurin, et immortel amarante; près de cette fontaine, qui est à l'entrée, les violettes Printanières se présenteront devant tes pas qui étant arrosées par petits ruisseaux des eaux dorées de la fontaine, prendront la couleur très nette d'un saphir entre obscur. Le Soleil t'en donnera des marques; tu ne cueilleras point ces fleurs si précieuses, jusqu'à tant que tu aies composé la pierre. Car étant cueillies fraîchement elles ont plus de suc, et de teinture: et alors arraches-les avec soin, et d'une main subtile, et ingénieuse; car si les destins ne te sont point contraires, elles suivront facilement, et une fleur étant arrachée, il en naîtra incontinent une autre en sa place. Pour ce qui

est du lys, et de l'amarante, il y faut plus de soin, et de travail.

54

Les Philosophes ont encore leur mer, où s'engendrent de petits poissons gras, et brillants en écailles d'argent ; que si l'on les sait prendre, et les envelopper dans un rets délie, alors l'on peut remporter la qualité de Pêcheur très expert.

55

La pierre des Philosophes se trouve dans des montagnes très anciennes, et coule des ruisseaux dont la source est éternelle. Ces montagnes sont d'argent, et ces ruisseaux d'or. Et c'est de là que provient l'or, et l'argent, et tous les trésors des Rois.

56

Celui qui voudra trouver la pierre des Philosophes doit entreprendre un long voyage. Car il faut qu'il aille visiter les deux Indes, afin qu'il en rapporte des pierres précieuses, et des perles très blanches, et un or très pur.

57

Les Philosophes tirent leur pierre de sept autres pierres, dont les deux principales sont de différente nature, et vertu ; l'une donne le soufre invisible,

l'autre le mercure spirituel ; l'une communique la chaleur, et la sécheresse, l'autre la froideur, et l'humidité. Ainsi par leur moyen les forces des éléments sont redoublées, et multipliées dans la pierre. La première se trouve dans l'Orient : la seconde dans l'Occident ; l'une, et l'autre a la faculté de teindre, et de multiplier, et si la pierre Philosophale n'en puise sa première teinture, elle ne teindra, ni ne multipliera point.

58 — Pratique

Prenez la vierge ailée après qu'elle aura été très bien lavée, purifiée, et engrossie de la semence spirituelle du premier mâle, restant néanmoins toute grosse qu'elle est encore vierge, et impollué. Or ses joues teintes d'une couleur vermeille te la découvriront ; allies, et accouples-la à un second mâle, sans que pour cela elle doive être soupçonnée d'adultère, de la semence corporelle duquel elle concevra derechef, et enfin, elle enfantera une lignée vénérable, qui sera de l'un, et de l'autre sexe, d'où prendra son origine une race immortelle de Rois très puissants,

59

Ayant parfaitement purgé l'aigle, et le lion, renfermes-les dans leur enclos, et leur claire demeure, et accouples-les par ensemble, en ayant étroitement bouché l'entrée, et prenant soigneusement garde que leur haleine n'en sorte, ou que quelque air étranger

ne s'y insinue. L'aigle dans leur saillie, et leur conflit déchirera, et dévorera le lion, étant en suite saisi d'un long sommeil, et étant devenu hydropique, son estomac s'étant enflé, il se changera en un corbeau très noir par une métamorphose admirable, qui déployant petit à petit ses ailes, commencera à voler, et par son vol fera choir de l'eau des nues, jusqu'à tant qu'en étant mouillé par plusieurs fois, il quitte de gré ses plumes, et que retombant en bas, il se change en un cygne très blanc. Or que ceux qui ignorent les causes des choses, admirent ceci avec étonnement, considérant comme le monde n'est rien autre qu'une continue métamorphose, et comment les semences des choses étant parfaitement digérées, se changent en une extrême blancheur. Que le Philosophe donc dans ses opérations imite la nature.

60 — Les milieux et les extrémités de la Pierre

La nature pour donner la forme, et la perfection à ses ouvrages y procède de telle sorte, que depuis le commencement de la génération, elle conduit la chose au dernier terme de sa perfection par divers milieux, comme par divers degrés : elle parvient donc à sa fin, et à son intention petit à petit, et par degrés, non pas par interruption, et en sautant, limitant, et renfermant son ouvrage entre deux extrêmes distincts, et séparés par plusieurs milieux. Or la pratique philosophique qui doit imiter la nature dans le régime de son ouvrage, et dans la recherche de sa pierre, ne

doit point s'écarter de la voie, et de l'exemple de la nature : car tout ce qui se fait hors de ses routes, est ou erreur, ou bien proche de l'erreur.

61

Les deux extrémités de la pierre sont l'argent vif naturel, et l'élixir parfait : et les milieux par lesquels se fait tout le progrès de l'ouvrage, sont de trois sortes ; car où ils regardent la matière, ou les opérations, ou les signes démonstratifs. Sur ces extrêmes, et sur ces milieux roule tout l'accomplissement de l'ouvrage.

62 — Les milieux matériels

Pour les milieux matériels, ou qui regardent la matière de la pierre, il y en a divers degrés : car les uns sont tirés successivement des autres : les premiers sont le mercure sublimé philosophiquement, et les métaux parfaits, lesquels quoiqu'ils soient derniers dans l'opération de la nature : néanmoins ils tiennent lieu de milieux dans l'opération philosophique : de ces premiers en sont tirés de seconds ; c'est à savoir les quatre éléments, qui sont circulés, et fixés tour à tour ; de ces seconds sont encore produits des troisièmes, c'est à savoir les deux sortes de soufre, dont la multiplication est le terme du premier régime de l'ouvrage. Les quatrièmes, et derniers milieux sont les levains, ou onguents en un juste poids, et proportion, qui sont produits successivement dans l'ouvrage de l'élixir par le mélange des premiers. Enfin, du régime

parfait de toutes ces choses est créé l'élixir parfait, qui est la dernière période, et le terme de tout l'ouvrage, dans lequel la pierre des Philosophes se repose comme dans son centre, et dont la multiplication n'est rien autre qu'un bref renouvellement des opérations susdites.

63 — Les milieux opératifs

Les milieux qui regardent l'opération, ou le régime (qui sont aussi appelés les clefs de l'ouvrage) sont premièrement la dissolution ou liquéfaction. Le second, est l'ablution, et le troisième, la réduction, le quatrième, la fixation. Par la liquéfaction les corps redeviennent en leur première matière fluide : les choses cuites redeviennent crues, et pour lors se fait la copule du mâle, et de la femelle, d'où s'engendre le corbeau : et enfin la pierre par cette dissolution retourne en les quatre éléments ; ce qui arrive par la rétrogradation des luminaires. L'ablution apprend à blanchir le corbeau, et à changer Saturne en Jupiter ; ce qui se fait par la conversion du corps en esprit. La fonction de la réduction est de rendre l'âme à la pierre morte, et inanimée, et la nourrir d'un lait de rosée, tout spirituel, jusqu'à tant qu'elle ait pris force. Dans ces deux opérations dernières le dragon se fait violence à soi-même, et dévorant sa queue, il se consume, et s'épuise tout, et enfin se convertit en la pierre. Et en dernier lieu, l'opération de la fixation, fixe les deux soufres dans leur corps ; iceux étant fixés, elle cuit, au moyen de l'esprit qui est le médiateur des teintures,

cette fermentation par degrés, elle mûrit ce qui est cru, et adoucit ce qui est amer. Enfin l'élixir fluide en pénétrant, et en léchant engendre, perfectionne, et donne le suprême degré de sublimité, et d'excellence.

64 — Les milieux démonstratifs

Les milieux qui regardent les signes démonstratifs, sont les couleurs qui surviennent en la matière successivement, et par ordre, et en démontrent les affections, et les passions, dont les trois principales comme critiques sont remarquables ; quelques-uns en mettent une quatrième. La première, c'est la noire qui est appelée la tête du corbeau ; à cause de l'extrême noirceur qui arrive en sa matière, dont le crépuscule, et la blancheur défaillante indique le commencement de l'action du feu de la nature, ou le commencement de la dissolution : mais sa nuit très noire, montre la perfection de la liquéfaction, et confusion des éléments : et alors le grain commence à se pourrir, et à se corrompre, afin d'être plus propre à la génération. À la couleur noire succède la blanche, où se trouve la perfection du premier degré du soufre blanc : et alors c'est là ce qu'on appelle la pierre bénite : et c'est là la terre blanche, feuilletée, dans laquelle les Philosophes sèment leur or. La troisième couleur est la couleur citrine, qui se produit quand le blanc passe au rouge, comme tenant le milieu entre ces deux, étant mêlée de l'une, et de l'autre et étant comme l'aurore aux cheveux dorés, l'avant courrière du Soleil. La quatrième couleur rouge ou sanguine se

tire de la blanche, par le feu seul. Or la blancheur, parce qu'elle est facilement altérée par tout autre couleur, lorsque l'aurore commence à y naître, sa blancheur commence aussi à s'effacer, et se passer. Or la rougeur sombre accomplit l'ouvrage du soufre solaire, qui s'appelle la semence masculine, le feu de la pierre, la couronne royale, et le fils du Soleil, dans lequel se termine le premier travail de l'opérateur.

65

Outre ces signes essentiels et décisifs, qui adhèrent radicalement à la matière, et en indiquent les changements essentiels, il y a encore une infinité d'autres couleurs apparentes, et trompeuses, qui se font voir dans les vapeurs, comme l'iris dans les nuées, qui se dissipent aussitôt, et s'effacent pour faire place à d'autres, étant plutôt dans l'air que dans la terre. Pour celles là l'opérateur ne s'en doit pas mettre beaucoup en peine, d'autant qu'elles ne sont pas permanentes, et ne partent pas de la disposition intrinsèque de la matière : mais du feu qui peint, et colore dans l'humide subtil à plaisir, et même, par hasard quoique ce soit par sa chaleur.

66

Néanmoins quelques-unes de ces couleurs étrangères survenant hors de temps, présagent quelque chose de sinistre à l'ouvrage, comme la noirceur réitérée, car il ne faut jamais souffrir qu'après que les

petits des corbeaux ont quitté leurs nids, qu'ils y retournent : comme encore une rougeur qui vient trop vite : car cette couleur-là n'y doit paraître qu'une fois, et ce à la fin seulement : et pour lors elle fait concevoir une espérance assurée de moisson. Que si elle rougit la matière plutôt, elle est un signe de grande sécheresse, et non sans grand péril, lequel rien ne peut détourner que le Ciel versant soudain une pluie.

67 — Quatre digestions

Par digestions successives, comme par degrés, la pierre philosophale s'acquiert nouvelles forces, et enfin l'entière perfection. Or l'ouvrage s'accomplit par quatre digestions, qui répondent, et conviennent aux quatre opérations, et régimes susdits, desquelles le feu est l'Auteur, et le maître, y faisant, et introduisant toutes ces différences, lesquelles nous avons distinguées.

68 — La première digestion

La première digestion opère la dissolution du corps, dans laquelle se fait la première copule du mâle, et de la femelle, le mélange de leurs deux semences, la putréfaction, la résolution des éléments en une eau homogène, l'éclipse du Soleil, et de la Lune en la tête du dragon. Enfin par elle le monde retourne dans son ancien chaos, et abîme ténébreux. Cette première digestion se fait de même que celle qui arrive dans

l'estomac par une chaleur cuisante, et débile, étant plus propre pour la corruption que pour la génération.

69 — La seconde digestion

Dans la seconde digestion, l'Esprit de Dieu promène sur les eaux : la lumière commence à paraître, et la séparation des eaux d'avec les eaux commence à se faire. Le Soleil, et la Lune se renouvellent, les éléments sont tirés du chaos, afin qu'étant mélangés avec proportion par la vertu de l'esprit qui les gouverne, ils puissent refaire un mode nouveau : enfin il se forme un Ciel nouveau, et une terre nouvelle, les corps sont animés de leurs esprits, les petits des corbeaux changeants de plume, deviennent des colombes ; et l'aigle, et le lion s'embrassent d'un nœud éternel. Or cette régénération du monde se fait par le moyen d'un esprit de feu, qui descend en forme d'une eau, qui ôte toute la tache, et le défaut originel de la matière ; car l'eau des Philosophes est le feu même, laquelle est émue, et élevée par la chaleur du bain ; mais prenez garde que la séparation des eaux se fasse en poids, et mesure ; de peur que celles qui demeurent sous le Ciel ne noient la terre, ou que celles qui sont portées par-dessus le Ciel, ne la laissent trop acide ; ainsi qu'en parle Virgile dans le premier de ses Géorgiques, aux termes que dessus.

70 — La troisième digestion

La troisième digestion donne à la terre qui vient

d'être renouvelée un lait de rosée, et lui communique toutes les vertus spirituelles de la quintessence ; et mêmes allie au corps l'âme vivifiante par l'entremise de l'esprit ; et pour lors la terre possède un riche trésor, devenant premièrement semblable à la claire Lune, en après au rouge Soleil, s'appelant par ce moyen tantôt terre de la Lune, et tantôt terre du Soleil, d'autant qu'elle naît tantôt du mariage du Soleil, et tantôt de celui de la Lune. Or l'une, et l'autre terre ne craint plus les rigueurs du feu ; parce que toutes deux sont exemptes de toute tache originelle ; car par icelui elles ont été purifiées plusieurs fois de toute tare, et imperfection, et en ont souffert un grief martyre, jusqu'à ce que tous les éléments y aient été digérés, et rendus inaltérables par leur parfait mélange.

71 — La quatrième digestion

La quatrième digestion est la consommation de tous les mystères du monde, et par icelle la terre étant changée en un levain très excellent, assaisonne, et pétrit elle-même tous les autres corps imparfaits, et parce qu'elle a passé en la nature céleste de la quintessence, sa vertu qui lui est inspirée, et influée par l'esprit de l'univers, est une médecine générale, et universelle à toutes sortes de maladies de quelque créature que ce soit: le fourneau secret des Philosophes te découvrira ce miracle de la nature, et de l'art, en renouvelant les digestions du premier régime de l'ouvrage. Sois juste dans tes œuvres, afin que

Dieu te soit propice ; car autrement en vain travailles-tu sur ta terre ; car ce n'est pas (ainsi que le dit le Poète) aux vœux, et à l'espérance du laboureur, qui n'a autre motif que l'avarice, que cette moisson succède, et répond.

72

Tout le procédé de l'ouvrage philosophique ne consiste qu'en la solution, et qu'en la congélation. En la solution du corps, et en la congélation de l'esprit : néanmoins l'opération de l'une, et de l'autre est toute la même. Or le fixe, et le volatil se mêlent et s'unissent parfaitement par le moyen, et par la vertu de l'esprit. Ce qui ne se peut néanmoins faire, si ce n'est que premièrement le corps fixe ait été dissout, et devenu volatil. Or par la réduction, le corps volatil se fixe en un corps permanent, et consistant, et la nature volatile passe en une nature fixe, tout ainsi que la fixe était devenue volatile. Or tout autant que les natures errent confuses, nonobstant que l'esprit y soit mêlé, il faut croire que cet esprit n'est pas pur, et qu'il est d'une nature mitoyenne entre le corps, et l'esprit, et entre le fixe, et le volatil.

73

La génération de la pierre se fait à l'imitation de la création du monde : car il faut qu'elle ait son chaos et sa matière première, dans laquelle les éléments flottent pêle-mêle, jusqu'à tant que par un

esprit de feu survenant ils se séparent, et que par leur séparation les choses légères prennent le dessus, et les pesantes le bas. Or lorsque la lumière y naît les ténèbres se retirent, les eaux sont ramassées ensemble, et la terre paraît sèche ; enfin y naissent les deux luminaires successivement ; et alors dans la terre Philosophique les vertus minérales, végétales, et animales sont produites.

74

Dieu créa Adam d'un limon, dans lequel était antées et empreintes les vertus de tous les éléments, principalement celles de la terre et de l'eau, qui en composent la masse sensible et corporelle ; dans cette masse Dieu inspira un souffle de vie, et l'anima d'un rayon, qui partait du Soleil divin du Saint Esprit : au mâle il donna Ève pour femme, et leur baillant à tous deux sa bénédiction, il leur donnât aussi le précepte et la faculté de multiplier. La génération de la pierre Philosophale n'est pas dissemblable de la création d'Adam : car il se fait premièrement un limon composé d'un corps terrestre et pesant, dissout par le moyen de l'eau, qui pour cela a mérité de porter le nom fameux de terre d'Adam, dans lequel sont renfermées toutes les qualités les vertus des éléments : enfin une âme toute céleste lui est versée par l'esprit de la quintessence, et par une influence Solaire ; et par la bénédiction et rosée du Ciel la vertu de multiplier à l'infini lui est communiquée, au moyen de la copule des deux sexes.

75 — La circulation des éléments

Le grand secret de cet ouvrage gît dans la façon d'opérer, laquelle consiste toute dans le parfait régime des éléments ; car il faut que la matière de la pierre passe d'une nature en une autre ; les éléments en sont tirés successivement, et règnent tour à tour. Or chaque élément est sans cesse agité par les cercles de l'humide, et du sec, jusqu'à tant que par cette circulation, toutes choses étant digérées, se reposent et prennent leur place.

76

Dans l'ouvrage de la pierre, les autres éléments sont circulés sous la figure de l'eau ; car la terre est résoute en eau, dans laquelle se trouvent tous les autres éléments ; l'eau est sublimée en vapeur, la vapeur retourne en eau. Ainsi par un cercle infatigable l'eau est agitée, jusqu'à tant qu'étant devenue fixe, elle cesse son agitation, et prene sa place au-dessous. Or elle étant rendue fixe, tous les autres éléments le sont aussi avec elle. Ainsi ils se mêlent tous en elle, et ils sont tirés aussi par elle, ils vivent avec elle, et meurent dans elle. La terre est donc leur tombeau commun, et leur terme dernier.

77

L'Ordre de la nature demande que toute génération commence par l'humide, et se fasse dans l'humide : dans l'ouvrage donc de la pierre philosophique, la

nature doit être réduite en un ordre tout semblable : en sorte qu'il faut que la matière de la pierre, qui est terrestre, compacte, et sèche, soit devant toutes choses dissoute, et qu'elle flue en l'élément de l'eau, qui lui est le plus proche : et alors Saturne sera engendré du Soleil.

78

À l'eau agitée par sept tours ou révolutions, succède l'air, qui doit aussi être circulé par autant de cercles, et réductions, jusqu'à tant qu'il se fixe, et aille en bas, et que Saturne étant chassé, Jupiter prenne les marques, et le gouvernement du Royaume, par l'avènement duquel l'enfant philosophique est formé, est nourri dans la matrice ; et enfin vient au jour avec une face blanche, et un temps serein, semblable à la claire Lune.

79

Enfin le feu de la nature, qui aide les éléments dans leurs fonctions, de caché qu'il est devient manifeste, y étant excité, et provoqué par un feu externe, et pour lors le safran teint le lys, la rougeur se mêle dans la blancheur des joues de l'enfant, devenu plus robuste : et on prépare une Couronne au Roi futur. Or c'est là la consommation du premier ouvrage, et régime, et la circulation achevée des éléments, dont un signe est quand toutes choses se terminent au sec, et que le corps vide d'esprit, gît abattu, privé de pouls, et

de mouvement. Par ainsi la terre tient enfin dans le repos tous les autres éléments.

80

Le feu anté, et empreint dans la pierre, est le maître qui préside sur la nature, c'est le fils du Soleil, et son Lieutenant, qui meut, et digère la matière; et c'est lui qui dans icelle achève, et perfectionne tout, si une fois il peut obtenir sa liberté; car y étant caché sous une écorce dure, il n'a point de forces. Procures-lui donc la liberté, afin qu'il te puisse servir: mais prends garde de le trop presser, car ne pouvant supporter la tyrannie, il s'échapperait, ne te laissant aucun espoir de son retour. Tires-le donc tout doucement en le flattant, et l'ayant tiré, conserves-le avec beaucoup de prudence.

81

Le premier Moteur de la Nature, c'est le feu externe, qui gouverne, et régit le feu interne, et même tout l'ouvrage. Que le Philosophe en sache donc bien le régime, qu'il en observe les degrés, et les points; car de lui dépend le salut, ou la ruine de l'ouvrage. Ainsi l'art vient au secours de la nature, et le Philosophe est l'administrateur de l'un, et de l'autre.

82

Par ces deux instruments de l'art, et de la nature, la pierre s'élève agréablement, par l'adresse ingé-

nieuse du Philosophe, de la terre jusque dans le Ciel, et du Ciel elle retourne en terre ; parce que la terre en est la nourrice ; car étant portée dans sa matrice, et dans son sein, elle reçoit en même temps les vertus des choses supérieures, et des inférieures.

83 — Deux sortes de roues, la grande et la petite

La circulation des éléments se fait par deux sortes de roues, par une plus grande ou étendue, et par une moindre ou resserrée. La roue étendue fixe dans la terre tous les éléments, et son cercle ne se finit point, si ce n'est qu'elle soit venue à bout de l'ouvrage entier du soufre. La révolution de la plus petite roue se termine par l'extraction ; et la préparation de chaque élément. Or dans cette roue il y a trois cercles, qui par un certain mouvement inégal, et confus agitent la matière sans cesse, et diversement, et font tourner chaque élément par plusieurs fois, ou du moins par sept. Ces cercles se succèdent néanmoins régulièrement tour à tour ; et ils sont tellement d'accord par ensemble, que si l'un manque, c'est en vain que les autres deux travaillent. Or ce sont là les instruments de la nature ; par lesquels les éléments sont préparés. Que le Philosophe considère donc le progrès de la nature, décrit plus au long pour cette fin dans mon traité Physique.

84

Chaque cercle a son mouvement propre. Or les mou-

vements de ces cercles se font à l'endroit de l'humide du sec, et ils sont tellement enchaînés par ensemble, qu'ils ne produisent, tous qu'une opération, et ne sont tous qu'un concert avec la nature deux d'entre eux sont opposés par ensemble, tant à raison de leurs termes, qu'à raison de leurs causes, et de leurs effets ; car l'un en desséchant meut la matière en haut par la chaleur, l'autre en bas par le froid, en humectant. Le troisième cercle, qui représente le repos, et le sommeil, cause la cessation des deux autres, en digérant dans une température parfaite.

85 — Le premier cercle

De ces trois cercles le premier c'est l'évacuation, dont l'office est de bannir l'humide superflu de la matière, comme aussi d'en séparer le pur, le net, et le subtil des fèces crasses, et terrestres. Or dans le mouvement de ce cercle peuvent naître de grands inconvénients, et périls ; parce qu'il se fait à l'endroit des choses toutes spirituelles, et que dans icelui la nature peut-être détraquée, son office consistant tout à épreindre.

86

Il y a deux choses, où il faut surtout prendre garde, en remuant ce cercle. La première, qu'il ne soit pas mu trop âprement, et l'autre, que ce ne soit pas plus longtemps qu'il ne faut. Le mouvement précipité, cause la confusion dans la matière, en sorte que la

portion crasse, impure, indigeste, et le corps qui n'est pas encore bien dissout s'envole avec l'esprit qui y est mêlé, et s'évapore avec ce qui est dissout, et ce qui est pur et subtil. Par ce mouvement précipité, la nature terrestre, et céleste sont confondues, et l'esprit de la quintessence corrompu par le mélange de la terre, perd sa pointe, et devient débile; et par un mouvement trop long, la terra est trop évacuée de son esprit, et devient tellement languissante, sèche, et déstituée d'esprit, quelle ne peut plus être facilement réparée, et remise dans son tempérament, l'une et l'autre faute brûle les teintures, et même les fait évanouir.

87 — Le second cercle

Le second cercle, c'est la restauration, dont l'office est de rendre par le breuvage les forces au corps pantelant, et débile. Le premier cercle a été un organe de sueur, et de travail, celui-ci de rafraîchissement, et de consolation. Son action consiste à pétrir et ramollir la terre, à la façon des potiers afin qu'elle se mêle mieux.

88

Il faut que le mouvement de ce cercle soit plus léger que le mouvement du premier; principalement dans le commencement de sa révolution, et de son tour, de peur que les petits des corbeaux ne soient submergés dans leurs nids par le regorgement des eaux, et

que le monde naissant ne soit englouti par le déluge. Ce cercle est celui qui pèse l'eau, et qui en examine la mesure ; car il la distribue par raison, et par proportion géométrique : et de vérité il n'y a presque point de plus grand secret dans toute la pratique de cet ouvrage, que le mouvement de ce cercle juste, et balancé équitablement ; car c'est lui qui informe l'enfant philosophique, et qui lui inspire l'âme, et la vie.

89

Les lois du mouvement de cercle sont qu'il soit tourné lentement, et petit à petit, et qu'il verse l'humide avec retenue, de peur que s'il était trop précipité, il n'en tombe de la mesure, et que le feu naturel, et empreint, qui est l'architecte de tout l'ouvrage, étant absorbé par les eaux, n'en perde sa vigueur, ou même n'en soit entièrement éteint. Il faut aussi que la viande, et le breuvage soient pris tour à tour, afin que la digestion s'en fasse mieux, et que le tempérament du sec, et de l'humide soit plus parfait ; car la liaison indissoluble des deux est la fin, et le corps de l'ouvrage. C'est pourquoi, prends garde que tu y mettes autant d'humide en arrosant, qu'il s'en est consumé par la chaleur de l'évacuation, afin que la restauration qui est corroborative, restitue autant de forces perdues, que l'évacuation qui débilité en aura dissipé.

90 — Le troisième cercle

La digestion, qui est le dernier cercle, est agitée par

un mouvement lent, et insensible. C'est pour cela que les Philosophes ont dit qu'elle se fait dans un fourneau secret. Or elle cuit la nourriture qu'elle a reçue, et la convertit en la substance du corps, la réduisant en parties homogènes. C'est pour cela qu'elle s'appelle putréfaction, parce que de même que la viande est corrompue dans l'estomac devant qu'elle passe au sang, et aux parties similaires. Ainsi cette opération broie l'aliment par une chaleur, cuisante, et stomacale, et la putréfie en quelque façon, afin qu'elle se fixe mieux, et que de mercuriale elle passe en une substance, et nature de soufre. L'on l'appelle encore enterrement, et inhumation ; parce que par elle l'esprit est inhumé, et y est enseveli comme un mort dans la terre ; mais parce qu'elle va fort lentement, c'est pour cela quelle a besoin de plus de temps. Les deux premiers cercles sont occupés particulièrement à dissoudre, et celui-ci à congeler ; quoiqu'ils opèrent tous l'un, et l'autre.

91

Les lois de ce cercle sont d'être mu par une chaleur de fumier très lente, et néanmoins subtile, de peur que les choses volatiles ne s'enfuient, et que l'esprit ne soit troublé dans le temps de sa conjonction très étroite avec le corps ; car alors tout se passe dans un calme parfait, et dans un loisir tranquille. C'est pourquoi il faut bien prendre garde que la terre ne soit émue par aucun vent ou pluie. Enfin, il faut que

ce troisième cercle succède incontinent en son rang après le second, comme celui-ci doit succéder au premier. Ainsi par des travaux, et des opérations interrompues, et tour à tour, ces trois cercles, dont les mouvements sont dissemblables et inégaux, accomplissent néanmoins une circulation entière, et parfaite, laquelle étant renouvelée plusieurs fois, convertit enfin le tout en une consistance terrestre, et met la paix entre les ennemis.

92 — Le feu sert à la nature et à l'art

La nature se sert du feu, comme aussi l'art à son imitation, comme d'un instrument et d'un marteau, pour forger leurs ouvrages. Or donc dans les opérations de l'une, et de l'autre, le feu y est le maître, et celui qui y préside. C'est pourquoi la connaissance des feux est extrêmement nécessaire à un Philosophe, sans laquelle, comme un autre Ixion, il se tourmentera en vain à rouler la roue de la nature.

93

Le mot de feu parmi les Philosophes, est homonyme, et de dissemblable signification ; car quelques fois par translation de nom, il se prend pour la chaleur. Et ainsi tout autant de chaleurs qu'il y a, sont tout autant de feux. Dans la génération des métaux, et des végétaux, la nature reconnaît trois sorte de feu, c'est à savoir le céleste, le terrestre, et le naturel, qui est enté, et empreint aux choses. Le premier coule du

Soleil dans le sein de la terre, comme de sa source, il se mêle dans les fumées ou vapeurs mercuriales, et ensoufrées, desquelles se forment les métaux, il excite, et provoque le feu naturel, et empreint, qui est engourdi dans les semences des végétaux, et lui fournit de petits feux, l'excitant par là comme avec des éperons, à la végétation. Le second feu est caché dans les entrailles de la terre par l'impétuosité, et l'action duquel les vapeurs souterraines sont poussées en haut par ses pores, et ses petits tuyaux, et sont chassées du centre vers la superficie de la terre, tant pour la composition des métaux vers les endroits où la terre est comme enflée d'un cal, et semble grosse d'un amas d'arènes, y étant toute stérile, et sablonneuse, sans produire aucunes tiges, que pour la production des végétaux, en putréfiant leurs semences, les amollissant, et les préparant pour la génération. Le troisième, qui est engendré du premier, c'est à savoir du solaire, étant mêlé dans la fumée vaporeuse des métaux, ou dans leur menstrue, s'y fixe avec cette matière humide, et y demeure comme retenu et emprisonné par force, ou plus véritablement il y est comme la forme du mixte. Or il demeure là empreint dans les semences des végétaux jusqu'à tant qu'étant sollicité, et ému par les rayons paternels il en soit comme réveillé, afin qu'il agite la matière intérieurement, laquelle il informe, et par ce moyen il devient l'architecte, et l'économe du mixte. Mais dans la génération des animaux, le feu céleste coopère aussi insensiblement avec l'animal; car c'est le feu céleste, qui est le

premier agent dans la nature. Or pour la chaleur de la femelle, elle répond à la chaleur terrestre, lorsqu'elle putréfie la semence, qu'elle la foment, et la prépare. Mais le feu naturel, qui est anté dans la semence, est le fils du Soleil, qui dispose la matière, et l'ayant disposé l'informe.

94 — Trois sortes de feu dans la Pierre Philosophale : Le naturel

Les Philosophes ont observé trois sortes de feu dans la matière de leur ouvrage, le naturel, le non naturel, et le feu contre nature. Ils appellent feu naturel cet esprit de feu tout céleste, qui est anté, et caché dans le profond, et dans la base de la matière, à qui il est très étroitement uni, et qui à cause de la forte prison du métal où il est retenu, y devient tout émoussé, et engourdi, jusqu'à tant que par l'artifice philosophique, et par une chaleur externe, étant excité, et ayant obtenu sa liberté, il ait recouvert en même temps la faculté de mouvoir ; car alors en pénétrant, en dilatant, et en congelant, il informe enfin l'humide matière. Or dans quelque mixte que ce soit où ce feu naturel se trouve mêlé, il y est comme le principe de la chaleur, et du mouvement. Ils appellent feu non naturel celui qui étant attiré d'ailleurs, et survenant de dehors, a été introduit dans la matière par un artifice admirable, en sorte qu'il augmente, et multiplie les forces du naturel ; mais ils appellent feu contre nature celui qui putréfie le composé, et qui corrompt le tempérament de la nature. Celui-là est imparfait,

en ce que imbécile, et insuffisant pour la génération, il ne peut pas aller au-delà des termes de la corruption. Tel est le feu, ou la chaleur du menstrue : néanmoins c'est peu proprement que l'on lui baille le nom de feu contre nature ; parce qu'il est plutôt en quelque façon selon la nature, après la forme spécifique ; car il corrompt de force la matière, qu'il la dispose à la génération.

95

Néanmoins il est croyable que le feu corrompant que l'on appelle contre nature, n'est autre que le feu naturel : mais chaud seulement au premier degré, car l'ordre de la nature requiert que la corruption précède la génération. Le feu naturel donc s'accordant aux lois de la nature, fait l'un et l'autre, excitant deux sortes de mouvement successivement dans la matière. Le premier, est un mouvement lent de corruption, suscité par une chaleur débile pour amollir, et préparer le corps. L'autre mouvement est celui de génération plus vigoureux, et plus fort, excité par une chaleur plus violente, pour animer, et informer pleinement le corps élémentaire déjà disposé à cela par le premier. Il se fait donc deux sortes de mouvements de deux degrés différents de chaleur du même feu. Et pour cela il ne faut pas penser qu'il y ait deux sortes de feu : mais avec beaucoup plus de raison il faut bailler le nom de feu contre nature à notre feu violent, et détruisant.

Le feu non naturel se convertit par des degrés successifs de digestion au feu naturel, et l'augmente, et le multiplie. Or tout le secret consiste en la multiplication du feu naturel, lequel tout seul ne peut par ses propres forces, ni agir, ni communiquer une teinture parfaite aux corps imparfaits ; car il suffit seulement à soi-même ; et il n'a pas de quoi donner du sien : mais étant multiplié par le non naturel, qui abonde merveilleusement en vertu de multiplier, il agit avec beaucoup plus de force, et s'étend bien au-delà des termes de la Nature, teignant, et perfectionnant les corps étrangers, et imparfaits par le moyen de la teinture qu'il a sucé, et de ce feu précieux qui lui a été ajouté.

97 — L'eau de la Pierre est feu

Les Philosophes appellent aussi leur eau feu, parce qu'elle est souverainement chaude et pleine d'un esprit de feu : c'est pour cela qu'ils la nomment encore eau de feu : car elle brûle et consume les corps des métaux parfaits, plus que le feu commun ; car cette eau les dissout parfaitement, lors même qu'ils résistent à notre feu, n'en pouvant aucunement être dissous. Pour cette raison elle est aussi appelée eau ardente. Or ce feu de teinture est caché dans la racine, et dans le centre de l'eau, s'y manifestant par deux sortes d'effets ; à savoir par celui de la dissolution du corps, et par celui de la multiplication.

98

La nature se sert de deux sortes de feu dans l'ouvrage de la génération, d'un interne, et d'un autre externe. Le premier, ou le feu naturel qui est dans les semences des choses, et dans les mixtes, est caché dans leur centre, mouvant, et vivifiant le corps où il est, comme principe du mouvement, et de la vie. Mais le derniers ou le feu étranger, soit qu'il vienne du Ciel ; soit qu'il parte de la terre, réveille le premier, qui est comme enseveli dans le sommeil, et le provoque à agir ; car ces petits feux vitaux, qui sont empreints dans les semences, ont besoin d'un moteur externe, afin qu'eux mêmes puissent se mouvoir, et agir.

99

Il en va de même dans l'ouvrage philosophique ; car la matière de la pierre possède son feu intérieur, et naturel, lequel est en partie augmenté, et accru d'un feu externe, et étranger philosophiquement, et avec science ; car ces deux feux s'unissent, et s'allient fort bien intérieurement ; d'autant qu'ils sont conformes, et homogènes ; l'interne à besoin de l'externe, que le Philosophe lui ajoute selon les préceptes de l'art, et de la nature ; celui-ci provoque le premier au mouvement. Ces feux sont comme deux roues, dont celle qui est cachée se meut plus vite ou plus lentement, selon qu'elle est poussée, et incitée par celle qui est sensible. Et ainsi l'art vient au secours de la nature.

100

Le feu interne tient le milieu entre le feu externe, son moteur, et sa matière; d'où vient que selon qu'il est mu par celui-là, il meut semblablement celle-ci; et s'il en est poussé avec véhémence, ou avec modération, il opère de la même façon dans sa matière. Enfin l'information de tout l'ouvrage dépend de la mesure du feu externe.

101

Celui qui ignorera les degrés, et les points dans le régime du feu externe, qu'il n'entreprenne pas l'ouvrage philosophique; car jamais il ne tirera la lumière des ténèbres, s'il ne sait conduire si bien les chaleurs, qu'elles passent premièrement par les mitoyennes, ainsi qu'il en va encore dans les éléments, dont les externes ne se convertissent point qu'en passant par ceux qui sont au milieu.

102 — Quatre degrés de feu

Or parce que tout l'ouvrage consiste dans la séparation, et dans la parfaite préparation des quatre éléments de la pierre. C'est pour cela qu'il y est nécessaire d'autant de degrés de feu, qu'il y a d'éléments; car chacun se tire par un degré de feu qui lui est propre.

103

Ces quatre degrés de feu s'appellent le feu du bain,

le feu des cendres, le feu de charbon, et le feu de flamme, qui s'appelle aussi le feu de réverbère. Or chaque degré a ses points, du moins deux, et quelques fois trois ; car il faut régir le feu petit à petits, et par points, soit que l'on l'augmente, ou que l'on le diminue, afin qu'à l'imitation de la nature, la matière peu à peu, et par degré parvienne à son information, et à son accomplissement ; car il n'y a rien de si contraire à la nature que ce qui est violent, que le Philosophe se propose donc pour objet de sa considération, le rapprochement ou l'éloignement lent du Soleil, qui nous verse sa chaleur peu à peu selon le besoin des saisons, et qui selon les lois de l'univers, fait ainsi le tempérament des choses.

104 — Le point du feu

Le premier point de la chaleur du bain, s'appelle la chaleur de la fièvre, ou la chaleur du fumier ; le second point s'appelle la chaleur du bain simplement. Le premier point du second degré de feu, c'est la chaleur simple des cendres, le second point, c'est la chaleur de l'arène. Or les points du feu de charbon, et du feu de la flamme, n'ont point de nom propre ; mais ils se distinguent par l'entendement, selon qu'ils sont plus ou moins violents, ou modérés.

105

Chez les Philosophes l'on ne trouve quelques fois que trois degrés de feu ; c'est à savoir le feu du bain, le

feu des cendres, et le feu ardent, qui comprend le feu de charbon, et le feu de la flamme. Le feu de fumier est quelquefois distingué de degré d'avec le feu du bain. Ainsi souvent les Auteurs, par une diverse façon de parler, enveloppent dans les ténèbres la lumière du feu des Philosophes ; car la connaissance du feu passe parmi eux pour l'un des principaux secrets.

106 — Quatre éléments de la Pierre Philosophale

Dans l'ouvrage blanc, d'autant que l'on ne tire que trois éléments ; aussi n'y a-t-il besoin que des trois premiers degrés de feu ; car le dernier, c'est à savoir le feu de flamme est réservé au quatrième élément, qui achève l'ouvrage rouge. Par le premier degré se fait l'éclipse du Soleil, et de la Lune. Par le second la lumière de la Lune commence à lui être rendue. Par le troisième la Lune reçoit la plénitude de sa clarté, et par le quatrième, le Soleil est élevé au sommet suprême de la gloire. Or l'on donne, et administre le feu à chacune de ces parties, selon la proportion, et les règles de la Géométrie, en sorte que l'agent réponde à la disposition du patient, et que leurs forces soient balancées également entre elles.

107

Les Philosophes ont eu toujours grand soin à cacher la science de leur feu ; en sorte qu'ils n'en parlent presque jamais ouvertement : mais ils nous l'indiquent plutôt par la description de ses qualités, et

de ses propriétés, que par son nom, l'appelant tantôt aérien, vaporeux, humide, et sec, clair, et tenant de la nature des astres, d'autant qu'il se peut augmenter ou diminuer facilement par degrés, selon la volonté de l'opérateur. Celui qui voudra avoir une connaissance plus parfaite du feu, il la trouvera dans les ouvrages de Lulle, qui découvre aux esprits sincères les secrets de la pratique fort ingénument.

108 — La proportion

Pour ce qui est du conflit de l'aigle, et du lion, il en est parlé diversement chez les Auteurs. Or d'autant que le lion est le plus robuste de tous les animaux, il faut aussi plusieurs aigles pour en venir à bout. Quelques-uns disent qu'il en faut trois pour le moins, ou mêmes davantage, jusqu'à dix : moins il y en a, d'autant plus la victoire est elle disputée, et plus tardive : mais à mesure qu'il y en a beaucoup, la lutte en dure moins, et le lion en est plus tôt déchiré. Mais que l'on prenne le nombre de sept aigles, qui est le plus fortuné, suivant Lulle, ou de neuf, suivant Senior.

109 — Les vaisseaux de la nature et de l'art

Il y a deux sortes de vaisseaux, dans lesquels les Philosophes font cuire leur ouvrage ; l'un est le vaisseau de la nature, l'autre celui de l'art. Le vaisseau naturel, que l'on appelle aussi le vaisseau de Philosophie, est la terre même de la pierre, qui est comme la femelle, ou la matrice, dans laquelle est reçue la

semence du mâle, où elle se putréfie, et où elle reçoit la préparation pour la génération. Or pour les vaisseaux artificiels, il y en a de trois sortes ; car le secret se cuit dans autant de vaisseaux.

110

Le premier vaisseau artificiel est fait d'une pierre transparente, ou d'un verre pétrifié. Quelques Philosophes en ont caché la forme, et la figure sous une certaine description énigmatique, qu'ils en ont fait, disant qu'il était composé, tantôt de trois, et tantôt de deux pièces, c'est à savoir de l'alambic, et de la cucurbite ; et pour le composer de trois, ils y ajoutent un couvercle.

111

Plusieurs ont inventé divers noms pour exprimer une multiplicité de vaisseaux nécessaires pour l'ouvrage philosophique, les appelant diversement, selon la diversité des opérations, à dessein de nous en cacher le secret ; car ils en ont appelé les uns vaisseaux à dissoudre, servants à la dissolution, les autres vaisseaux à putréfier, à distiller, à sublimer, à calciner, et autres semblables noms.

112

Mais pour en parler franchement, et sans supercherie, un vaisseau seulement artificiel suffit pour tirer, et avoir les deux sortes de soufre, et un autre pour

l'élixir ; car la diversité des digestions ne demande pas une diversité de vaisseaux. Et mêmes il faut bien prendre garde que l'on ne change, ou que l'on n'ouvre les vaisseaux, jusqu'à la fin du premier ouvrage.

113

Il faut que la forme du vaisseau de verre soit ronde dans son fond ou cucurbite, ou bien en ovale. Il faut que son col soit haut, pour le moins de la paume de la main, ou plus, qu'il soit assez large par le commencement : mais qu'il aille en se rétrécissant vers l'ouverture, étant fait comme, une fiole. Il faut qu'il n'y ait point d'âpreté, et inégalité, et qu'il soit épais partout également, afin de pouvoir résister à un feu long, et aigu. La cucurbite s'appelle borgne, parce que l'on la bouche, et lute bien aux bords avec le sceau hermétique, de peur que rien d'étranger n'y entre, ou que l'esprit ; ne s'en échappe.

114

Il faut que le second vaisseau artificiel soit de bois, fait d'un tronc de chêne coupé en deux hémisphères concaves, où il faut fomentier l'œuf des Philosophes, jusqu'à tant qu'il ponde ; pour le regard duquel voyez la fontaine du Trévisan.

115

Les praticiens ont appelé leur fourneau le troisième vaisseau, lequel tient les autres vaisseaux, où est

toute la matière de leur œuvre. Les Philosophes ont aussi tâché de nous en cacher le mystère, et le secret.

116 — Le fourneau immortel

Ce fourneau qui est le gardien, et le dépositaire de tous les mystères de l'ouvrage, a été appelé athanor ou immortel, à cause du feu perpétuel qu'il conserve ; car c'est dans lui qu'est entretenu un feu continu ; quoique parfois inégal, pour le régime de l'ouvrage, car il faut que ce feu soit tantôt plus grand, et tantôt plus petit, selon la quantité de la matière, et la capacité du fourneau.

117

La matière du fourneau se fait de brique cuite, ou d'une terre grasse, ou argile parfaitement broyé, et préparé avec du fumier de cheval, y ayant du poil mêlé parmi, afin qu'elle tienne mieux, et qu'elle ne s'éclate, et ne se fende point par une longue chaleur. Les côtés, et les murailles de ce fourneau, doivent être de l'épaisseur de trois ou quatre doigts, afin qu'ils puissent retenir, et aussi résister à la chaleur plus parfaitement.

118

La forme du fourneau doit être ronde, et sa hauteur intérieure de deux pieds ou environ, et au milieu doit être mise une lame de fer ou d'airain, ronde aussi, de l'épaisseur du dos d'un couteau, occupant, et bou-

chant presque la largeur intérieure du fourneau : mais néanmoins elle doit être un peu plus étroite, et n'en doit point toucher les murailles, étant appuyée sur trois ou quatre broches de fer jointes aux murailles du fourneau : il faut aussi qu'elle soit toute trouée fort près, afin que la chaleur passe à travers, et entre les côtés du fourneau et les bords de la lame ou grille de fer : et faut dans les côtés du fourneau au-dessous, et au-dessus de la grille, faire de petites portes, afin que par l'ouverture d'en bas l'on y puisse donner le feu, et que par celle de dessus l'on puisse connaître le tempérament de la chaleur, à l'opposite de laquelle il faut faire une petite fenêtre en figure rhomboïde, garnie d'un verre, afin qu'y approchant l'œil, l'on puisse apercevoir les couleurs que la lumière opposée fera apercevoir ; sur le milieu de la grille susdite soit mis un trépieds avec le vaisseau dessus. Enfin, il faut couvrir, et boucher entièrement le fourneau, bâtissant à tenant sur ses murailles une voûte faite de la même matière de brique cuite : il faut aussi boucher fort bien la petite porte dessus, de peur que la chaleur ne s'exhale.

119 — Pratique du soufre

Tu as donc là tout ce qui est nécessaire au premier ouvrage, dont la fin est la génération des deux soufres. Or c'est ainsi que tu les composeras, et accompliras. Prends un Lyon roux, généreux, et belliqueux, ayant toute sa force naturelle. En après prends sept ou neuf généreux aigles, et vierges, dont la vivacité des yeux

ne s'émousse point aux rayons du Soleil : mets ces oiseaux avec le Lion dans une prison claire, et bien fermée, sous laquelle il faut mettre le bain, afin que par cette tiède vapeur, ils soient excités au combat, et bientôt ils se livreront une longue, et rude bataille, jusqu'à tant enfin qu'environ le quarantième jour les aigles commencent à déchirer la bête, laquelle en mourant souillera toute la prison d'une bave, et d'un venin noir, duquel les aigles étant endommagées, seront aussi contraintes de mourir. De la putréfaction de ces cadavres, il s'en engendrera un corbeau, qui petit à petit dressant sa tête, et le bain étant un peu augmenté, commencera à étendre ses ailes, et à voler : mais il rodera longtemps pour tâcher de trouver quelque fente, par le moyen des vents, et des nuages qui s'y soulèveront : mais prends bien garde qu'il n'en trouve point. Enfin, étant blanchi par une pluie lente, et longue, et par une rosée Céleste, il sera changé en un cygne très blanc. Or que la naissance du corbeau te soit un indice de la mort du Lion. En blanchissant le corbeau, tires les éléments, et distilles-les selon la forme, et l'ordre prescrits jusqu'à tant qu'ils soient fixes dans leur terre, et qu'ils deviennent comme en une poussière très blanche, très subtile, et très déliée. Ce qui étant fait tu auras ce que tu désires pour ce qui regarde l'ouvrage blanc.

120

Si tu veux passer outre, pour avoir l'ouvrage rouge, ajoutes-y l'élément du feu, qui manque à l'ouvrage

blanc, sans donc remuer aucunement le vaisseau, et le feu étant peu à peu renforcé par ses points, presses la matière, jusqu'à tant que ce qui était caché commence à devenir manifeste, dont un indice est quand la couleur citrine commence à paraître, régis le feu du quatrième degré par ses points, jusqu'à tant que par l'aide de Vulcain, du lys il en naisse des roses purpurines, et ensuite l'amarante teint d'une sombre rougeur de sang : mais ne cesses point de réveiller le feu par le feu, jusqu'à tant que tu voies la matière se terminer en des cendres très rouges, et impalpables. Or que cette pierre rouge élève ton esprit à pousser plus avant, sous les auspices de la Sainte Trinité.

121

Ceux qui ignorent les secrets de la nature et de l'art pensants d'avoir poussé leur ouvrage jusqu'au bout, et d'avoir accompli tous les préceptes du secret, lorsqu'ils ont trouvé le soufre, se trompent fort ; et en vain tenteront-ils la projection : car la pratique de la pierre ne peut être achevée que par deux opérations, dont la première c'est la création du soufre. La seconde c'est la confection de l'élixir.

122

Le soufre des Philosophes est une terre très subtile, très chaude, et très sèche, dans la racine, et le centre de laquelle est caché le feu naturel, qui y est merveilleusement multiplié. C'est pour cela que l'on

a appelle ce soufre ou cette terre, le feu de la pierre ; car il a de soi la vertu d'ouvrir, et de pénétrer les corps des métaux, et de les convertir en son tempérament, et de produire son semblable ; d'où vient qu'il est pris pour le père, et la semence masculine.

123

Afin que nous ne laissions rien en arrière sans en parler, que l'on sache que de ce premier soufre, il s'en engendre un second ; et ainsi qu'il se multiplie jusqu'à la fin. Que le sage donc garde bien cette mine éternelle de feu céleste. Or de la même matière, d'où s'engendre le soufre avec la même aussi se multiplie-il, en ajoutant une petite portion du soufre susdit dans la matière que l'on veut multiplier : néanmoins il faut que cela se fasse avec poids et mesure. Or que l'on aille voir le reste dans Lulle, et qu'il suffise ici de l'avoir indiqué.

114 — Composition de l'élixir

L'Élixir se compose de trois sortes de matière ; c'est à savoir d'une eau métallique, où mercure sublimé comme a été dit, du levain blanc, et rouge, selon l'intention de l'opérateur, et de la matière du second soufre, et tout cela avec poids, et mesure.

125

Dans l'élixir parfait, il se rencontre cinq qualités propres, et nécessaires, qui sont d'être fusible,

permanent, pénétrant, teignant, et multipliant : il emprunte la qualité de teindre, et de fixer du levain, celle de pénétrer du soufre, celle d'être fusible de l'argent vif, qui est un milieu par lequel les teintures s'unissent, et se conjoignent, c'est à savoir celles du levain, et celles du soufre. Or pour la vertu de multiplier, elle lui est versée, et communiquée par l'esprit de la quintessence.

126

Les deux parfaits métaux donnent aussi une teinture parfaite, parce qu'ils sont teints du pur soufre de la nature. Que l'on ne cherche donc point d'autre levain des métaux ailleurs qu'en ces deux corps. Teins donc ton élixir blanc, et rouge avec le Soleil, et la Lune ; or le mercure en reçoit le premier la teinture, et l'ayant reçue la communique ensuite.

127

En composant l'élixir ; prends garde que tu ne confondes les levains, et que tu ne mêles l'un pour l'autre ; car chaque élixir veut être avec son propre, et particulier levain, et avec ses propres éléments ; car naturellement les deux luminaires ont leur soufre divers, et leurs teintures distinctes.

128

Le second ouvrage se cuit dans un même, ou semblable vaisseau, dans le même fourneau, et par les

mêmes degrés de feu que le premier : mais il s'achève en bien moins de temps que le premier.

129 — Trois humeurs en la pierre

Il y a trois humeurs dans la pierre, qu'il faut tirer successivement, c'est à savoir l'aqueuse, la aérienne, et la radicale. Or tout le soin, et le travail de l'opérateur est à l'entour de l'humeur : et dans l'ouvrage de la pierre, il ne se circule autre élément que l'humide ; car il faut avant toutes choses, que la terre soit résoute en humeur, et qu'elle se liquéfie. Or pour l'humeur radicale, qui passe pour un feu : elle est la plus gluante, et la plus opiniâtre de toutes ; parce qu'elle est attachée, et collée au centre, et à la racine de la nature, et de la substance, dont elle ne se sépare pas facilement. Tires donc ces trois humeurs par leurs roues peu à peu, et successivement par dissolution, et congélation ; car par la dissolution et la congélation alternative, et successive s'accomplit la roue étendue, et même tout l'ouvrage.

130

La perfection de l'élixir consiste dans l'union étroite, et dans le mariage indissoluble du sec, et de l'humide ; en sorte que jamais ils ne se puissent séparer : si bien qu'il faut que le sec flue en une matière humide par la moindre chaleur, demeurant inaltérable à toutes les violences du feu. Une marque de la perfection est, si en en jetant tant soit peu sur une

lame de fer, ou d'airain toute rouge, il y flue sans fumer.

131

Prends trois livres de terre rouge, ou levain rouge, d'eau, et d'air autant de l'un que de l'autre le double, mêles bien, et broies par ensemble toutes ces choses, les réduisant en un amalgame, qui devienne comme du beurre, ou comme une pâte métallique, en sorte que la terre soit tellement ramollie qu'elle ne se sente pas sous les doigts ; ajoutes-y une livre et demi de feu, fais digérer ces choses dans leur vaisseau bien bouché par le feu du premier degré, autant qu'il est nécessaire. Après il en faut tirer les éléments chacun par leurs degrés de feu avec ordre, lesquels par un mouvement lent, seront enfin digérés et fixés en leur terre, en sorte que rien de volatil ne s'en pourra échapper. Enfin, la matière deviendra comme une roche claire, rouge, et diaphane dont tu prendras une partie à plaisir, laquelle ayant jeté dans un creuset sur un feu lent, abreuves-la goutte à goutte de son huile rouge, jusqu'à tant qu'elle se fonde entièrement, et qu'elle flue sans fumer, et ne crains pas qu'elle s'enfuie ; car la terre étant ramollie par ce doux breuvage le retiendra dans ses entrailles ; et alors gardes bien, et retiens devers toi cet élixir parfait, réjouis toi en Dieu, et sois secret.

132

Par un même ordre, et par la même méthode l'on

fait l'élixir blanc ; pourvu que l'on se serve dans sa composition seulement des éléments blancs ; car son corps étant cuit et achevé, deviendra pareillement comme une roche blanche, resplendissante, et semblable au cristal, laquelle étant imbue, et abreuvée de son huile blanc, deviendra fusible, jettes de l'un, et de l'autre élixir une livre sur dix d'argent vif lavé, et tu en admireras l'effet.

133 — La multiplication de l'élixir

D'autant que dans l'élixir les forces du feu naturel sont multipliées, et redoublées merveilleusement, à cause de l'esprit de la quintessence qui y est inspiré, et que les accidents vicieux et qui adhèrent aux corps qui en ternissaient la pureté, enveloppant ainsi dans des ténèbres la vraie lumière de la nature, en sont bannis par de longues, et diverses sublimations, et digestions ; c'est pour cela que le feu naturel y étant comme dégagé de ses liens, et étant aidé du secours des forces célestes, agit très puissamment, étant renfermé dans ce cinquième élément. Que l'on ne trouve donc pas étrange, s'il possède la vertu, non seulement de perfectionner les choses imparfaites ; mais encore s'il a la faculté de se multiplier, se perfectionner soi-même. Or la source de la multiplication est dans le Prince des luminaires, qui par la multiplication infinie de ses rayons, engendre toutes choses dans ce monde, et les ayant engendrées les multiplie, versant dans les semences des choses une vertu multipliante.

134

La méthode, et la voie de multiplier l'élixir est de trois sortes. Pour la première prends une livre de l'élixir rouge, que tu mêleras dans neuf de son eau rouge, et dissous-le en cette eau dans un vaisseau à dissoudre, Cette matière étant parfaitement dissoute, et mêlée, coagule-là en la cuisant par un feu lent, jusqu'à tant qu'elle devienne ferme, et semblable à un rubis, et à une lame rouge, laquelle il faut après abreuver de son huile rouge en la façon susdite, jusqu'à tant qu'elle flue. Ainsi tu auras une médecine dix fois plus forte que la première, et si la chose, se fait facilement, et en peu de temps.

135

Pour la seconde façon, prends une portion de ton élixir à volonté, mêles avec son eau, les poids, et la proportion y étant observés, mets dans un vaisseau de réduction bien bouché, dissous dans le bain par inhumation ; étant dissout distille-le, séparant les éléments l'un après l'autre par leur propre feu, et faisant qu'ils se fixent à la fin comme il a été fait dans le premier et second ouvrage, jusqu'à tant qu'elle s'endurcisse en pierre. Enfin abreuves-le, et fais en la projection. Cette voie est la plus longue : mais, elle est la plus riche ; car la vertu de l'élixir s'augmente au centuple, car d'autant plus subtil devient-il par opérations réitérées, d'autant aussi reçoit-il davantage de

forces, et de vertus célestes, inférieures, et opère plus puissamment.

136

En dernier lieu, prends une once du susdit élixir, dont les vertus ont été ainsi multipliées, jette-le sur cent de mercure lavé, et en peu de temps le mercure échauffé sur la braise, se changera en un pur élixir, dont si tu jettes semblablement une once sur cent autres de semblable mercure, un Soleil très pur d'abord en naîtra. La multiplication de l'élixir blanc se doit faire de la même sorte. Or cherches les vertus de cette médecine pour guérir toutes sortes de maladies, et conserver la santé, comme aussi ses autres usages dans Arnaud de Villeneuve, Lulle, et autres Philosophes.

137 — Les temps de la pierre

Le Zodiaque des Philosophes t'enseignera à chercher les temps de la pierre, car la première opération, et régime pour avoir le blanc, se doit commencer dans la maison de la Lune, et la seconde se termine dans la seconde maison de Mercure : mais la première opération pour parvenir au rouge, se commence dans la seconde maison de Vénus, et la dernière se termine dans le second tribunal royal de Jupiter, de qui notre Roi très puissant recevra une couronne tissée de rubis très précieux ; ainsi l'année recommence ses révolutions, repassant sur ses propres vestiges.

Un dragon à trois têtes, garde cette toison d'or. La première tête procède des eaux ; la seconde, de la terre ; la troisième, de l'air : néanmoins il faut que toutes ces têtes n'en fassent qu'une très puissante, qui dévorera tous les autres dragons ; et pour lors le chemin te sera frayé pour aller à la toison d'or. En lisant ces choses invoques l'Esprit de la lumière éternelle, parles peu, raisones beaucoup, et juges bien.

UN AMATEUR DE CHIMIE

À CEUX QUI FONT PROFESSION DE CETTE NOBLE PHILOSOPHIE



a différence qu'il y a entre la Philosophie vivante des Herméticiens, et la Philosophie morte des Payens, est que celle-là a été inspirée divinement aux premiers Maîtres de la Chimie, cette Reine de toutes les Sciences, et qu'elle ne reconnaît pour son Auteur que l'Esprit Saint de la vérité, qui soufflant où il lui plaît, verse aux esprits la véritable lumière de la nature, par laquelle les ténèbres de l'erreur sont dissipées et bannies : mais celle-ci doit son invention aux Payens, qui délaissant et négligeant les pures sources de la doctrine, ont introduit des causes et des principes faux qui sont des productions de leur propre cerneau pour des véritables, au grand dommage des Lettres. Mais quoique pourrait produire de bon ceux à qui jamais un rayon de la sagesse éternelle de Dieu n'a éclairé, et ceux qui jamais n'ont connu Jésus-Christ, la source de toute science, et intelligence. Il ne faut pas donc trouver étrange s'ils n'ont avancé que des sornettes, et des contes de vieilles, et s'ils nous ont débité tant de rêveries, et de fictions, dont ils ont tellement gâté la Philosophie sacrée, qu'à présent l'on n'y voit point reluire les traits de sa beauté naturelle. Mais vous objecterez qu'Hermès même, le Prince de notre Philosophie vivante a été Païen, et que mêmes il a pré-

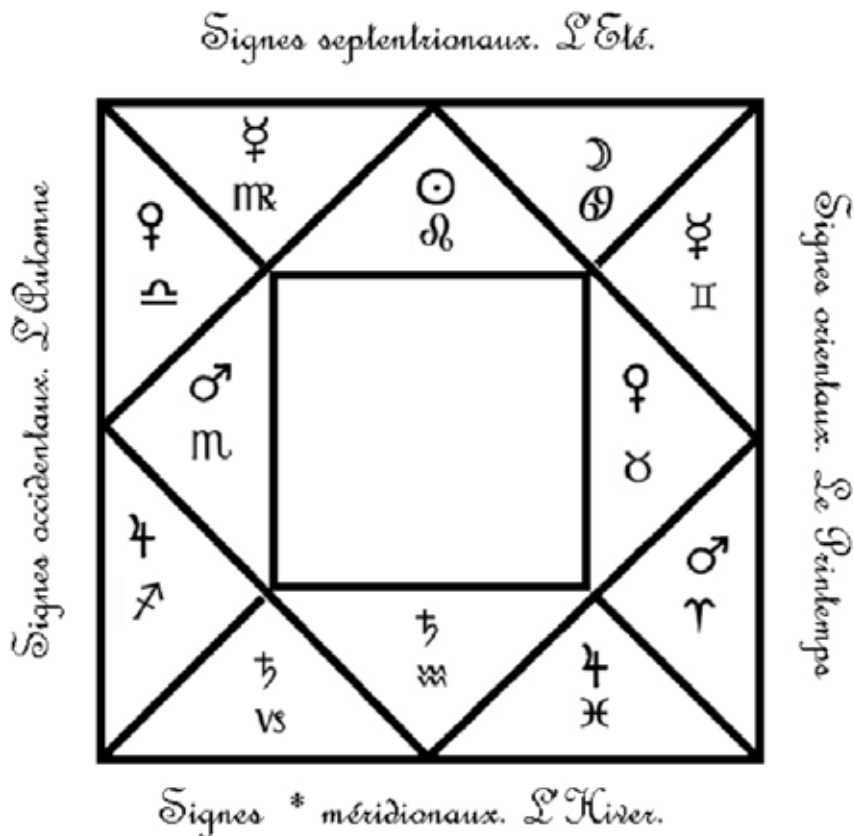
cédé de beaucoup de siècles des Auteurs, dont la Philosophie ne doit aucunement être reçue : mais que cela soit, que s'ensuit-il de là. Hermès Trismégiste à la vérité tire sa naissance du Gentillisme : mais par un privilège de Dieu tout particulier, il a été tel que dans sa vie, dans ses mœurs, et dans sa Religion il faisait paraître parfaitement le culte du vrai Dieu, il professait Dieu le Père, lequel il disait ne faire participant de sa Divinité aucun autre, et le reconnaissait comme le Créateur de l'homme : il reconnaissait aussi le Fils de Dieu, par lequel tout ce qui est créé a été fait universellement, et dont le nom comme merveilleux et ineffable, était inconnu aux hommes, et même aux Anges, qui admiraient avec étonnement sa génération. Que veut-on davantage, notre Hermès a été celui qui par une grâce spéciale, et par une révélation de Dieu très bon, et très grand, a prédit que ce même Fils devait venir en chair, et ce dans les derniers siècles ; afin de rendre les bons éternellement bienheureux. Cela été lui qui a enseigné avec tant de clarté le mystère adorable de la très sacrée Trinité, tant selon la pluralité des personnes, que selon l'unité de l'essence Divine en trois hypostases : comme ceux qui auront tant soit, peu de discernement, et d'intelligence, le pourront conjecturer par les choses suivantes, qu'à peine le peut-on trouver ailleurs plus ouvertement, et plus clairement ; car il en parle ainsi de la lumière intelligente, qui a été de toute éternité, a procédé une lumière intelligente : et néanmoins cette lumière intelligente, ou cet entendement lumi-

neux est aussi éternel que son principe, en ayant précédé de toute éternité, et n'étant rien autre que sa vérité, et son esprit, qui embrasse, et contient toutes choses. Hors de lui, il n'y a point d'autre Dieu, il n'y a point d'Ange, ni aucune essence ; car il est le Seigneur de toutes choses, et le Père, et le Dieu de toutes les créatures. Toutes choses sont au dessous de lui, et en lui. Je t'atteste, ô Ciel, qui es le sage ouvrage du grand Dieu, je t'atteste la voix du Père qu'il proféra la première fois, lorsqu'il forma tout le monde. Je t'atteste par la parole uniquement engendrée du Père, et par le Père même, qui contient toutes choses ; et lequel je réclame de m'être propice, et favorable. Fouillez à présent tant qu'il vous plaira, ô doctes Sectateurs de la doctrine d'Hermès, jour et nuit les volumes des Payens ; et ce avec le plus d'étude que vous pourrez, et cherchez si vous y trouverez des choses si saintes, si pieuses, et si Chrétiennes. Notre Hermès a été Gentil, je l'avoue : mais cela a été un Gentil qui a connu la puissance, et la grandeur de Dieu, tant par les autres créatures, que par soi-même, et a glorifié Dieu autant que Dieu : et même je ne ferai point de difficulté de dire qu'il a de beaucoup surpassé par sa piété plusieurs Chrétiens, qui ne le sont que de nom, et qu'il a rendu à Dieu comme à la source de tous les biens, des grâces, et des remerciements, pour les bienfaits reçus, avec une profonde soumission d'esprit ; et tout autant qu'il a pu. Apprenez, je vous prie, du Prophète, ô amateurs de cette doctrine, si Dieu n'a pas conversé, et agi parmi les Gentils aussi bien qu'avec son peuple,

voyant qu'il en parle ainsi. Depuis le Soleil naissant jusqu'au couchant mon nom est grand entre les Nations, et par tout l'on sacrifie, et l'on offre à mon nom oblation pure ; parce que le bruit de mon nom est grand, dit le Dieu des armées. Je vous prie, rappelez un peu dans votre mémoire, et confessez ingénument la vérité. Les Mages qui vinrent d'Orient à la conduite de l'étoile, pour adorer Jésus-Christ, n'étaient-ils pas Gentils : et néanmoins son peuple ne l'a-t-il pas attaché au malheureux bois de la Croix : mais voyez chers nourrissons de la véritable Sagesse, quelle différence il y a de lui d'avec les autres Gentils, qui n'avaient pas les sentiments d'Hermès : et de quelle source ils ont puisé les fondements de leur doctrine. Voyez et cherchez diligemment dans leurs écrits, et vous verrez comme ces Philosophes là ne rendent pas le tribut de leur Philosophie à Dieu : mais l'attribuent toute à leurs travaux, et à leurs veilles. Comme au contraire, si vous jetez les yeux sur le commencement du Traité excellent de votre bon père Hermès, contenant sept Chapitres, où il traite du secret de la pierre naturelle, vous y verrez avec quels sentiments de piété il parle de Dieu distributeur de cette science secrètes car il commence ainsi. Pendant tout le cours de mon âge je n'ai cessé de faire des expériences, et n'ai jamais baillé de relâche à mon esprit dans le travail. J'ai eu cet art, et cette science par l'inspiration de Dieu seulement, qui a daigné me la révéler : moi qui suis son serviteur, il est vrai que ceux qui se servent de leur raisonnement, à ceux-là il a baillé la liberté d'en juger, sans déclai-

rer tout ouvertement ; en sorte néanmoins, qu'il n'a laissé à personne occasion de s'y méprendre, que par leur faute. Pour moi, si je ne craignais le jour du jugement, et la damnation de mon âme, pour avoir caché cette science, je proteste que je n'en ferais aucune ouverture, et je n'en révélerais aucune chose à personne du monde : mais j'ai voulu rendre cette dette aux fidèles, tout ainsi que l'Auteur de la foi a daigné me la départir. Or c'est ainsi que parle Hermès. Et de vérité, je ne pense pas que l'on puisse jamais rien proférer de plus raisonnable, et de plus conforme à la Religion Chrétienne. Et c'est pour cela que tous les esprits les plus sublimes, qui sont et qui ont été, ont embrassé cette Philosophie vivante, sacrée, et divine d'Hermès, de tout leur cœur, de toute leur âme, et de toutes leurs forces, rejetant la doctrine morte, profane, et humaine des Gentils, et nous l'ont toujours recommandé, et enrichi par leurs écrits, et par leurs veilles, entre lesquels pour le confesser ingénument, ne m'étant pas arrivé de rencontrer aucun Écrivain plus véritable, plus net, et plus clair jusqu'à présent, que l'Auteur de ces deux Traités, qui est à la vérité sans nom ; mais qui mérite la qualité d'un véritable Philosophe, j'ai trouvé à propos, et ai cru que je n'obligerais pas peu les Sectateurs de la Philosophie d'Hermès, si derechef je mettais au jour l'un et l'autre ouvrage, à savoir ce manuel de la Philosophie naturelle rétablie, et celui de l'ouvrage secret de la Philosophie d'Hermès, avec le Zodiaque des Philosophes, et ce de l'invention de ce sage, prudent Auteur.

Le zodiaque des philosophes avec les maisons des planètes



Temps de la Pierre

La figure ici est le Zodiacque des Philosophes : à chaque Planète les Anciens ont assigné deux domiciles, excepté au Soleil, et à la Lune, qui n'en ont qu'un : et mêmes leur deux maisons sont voisines. Dans cette figure chaque Planète occupe ses propres

maisons. Les Philosophes dans le régime de leur ouvrage Philosophique commencent leur opération des l'Hiver ; c'est à savoir depuis le Capricorne (le Soleil y étant), qui est la première maison de Saturne, et en tirant vers la droite se présente la seconde maison de Saturne dans le signe d'Aquarius, auquel temps Saturne, c'est-à-dire la noirceur de l'œuvre, commence à dominer. Ce qui arrive après le quarante-cinq ou cinquantième jour²⁴. Le Soleil arrivant dans les Poissons, l'œuvre devient très-noire, et plus noire que le noir même : et pour lors la tête du corbeau commence à paraître. Le troisième mois accompli, et le Soleil entrant dans le Bélier la sublimation commence à se faire, ou la séparation des éléments. Le Soleil étant dans le signe suivant, jusqu'à l'Écrevisse, ils blanchissent l'œuvre : et étant dans l'Écrevisse, l'œuvre reçoit son éclat, et sa splendeur parfaite, et là se terminent les jours et le temps de l'entier accomplissement de la pierre, ou du soufre blanc, ou de l'ouvrage lunaire du soufre, la Lune régnant pour lors glorieusement dans son trône, et dans sa maison, le Soleil étant dans le Lion, qui est sa propre maison, se commence l'ouvrage solaire, mais étant parvenu dans la balance, l'ouvrage se change en une pierre rouge, ou soufre parfait. Pour les deux autres signes qui restent, le Scorpion, et le Sagittaire ils sont dédiés à l'accomplissement de l'élixir : et ainsi cette merveilleuse production des Philosophes se commence dans

²⁴ Comme enseigne Lulle chap. 39.

le règne de Saturne, et se finit, et se perfectionne dans celui de Jupiter.

FIN

Table des matières

LA PHILOSOPHIE NATURELLE

Au très haut et très puissant Seigneur	5
Aux disciples de la Philosophie Naturelle.....	8
Extrait de quelques Esprits curieux	14

LA PHILOSOPHIE DES ANCIENS RÉTABLIE EN SA PURETÉ

CANON 1 — Dieu.....	21
2 — Le Monde.....	21
4 — La Nature	23
9 — Le Monde.....	25
13 — La matière première.....	27
18 — La création du monde	30
22 — La matière et la forme sont les deux principes des choses	32
28 — La création du Soleil	37
32 — La lumière est la forme universelle	39
37 — La création de l'homme	41
40 — Trois sortes d'information de la matière première	43
43 — La corruption ne procède pas de la contrariété des qualités	45
50 — Les éléments.....	49
59 — La terre.....	54
64 — L'eau	57
75 — L'air	65

81 — Le Feu	68
94 — L'amour est le génie de la Nature	74
96 — La contrariété ne se rencontre point dans les éléments	75
103 — La contrariété procède de ce que les qualités sont plus ou moins intenses les unes que les autres.	80
104 — Les qualités des éléments sont tempérées	81
112 — Cinquième élément	85
115 — La première contrariété a été entre la lumière et les ténèbres.	86
118 — Les parties du monde ne sont ni éléments, ni ne se changent l'une en l'autre	88
120 — La terre et le feu ne se changent point l'un en l'autre	90
125 — La terre, et l'eau ne se convertissent point l'une en l'autre.	94
127 — L'eau et l'air ne se convertissent point l'un en l'autre	96
139 — L'eau seule se circule	99
135 — Trois cercles ou roues de la circulation	104
136 — Le premier cercle.	104
138 — Le second cercle.	105
141 — Le troisième cercle	107
145 — La circulation de l'humeur dans les mixtes.	109
147 — La fermentation ou levain de l'eau.	110
148 — La fermentation des autres éléments par le moyen de l'eau	110
150 — Trois seconds éléments	112
154 — Trois souverains genres de mixtes	114
155 — Les minéraux.	114

157 — Les végétaux	115
159 — Les animaux.....	116
160 — L'homme est un petit monde.....	117
161 — Chaque mixte est un petit monde.....	117
162 — Les mixtes vivants sont composés de corps, d'esprit et d'âme	117
163 — L'esprit	118
166 — Les formes.....	119
177 — La vertu de multiplier procède de la forme.....	125
178 — La lumière, et les ténèbres sont les principes de la vie, et de la mort	127
179 — Les formes des animaux et des végétaux sont raisonnables.....	128
182 — La naissance et la destruction des choses	130
183 — La corruption.....	131
184 — La génération.....	132
186 — Les semences des choses	132
187 — La vie et la mort.....	133
188 — Les natures spirituelles.....	134
190 — Deux sortes d'aliments, le corporel et le spirituel...	135
193 — Le feu de nature est spirituel.....	137
194 — Le feu commun peut aussi être dans le rang des choses spirituelles	138
195 — La lumière est dans le rang des choses spirituelles .	139
199 — L'esprit universel	142
204 — Le corps diaphane	145
208 — Les principes actifs sont spirituels.....	148
210 — Les qualités sont les instruments non pas les causes des actions.....	149
211 — Les teintures, les odeurs, et les saveurs.....	150

212 — La raréfaction et la condensation sont les instruments de la nature	150
213 — L'humide radical	151
215 — L'humeur radicale est immortelle.....	152
216 — Deux sortes d'humeurs dans les mixtes	152
217 — Le verre se fait de l'humide radical	153
218 — L'humide radical réside dans les cendres.....	153
220 — L'humide radical est la racine du monde matériel ..	154
223 — L'humide radical est le lien de la matière, et de la forme	157
224 — La chaleur naturelle et l'humide radical.....	158
226 — Les premiers et seconds exemplaires des choses....	159
227 — L'harmonie de l'Univers.....	160
231 — Les quatre qualités sont comme les tons harmonieux de la nature	162
132 — Le mouvement de la nature	163
237 — Le Ciel est continu	165
240 — Les Intelligences	167
242 — La terre	169

L'OUVRAGE SECRET DE LA PHILOSOPHIE D'HERMÈS

Aux professeurs de la philosophie d'Hermès	173
CANON 1 — Exhortation	177
14 — La matière de la Pierre.....	182
36 — Le mercure des Philosophes	192
42 — La sublimation philosophique du mercure	195
58 — Pratique.....	203
60 — Les milieux et les extrémités de la Pierre	204
62 — Les milieux matériels	205
63 — Les milieux opératifs.....	206

64 — Les milieux démonstratifs	207
67 — Quatre digestions.....	209
68 — La première digestion	209
69 — La seconde digestion	210
70 — La troisième digestion.....	210
71 — La quatrième digestion	211
75 — La circulation des éléments.....	214
83 — Deux sortes de roues, la grande et la petite	217
85 — Le premier cercle	218
87 — Le second cercle	219
90 — Le troisième cercle	220
92 — Le feu sert à la nature et à l'art.....	222
94 — Trois sortes de feu dans la Pierre Philosophale :	
Le naturel	224
97 — L'eau de la Pierre est feu	226
102 — Quatre degrés de feu	228
104 — Le point du feu	229
106 — Quatre éléments de la Pierre Philosophale	230
108 — La proportion	231
109 — Les vaisseaux de la nature et de l'art	231
116 — Le fourneau immortel	234
119 — Pratique du soufre	235
114 — Composition de l'élixir.....	238
129 — Trois humeurs en la pierre	240
133 — La multiplication de l'élixir	242
137 — Les temps de la pierre	244
Le zodiaque des philosophes avec les maisons des planètes .	251
Temps de la Pierre.....	251



© Arbre d'Or, Genève, mai 2012

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Les deux dragons de Flamel unis l'un dans l'autre.*

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS